W-FENEC

MAGAZINE



GALIBOT
GLUECIFER
BENIGHTED
THE FLYNTS
EXSONVALDES

7 WEEKS

TRINT EASTWOOD
BILLY CORGAN
THE PAULINES
MUSCADEATH

1026

ÉDITO

On ne planifie rien, mais puisqu'on a lancé l'idée d'un mag digital au retour des «grandes vacances» (c'était en 2012 !), on a pris l'habitude d'évoquer des «saisons» et de faire commencer les nouveaux cycles à l'automne. Parfois, il ne se passe pas grand-chose, parfois il y a du mouvement... Et cette année, ça bouge... D'abord du côté de l'équipe, puisque Julien se déconnecte de la rédaction, chronophage, pour davantage profiter d'autres plaisirs, merci pour tout ! Et si tu ne veux pas lire moins de chroniques blues/rock dans les prochains numéros, tu pourrais les écrire ! Si ça te branche (ou un autre style, ou pas de style particulier du tout d'ailleurs), n'hésite pas à nous contacter, on commence à se faire vieux, on a besoin de sang frais !

Il nous faut aussi dire «adieu» à deux rubriques devenues emblématiques au fil du temps... Bye bye au «Dans l'ombre» qui clôturait chaque mag en te faisant découvrir un acteur indispensable du monde musical qui n'était pas dans la lumière. Près de 70 portraits (toujours disponibles en archives sur le site) sont venus éclairer différents métiers, tous passionnants, par le biais d'une série de questions inamovibles. Non pas qu'on a pu sortir de l'ombre tout le monde, mais on avait un peu l'impression de tourner en rond et on ne s'interdit pas d'interviewer des gens importants qui ne créent pas de musique mais lui sont tout de même essentiels. Les questions seront différentes et les entretiens auront lieu en fonction de l'actualité, des rencontres et des propositions... Ciao également au cultissime HuGui(Gui) les bons tuyaux, on en saura un peu moins sur la vie rock n' roll de nos deux Guillaume et leurs trésors dénichés au gré de leurs péripéties... mais là aussi, nos deux chroniqueurs vont bien trouver autre chose à raconter... D'ailleurs, si tu veux un épisode bonus, le cinquième fanzine récapitulant la dernière saison devrait bientôt être disponible... Notamment du côté de Montpellier qui pourrait bien voir quelques groupes punk/rock se produire dans des endroits sympathiques ! Suis JoiningTheCircus sur les réseaux pour ne rien rater...

Comme on n'aime pas le vide, on a cherché à installer de nouvelles rubriques, après pas mal d'échanges, de votes, de tests, on n'a finalement pas été capable de faire mieux qu'une petite nouvelle... Les autres idées restent à creuser, peut-être débarqueront-elles un jour dans nos pages... En fin de mag, tu trouveras donc désormais à chaque fois «Sur les écrans», un pont entre le monde du cinéma et des séries et celui de notre univers musical. Les liens sont assez nombreux pour que la rubrique perdure et puisse vivre en dehors de l'actualité, on ne compte pas les réalisations où la musique tient une grande part dans le succès et je sais qu'en citant deux-trois titres, tu auras immédiatement les images et la bande-son en tête (Apocalypse now, Requiem for a dream, Fight club ...) et inversement, des titres sont désormais associés à des scènes cultes («Bang bang (My baby shot me down)», «Nightcall», «Running up that hill»...). Parfois, c'est tout le «score» qui marque son époque (Wayne's world, Singles, The crow...), bref, on a de quoi faire ! Et on attaque avec une des séries du moment qui met en avant la cause féminine.

■ Oli
Photo : JC Forestier

SOMMAIRE

6 7 WEEKS

17 IT IT ANITA

20 LIVE : BILLY CORGAN

26 COULD SEED

29 THE PAULINES

38 YAROTZ

40 LA JUNGLE

42 BENIGHTED

53 JUNE BUG

55 EXSONVALDES

66 LIVE : FEAR FACTORY

78 GLUECIFER

84 LIVE : RISE OF THE NORTHSTAR

96 NEUROSIS

99 THE FLYNTS

110 MUSCADEATH

126 GALIBOT

134 FRANK RABEYROLLES

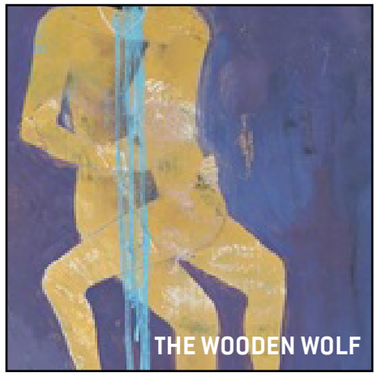
136 INTERVI OU : TRINT EASTWOOD

142 DISQUE OUBLIÉ : INSOLENCE

144 SUR LES ÉCRANS : MONSTRES

Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, Eric, Nolive, Gab, JC, Deux Fré
Maquette couverture et mag : Oli
Toutes photos (sauf précisions) : DR
Photo couverture : JC Forestier









NE[WTF]S

L'acteur oscarisé Morgan Freeman a sorti un album de 12 titres retraçant l'histoire du...
A. dark indus ambient
B. black metal africain
C. hip hop californien
D. delta blues traditionnel

Marillion a déclaré «c'était de la grosse merde», mais le groupe parle de quoi ?
A. de son idée de quitter EMI pour redevenir indé
B. du groupe Electric Gypsy (avec deux de ses membres)
C. de jouer avec un quatuor à cordes
D. de son clip d'«Assassing»

Mike Heller (ex-Fear Factory, Raven) a dépanné Anthrax sur leur tournée américaine, il a été prévenu combien de temps avant de monter sur scène ?
A. 1 semaine
B. 3 jours
C. 1 journée
D. 4h30

Andrew W.K. change de registre, si tu cherches son dernier album, tu le trouveras au rayon...
A. dream pop
B. death atmosphérique
C. post-hardcore
D. jazz instrumental

QUI A DIT ?

On a découvert que de toute façon, quand on s'arrête, on t'oublie, même là où tu avais beaucoup de succès.
A. Exsonvaldes
B. Gluecifer
C. Trint Eastwood
D. The Flynts

Le public était tellement intense qu'on a complètement déconnecté.
A. The Flynts
B. Benighted
C. 7 Weeks
D. The Paulines

Parce qu'un groupe comme nous ne peut pas se permettre de stagner ou de reculer.
A. 7 Weeks
B. Benighted
C. Exsonvaldes
D. The Flynts

Pendant un morceau, c'était moi le chanteur de Lagwagon. Sur la fin, il est venu faire des chœurs. C'était vraiment fou.
A. Trint Eastwood
B. Gluecifer
C. Exsonvaldes
D. 7 Weeks

Nous plaisantons souvent sur les groupes qui portent leur propre merchandising...
A. Gluecifer
B. Galibot
C. Benighted
D. 7 Weeks

7 WEEKS

FIN SEPTEMBRE, C'EST RÉSIDENCE POUR 7 WEEKS QUI RODE LE SHOW QU'ILS VONT PRÉSENTER PENDANT PRÈS DE 3 MOIS À TRAVERS TOUTE LA FRANCE. EN SOIRÉE, JULIEN TROUVE LE TEMPS DE SE CONNECTER EN VISIO POUR QU'ON DISCUTE DE CE NOUVEL ALBUM ET DE CETTE BELLE TOURNÉE À VENIR.

Alors, on attaque avec une question qu'on va souvent vous poser. Vous avez quitté la France pour enregistrer en Angleterre. Qu'est-ce qui a provoqué cette décision après tant d'années de studio en France ?
En fait, ça faisait un moment qu'on voulait bosser avec quelqu'un à l'étranger. États-Unis ou Angleterre, enfin, un pays du rock. Et on avait plusieurs noms de producteurs dont Adrian Bushby (NDLR : il a notamment bossé avec New Order, Foo Fighters, Muse)... On s'est rendu compte qu'il y avait quand même pas mal de disques de lui qu'on connaissait. Et ça nous semblait un bon choix, parce que ça nous permettait d'aller en Angleterre. Logistiquement, c'est plutôt simple. Et puis voilà, ça faisait partie des noms qu'on avait sur une liste, on l'a contacté. Et la première chose qui nous a surpris, c'est qu'il connaissait super bien le dernier album, qu'il avait beaucoup aimé. Donc là, on n'a plus hésité, on a dit OK, on se fait un truc ensemble. Le truc de base, c'est qu'on voulait sortir de France. On voulait être dans une autre logique, une autre mentalité, un autre truc...

C'est une prise de risque quand même, non ?
Je ne sais pas si c'est une prise de risque. C'est quand même un producteur d'envergure importante.

C'est une prise de risque pour vous, d'être confronté à un autre moyen de travailler...
Non, pas vraiment. On ne l'a jamais envisagé comme ça en tous les cas. Au contraire, ça nous semblait beaucoup plus simple de faire comme ça. Parce que d'habitude, on n'est pas producteur du disque, mais on est quand même présent du début à la fin, y compris pour le mixage et le mastering. Donc là, on voulait quelqu'un qui allait tout faire. On ne voulait avoir aucune action, tout déléguer, pour voir un peu ce que ça donne. Mais il nous fallait quelqu'un de confiance. Donc soit c'est quelqu'un de confiance qu'on connaît très bien, soit c'est quelqu'un qui a un CV qui permet de lui faire confiance. Et en l'occurrence, Adrian Bushby, c'était ça.

Est-ce qu'il n'y avait pas une petite peur de se dire qu'il allait changer votre identité, votre son qui est un peu particulier ? Quelle est la limite entre la carte blanche et le respect de l'identité 7 Weeks dans l'attaque des grattes, la voix...
On ne s'est pas posé la question ! Si jamais il avait changé notre identité, de toute façon, tu peux le savoir qu'une fois que c'est fait. Mais ce n'était pas dans son intérêt. Et puis on a quand même une identité forte, sachant qu'il avait aimé l'album d'avant. Je ne vois pas comment il aurait changé notre identité. C'est plus les choix qu'il a faits, le choix de nous prendre de la manière la plus live et authentique possible, la plus dépouillée. On ne s'attendait pas forcément à ça. Mais ça tombe bien parce que ça correspondait aussi à ce qu'on voulait. Ce sont deux points de vue qui se sont rencontrés et qui allaient dans la même direction. C'est-à-dire que nous, à ce stade-là de notre carrière avec 7 Weeks, on savait qu'on avait besoin de mettre de côté les artifices pour se concentrer sur l'essentiel. Et Adrian Bushby, c'est tout de suite ce qu'il a capté. C'est aussi pour ça qu'on bossait avec quelqu'un de ce rang-là parce qu'il a compris aussi quel genre de disque on avait besoin d'avoir à ce moment-là.

Il est intervenu sur les compos, sur les arrangements ? Vous ne pensez pas forcément qu'il le ferait ?
Si, on était même prêts à faire n'importe quoi, tout ce qu'il allait dire ! C'est-à-dire que c'était le leitmotiv de base. On se disait, s'il nous fait changer d'instrument ou s'il proposait de faire avec tel matériel qui n'est pas du tout dans nos habitudes... On l'aurait fait. Puisque quand tu prends une prestation comme ça, que tu payes quelqu'un dont c'est le rôle, c'est un peu débile d'aller à l'encontre de ce qu'il va dire. Il faut y aller à fond. Donc, on n'avait pas peur de ça. On se disait, si jamais il nous change nos habitudes, ça peut être que pour le bien du



INTERVIEW

groupe. Franchement, on ne se posait pas la question. Et on ne s'est pas posé la question longtemps, parce qu'il est venu nous voir à Limoges, en pré-production. Effectivement, il a fait des propositions sur les morceaux. Et toutes les propositions qu'il a faites, c'est sur des endroits où on savait qu'il y avait un truc qui n'était pas nickel, dont on n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. Et lui, tout de suite, il disait : « Essayez de faire ça ». On était là, ça faisait deux mois qu'on cherchait et lui, il arrive et il trouve la solution ! Mais il a assez peu changé notre manière de jouer. Il a vu qu'on avait de l'expérience. Il a vu qu'on savait jouer nos instruments. Il a vu qu'on savait écrire des morceaux. Lui, il a juste apporté le petit truc en plus. Et c'est énorme, en fait, parce que ça ne peut être qu'un regard extérieur qui fait ça.

Justement, il s'est vachement investi, ce n'est pas juste un producteur qui enchaine les groupes, il ne fait pas tant de production que ça...

Oui, il s'est investi. Mais ça, ça fait partie du package du producteur. Il vient te voir dans ton environnement. Donc, il est venu dans notre local. On a été faire les courses à l'Intermarché à côté. On a acheté des trucs pour faire des sandwiches. Tu vois, la totale. Parce qu'on voulait qu'il voit comment on est, pour qu'il nous comprenne. Et il a adoré, il a adoré le local. Et puis, quand on lui a dit qu'on faisait tout nous-mêmes, il ne le savait pas, en fait. Parce que tu passes d'abord par un manager avant de lui parler... On lui a expliqué tout notre fonctionnement, qu'on avait notre label, que le bureau était dans le sous-sol chez moi... Il a halluciné parce qu'il n'a pas l'habitude. Il fait soit des très gros trucs, soit des groupes plus modestes, mais assez rarement des groupes de notre envergure qui font tout eux-mêmes. Donc, il a posé plein de questions. Il a vu comment on était, comment on fonctionnait, quelle personnalité on avait. Et on lui a dit qu'on voulait un disque qui nous ressemble vraiment. Parce que jusque-là, on avait des disques, on est super contents de tous les disques qu'on a faits, mais c'est nous qui décidions un peu de tout, même si c'était en accord avec Francis Caste ou Pascal Mondaz. Il n'y a pas de problème. Mais on disait, «on va faire ci, on va faire ça», mais en réalité, on n'est pas les meilleurs juges. Et lui, on lui a laissé carte blanche comme ça. Et ça faisait partie aussi de la découverte de la personne. C'était de lui montrer comment on était, quel était notre environnement. Par exemple, notre local de répète que nous, on trouve tout pourri, lui, il a adoré. Il nous a dit qu'il était génial et qu'il comprenait mieux pourquoi nos disques étaient comme ça. Alors que pour nous, c'est pourri ici, il y a de la moquette, des posters... Et voilà. C'était hyper simple, hyper sain. Ce n'est pas un mec qui a le boulard, qui met son CV en avant. Il était comme nous. C'était vraiment bien.

Et vous êtes content du résultat.

Et on est très content du résultat !

Les morceaux sont beaucoup moins arrangés que sur votre album précédent

Disons qu'il y a moins d'arrangements, il y a moins de choses en plus. Souvent, sur un refrain, on rajoutait du clavier, une deuxième guitare, beaucoup de voix, ce genre de choses, qui sont justement des choses de production selon notre conception de la production, sachant qu'on n'est pas producteur. Quelqu'un comme Francis Caste te fait une espèce de mur de son qui est basé sur la superposition, comme font beaucoup de gens. Quelqu'un comme Pascal Mondaz, il est plus dans le traitement du son, à utiliser des sonorités pas trop metal. C'est une forme de production. Là, il n'y a pas d'arrangement parce qu'on se disait que vu qu'il allait y avoir un producteur, il fallait que nos morceaux tournent en fonction de sa propre vision, c'est lui qui décide de ce qui l'allait rajouter. Et nous, on était persuadés qu'il allait nous faire faire des doublages de guitare, de nous dire de mettre du piano, ou je sais pas quoi... Et finalement, il a décidé de capturer notre son tel qu'il l'a entendu, parce qu'il trouvait que c'était super et mieux comme ça. C'est marrant parce que lors d'un concert récent, un type est venu nous voir au merch en nous disant que le show était super mais que, sur disque, on ne ressentait pas ce son là. On lui a répondu que sur le prochain disque il allait le ressentir parce que la volonté d'Adrian Bushby, c'était de nous faire sonner live, sans arrangement, tout en étant bien produit. Lui, il a simplement décidé de nous capturer comme un vrai power trio, de la manière la plus brute, mais super bien produite. Parce que le disque est hyper bien produit.

J'ai l'impression que ça sonne beaucoup plus



propre. La guitare ici est ultra clean, alors qu'à mon avis, les sons doivent parfois traîner un peu. Il a coupé des choses, ou c'est sa production à lui qui fait que ça sonne plus clair ?
Non, c'est ça, c'est que c'est très puissant et très clair en même temps. Et le fait qu'il n'y ait pas de doublage aussi a contribué aussi à ça, parce que quand tu doubles les guitares, que tu rajoutes des claviers et tout, tu commences à occuper tout l'espace sonore. Et là, il y a juste basse, batterie, guitare, chant, des fois un chœur, c'est tout. Donc, sur ce disque, il n'y a qu'une guitare. Ça, c'est la principale différence avec tous nos autres albums. Avant, on doublait la guitare. Et là, il n'y en a pas eu besoin. Seulement deux endroits bénéficient d'un rajout de guitare, mais c'est juste deux sur tout le disque. Sinon, pour le reste, c'est vraiment le groupe tel qu'il est.

L'idée de trouver un producteur international, c'était aussi pour s'ouvrir davantage sur les pays anglo-saxons ou c'était juste pour vous ?
Il y a plusieurs raisons. La première raison, c'est qu'on avait envie de le faire. Je veux dire, c'est un peu le rêve de tout zicos, aller dans un super studio avec un super producteur et avoir un super son. Mais ça, pour le faire, il faut être prêt. Si on l'avait fait il y a dix ans, on n'auraient pas été prêt. Aujourd'hui, on savait qu'on l'était. La deuxième raison, juste après le plaisir et l'envie de le faire, c'est que, à ce moment-là de notre vie de groupe et de «notre carrière», on avait besoin de ça. On avait besoin de passer un cap sur la production, sur le nombre de gens avec qui on travaille. Ça n'enlève rien du tout à ce qui a été fait avant, parce que nos disques ont toujours été plutôt bien produits. Mais là, c'est une autre démarche, un autre niveau, tout simplement, parce que c'est quelqu'un qui a un CV où il y a des artistes internationaux de renommée mondiale. Nous, on était dans nos petits souliers. Il y a une troisième raison, c'est qu'en tant que groupe auto-géré indépendant avec son label, on sait qu'à un moment, il faut quand même investir. Avec nos moyens, on a atteint le maximum sur le dernier album. Pour faire mieux, il faut passer le cran au-dessus. Pour passer le cran au-dessus, il faut investir avec un producteur. Il n'y a pas d'autre moyen. Parce qu'un groupe comme nous ne peut pas se permettre de stagner ou de reculer. On est obligé d'être toujours meilleur à chaque album. Meilleur dans la composition, ça, on ne peut pas le juger, mais on va dire meilleur dans la structuration et l'environnement du groupe, on est obligé parce que quand quelqu'un te fait un certain niveau de production, il ne va pas te refaire un disque du même niveau qu'avant. Il voudra le refaire que si tu as passé un step. Ça, c'est de la stratégie de «management» puisqu'on n'a pas de manager non plus... C'est nous qui faisons nous-mêmes.

Et si c'est un EP, c'est que c'était trop cher de faire un album ?
Oui, je pense qu'on n'aurait pas eu les moyens de faire un album... Au début, on voulait faire un album, avant même de savoir quelles étaient les conditions financières. Par contre, quand on a su qu'on allait travailler avec des gens de ce niveau-là, on s'est dit qu'on ne pouvait pas y aller sans être sûr à 100% que les morceaux soient bétons. Et pour ça, vu qu'on voulait faire des morceaux sans arrangement, tu sais, des fois, tu as des compos où tu as une petite faiblesse, tu te dis que ce n'est pas grave parce qu'on va rajouter ça ou ça. Là, vu qu'on voulait présenter les choses sans rien, il y a des endroits où on se disait : « Merde, ça ne marche pas »... Notre liste de travail, c'est 20 morceaux. C'est à peu près ce nombre là qu'on fait sur chaque disque. Et tu vois, nos albums font 9 morceaux. Donc déjà, sur 20, il y en a 11 qui sautent... Enfin, on en enregistre 10 et on en garde souvent 9 ou 10. Et là, on s'est dit, que si on voulait être sûr d'être au niveau, et que ce soit fait dans les temps, il fallait qu'on se concentre sur 5 morceaux. On en avait un en plus, qu'Adrian nous a permis de faire aussi, parce qu'il a dit : « Les gars, c'est dommage, si vous avez un autre morceau de plus, on y va, on le fait. » Et voilà, donc on se retrouve avec 6 morceaux. Évidemment, c'est bien sûr une histoire de moyens, parce que ça coûte cher, mais il y a aussi le fait qu'avant de sauter du plongeoir de 10 mètres, tu vas dans le petit bain... Juste pour voir si tout va bien. Et bien sûr que la prochaine étape, c'est de refaire ça, mais avec un album complet.

C'est quel morceau que vous avez pu sauver ?
«The ring (of fallen dreams)».
Il est très bien !
Oui, on en avait sélectionné cinq, mais on savait qu'on avait celui-là sous la main.

Venons un peu à d'autres sujets, comme la pochette, qui est encore signée Gilles Estines. Sur la photo, il n'y a pas d'animal dessus, alors qu'il y a toujours au moins une référence à un animal. C'est réfléchi ou c'est le hasard ?
Le fait qu'il y ait eu des animaux à chaque fois, ce n'est pas de notre fait. Gilles, on lui laisse carte blanche. On ne lui dit pas qu'on veut ça ou ça sur la pochette. C'est toujours lui qui choisit. Et c'est vrai qu'il nous a toujours mis des bestioles. Depuis Carnivora, il y a un animal sur chaque pochette. Et sur la pochette qu'il n'a pas faite, A farewell to dawn, il y a aussi un animal ! Enfin, il y a un crâne de cerf. Et là, la première chose qu'on lui a dit c'est : « On te laisse carte blanche, mais tu ne nous mets pas d'animaux ». C'est la seule chose qu'on a dit (rires). Et on était partis sur des pochettes très différentes au départ. C'était des pochettes un peu plus dures. Il y avait un ring de boxe, il y avait des choses comme ça avec des bâtiments, un truc un peu urbain... Puis au final, on trouvait que ça ne marchait pas. Et Gilles est revenu sur une idée qu'on avait eue au tout début, avant qu'il fasse des propositions. Et il nous a montré ce truc-là, cette espèce de billboard avec des flashs de lumière, cette lumière crépusculaire. Et en la comparant avec les autres pochettes, on s'est dit, ah oui, il y a une vraie rupture. Ce n'est pas du tout dans les tonalités de contraste et d'images qu'on a d'habitude. Et on a dit, ok, ça marche bien, à tel point que ça correspondait aussi avec le morceau «Going back home». Et d'ailleurs, le clip qu'on a fait est inspiré de la pochette. On a essayé de retrouver un peu cette lumière tombante le soir, avec la lune et tout, ça nous plaisait. Mais on laisse toujours une grande liberté à Gilles, parce que c'est comme pour la musique, nous, on n'est pas graphistes. Donc, si tu fais les choses au premier degré, c'est toujours moins intéressant. Je veux dire, tu fais du power metal, tu mets un dragon, c'est au premier degré. Nous, si on fait des trucs au premier degré, ça ne va pas forcément être intéressant. Going back home, si tu mets un chemin ou un truc comme ça, ce n'est pas forcément intéressant. Et Gilles a toujours une manière de détourner, de voir les choses, et c'est ça qui est intéressant avec une démarche artistique.

Alors, je trouve qu'elle est assez dans l'ambiance du clip de «Shimmering blue». Est-ce que vous y avez pensé, est-ce qu'il y a un lien à faire ou pas ?
Non, mais c'est vrai que le bleu revient. Oui, c'est vrai que je n'avais pas fait gaffe, mais oui, c'est un peu dans le même esprit... «Shimmering blue» est un morceau qu'on adore, il est dans la setlist, on le joue en concert et on va continuer de le jouer sur la prochaine tournée. Mais c'est typiquement le genre de morceau qu'on ne voulait plus faire avec *7* Weeks. On en a pas mal, des morceaux comme ça. Des trucs calmes, posés, ambiants, où les émotions sont un peu à nu. Et on s'est dit, qu'on en avait assez. Pas «on en a assez» dans le sens «on en a marre», c'est plus «on en a assez dans le répertoire». Nos albums sont assez variés, finalement. On s'est dit, revenons à un truc



où volontairement, on ne fait que des power songs. Rock efficace, trois minutes, couplet-refrain, couplet-refrain-pont, même si ce n'est pas ça sur tous les morceaux. C'était une idée, un leitmotiv que l'on a soumis à Adrian en disant, on veut faire un album très ramassé, un EP finalement, très ramassé avec des morceaux qui n'ont pas d'intro, pas d'outro, pas de truc progressif. On veut un truc très efficace. Il nous a dit : « Ça tombe très bien, parce que c'est comme ça que je vous entends sur ce disque-là ».

Du coup, le Going back home, il s'entend comme ça, retour à du rock, retour aux bases.
Oui, exactement, c'est ça. C'est revenir à ce qui nous est naturel, instinctif, sans refaire du 7 Weeks des débuts. Parce qu'on en n'a pas envie… on ne joue plus les morceaux du premier EP, du premier album. Même Carnivora, on en joue maintenant très peu. Ça a 14 ans, on ne va pas refaire ce genre de musique, on ne va pas refaire ce genre de morceaux, mais par contre, on va revenir à l'essence de ce pourquoi on a monté le groupe. Parce que comme on a exploré plein de chemins différents et d'inspirations différentes, on a fait des morceaux progressifs, on a fait des morceaux pour le ciné-concert, des morceaux acoustiques, des espèces de ballades, «Shimmering blue», c'est une ballade, c'est notre «Still loving you» à nous. On a fait tellement de choses différentes que là, on voulait resserrer aussi. Avec la tournée de l'album d'avant, on s'est dit, ça serait bien qu'on compose des morceaux comme «Blackhole your heart», des trucs efficaces de trois minutes qui sont cools à jouer, qui sont simples. Enfin «simple», c'est pas simple parce que ça demande beaucoup d'engagement physique, mais qui sont simples à restituer. Parce qu'il y a des fois des morceaux comme «Windmills», qui était sur l'album d'avant, qui ne sont pas facile à restituer sur scène à trois, c'est assez difficile. Mais là, on est revenu au local après le studio, on a joué les morceaux, et tout était déjà là ! Et ça fait déjà plusieurs années qu'on essaye d'écrémer tout ce qu'on fait pour revenir à quelque chose de très substantifique, et là, c'est vraiment ce qui s'est passé.

Ça va être une légère rupture, parce que sur l'album précédent, il y avait beaucoup de variations de tempo, des arrangements, des intros, des choses comme ça. Là, effectivement, il ne reste rien de ces choses-là. Vous n'avez pas peur de perdre les nouveaux fans de 7 Weeks qui aiment ce côté un peu lancinant, traînant ?
Non, parce qu'on a toujours les anciens morceaux pour le live, et puis pour les gens qui vont écouter le disque, c'est quand même du 7 Weeks. Moi, par exemple, j'ai été très étonné. J'ai eu des retours de médias anglais - je dis ça parce que c'est très différent des médias français - qui ont dit qu'il y avait beaucoup d'émotions dans la voix, qu'elle était très émotive. Et moi, j'étais là, j'ai envoyé le pâté comme un malade. Pour moi, tu me dirais ça sur «Shimmering blue», je dirais oui, bien sûr. Tu me dirais ça sur «Travellers», je dirais oui, bien sûr. Mais là, je me suis arraché sur cet EP et les mecs disent qu'il y a vachement de sensibilité dans la voix ! C'est aussi parce c'est notre patte à nous. Donc, même si on fait des choses puissantes, rock et tout ça, il y a quand même ce côté sensible qui est propre à 7 Weeks et qui fait partie de notre identité.

Les nouveaux titres sont tous bons. Les six, c'est difficile de les séparer parce qu'ils se ressemblent. Il va falloir faire un choix pour la setlist, ou les six vont être joués ?
On est en résidence et on a prévu de jouer les six. Et si on ne les joue pas tous, on en jouera au moins cinq. Mais je pense qu'on va jouer les six, c'est le but. À chaque sortie d'album, on essaye de tous les jouer à peu près, même si souvent c'est difficile pour certains de trouver leur place dans la setlist. T'as des morceaux qui, au milieu du reste, des fois, dénotent un peu. Mais par exemple, sur Fade into blurred lines, on a joué tous les morceaux sur scène. Tous, même «Travellers». À part «Mute», mais c'est normal parce que c'est vraiment un morceau acoustique. Là, c'est prévu de tout jouer car on en a envie. De toute façon, tu demandes à n'importe quel artiste s'il veut jouer ses nouveaux titres, il va dire oui, parce que c'est plus excitant que de jouer les vieux, même si ce n'est pas un problème de jouer les vieux. On adore.

Il faudra faire des choix quand même et donc virer des vieux !
Oui, c'est sûr. Il faut toujours faire des choix. Le plus dur, c'est quand tu fais des concerts de 40 minutes. 40-45, là, c'est compliqué. Mais quand on a 1h, 1h10, il y a quand même de quoi représenter un éventail assez large de la discographie.

Vous vous préparez pour une belle tournée

sur 2-3 mois. Il y a beaucoup de groupes qui galèrent à trouver des dates. Apparemment, ce n'est pas votre cas. Qu'est-ce qui fait que vous arrivez à trouver relativement facilement une aussi belle série de dates ?
Oui, c'est une belle série de dates parce que ce sont des super salles. C'est très dur de trouver les concerts, c'est un boulot. C'est nous qui faisons tout, on est 100% indé. Je m'occupe du label, de la promo. Jérémy, le batteur, s'occupe des dates. C'est un boulot de malade... On est musicien. On aimerait faire de la musique. On n'en fait pas autant qu'on voudrait parce que ça prend vachement de temps. Les groupes qui ont dû mal à trouver des dates, c'est parce qu'ils se heurtent à ça. Et c'est vrai que c'est difficile. Ça demande de l'abnégation, de la volonté, une organisation, d'avoir du temps. On est intermittent, donc ça nous permet de faire ça. Mais oui, c'est dur de trouver des dates. Mais la manière dont on gère notre management de groupe, si on fait un EP avec un producteur, c'est aussi parce que ça conditionne le fait de pouvoir trouver des dates comme ça. C'est un tout, en fait. La facilité, ça serait de faire 50 ou 60 dates dans l'année avec plein de petits trucs. Mais là, c'est ce que je t'expliquais tout à l'heure, tu reviens en arrière et ça, c'est compliqué. Tu ne peux pas demander à quelqu'un de te payer 2500 balles s'il sait que tu vas jouer pour 300 balles dans un bar. Et quand je dis 2500 balles, c'est pas ce qu'on touche sur tous les concerts ! Ça arrive, ce sont des cachets de festivals, mais c'est pas ça tout le temps. Mais c'est beaucoup de travail et c'est beaucoup d'organisation et de réflexion. Et ça fait 20 ans qu'on fait ça maintenant quasiment. Il y a des fois où ça a été difficile, mais il ne faut pas lâcher. Je vois plein de groupes qui se découragent et je compatis, je comprends. C'est très dur, surtout aujourd'hui, où il y a beaucoup de vieux groupes. Avant, des groupes de rock qui duraient 20 ans, il n'y en avait pas beaucoup, sauf ceux qui cartonnaient. Mais ceux qui ne cartonnaient pas, qui plafonnaient à un certain niveau, ça ne durait pas 20 ans. Maintenant, avec l'intermittence, je ne sais pas trop comment, il y a plein de groupes qui arrivent à avoir 20 ans d'existence, mais c'est difficile de tenir. Mais nous, on y arrive en tout cas. Sur cet album-là, effectivement, on arrive à avoir une belle tournée.

C'est aussi grâce à votre expérience et à vos concerts passés, un peu partout en France, il y a aussi un public qui aime vous voir.
Oui, bien sûr, il y a ça. Et puis, il y a le fait qu'il y a des jalons. Sur le dernier album, on a fait la Mainstage du Hellfest. Donc, tu mets ça sur ton CV, ça te permet de débloquer des concerts après. Tu rajoutes le fait d'être produit par un producteur et ainsi de suite. C'est des étapes comme ça. Tu es obligé de faire ça. Tu es obligé de toujours grimper et de rajouter des trucs dans ta besace. Tu es obligé de rajouter des trucs dans ton CV si tu veux continuer, ne serait-ce que continuer.

Il va falloir faire une tournée anglaise...
Oui, ça c'est difficile aussi. À une époque, on a fait beaucoup de concerts à l'étranger. On a tourné en Angleterre en 2014-2015. On a joué à l'Underworld à Londres qui est un super club hyper réputé. On a fait pas mal de dates, mais c'était il y a longtemps maintenant. Donc, il faut repartir à zéro. Et c'est très difficile, mais c'est dans nos projets. C'est encore pire depuis le Brexit. Mais notre économie, elle est en France. Donc, il faut d'abord faire la France avant de pouvoir se lancer à l'étranger.

Les dates permettent au groupe de survivre pour avoir l'intermittence ?
On n'est pas intermittent dans le sens où il faudrait faire tant de concerts par an. C'est une économie globale. L'intermittence, ça nous permet de ne pas avoir à travailler à côté et de tenir le label et le booking. C'est à ça que ça sert. C'est fait pour ça. C'est fait pour libérer du temps pour la création, mais on l'utilise pour faire du développement. La création, on la fait à côté. En fait, c'est notre boulot quotidien, on est tous les jours de 8h à 18h à bosser là-dessus.

La tournée se termine à la Maroquinerie, vous y avez déjà joué, c'est la salle qui vous aime ou vous qui aimez la salle ?
C'est ce qu'on appelle une prod, c'est-à-dire qu'on loue la salle. Il y a beaucoup de groupes qui font ça. Ce n'est pas la Maroquinerie qui programme. Ce genre de salle, les salles parisiennes, sont toujours mises à disposition. On n'y a pas tant joué avec *7* Weeks, ce sera la deuxième fois en tant que soirée en tête d'affiche. On y avait joué avec Lofofora en 2010. C'est un super endroit, c'est un vrai club rock comme il n'y en a plus beaucoup. À Paris, on a joué à l'Élysée Montmartre avec Suicidal Tendencies, on a joué dans des petits trucs, on a joué au Backstage, plusieurs fois au Glazart aussi. La Maroquinerie, ce sera la troisième fois.

Il n'y a pas trop de fatigue sur ce genre de tournée ? C'est pas trop décourageant de voir l'itinéraire quand on a déjà 20 ans de route derrière soi ?
Non, on a l'habitude. Ça fait partie du truc. Je sais qu'il y a des groupes plus jeunes qui refusent de faire des routines comme 400 bornes tel jour, 600 le lendemain. Nous, on a la mentalité et l'expérience à l'ancienne. Ça ne nous gêne pas vraiment. C'est le prix du gasoil qui nous gêne ! Vu le nombre de bornes qu'on va faire. Mais non, ça va sur ce point, on ne se pose pas la question.

Cette interview se termine, on vous souhaite une bonne tournée. Merci. Si tu veux ajouter quelque chose, il n'y a pas de soucis.
Non, c'est bon. C'était complet... Il y a ton chat qui veut des croquettes !

Aaron (le chat) est davantage venu réclamer des caresses que des croquettes ou alors il voulait juste faire le beau devant la caméra... Merci Julien et les *7* Weeks.

■ Oli
Photos : JC Forestier



INTERVIEW



7 WEEKS

GOING BACK HOME

(F2M Planet)

Après une série d'opus avec une présence animale (ces dix dernières années tout de même !), 7 Weeks a fait le vide sur sa nouvelle, très belle, pochette. Des lumières très humaines sont tout de même passées par là et semblent retourner à la maison... Mais où qu'il aille, le trio est toujours chez lui ! Peut-être que ce Going back home s'adresse à nos oreilles car ses compositions sont toutes «rock» et assez homogènes, comme une sorte de retour aux sources après quelques expérimentations vers plus de douceur sur les précédentes productions et une collaboration avec un orchestre classique très soyeuse.

Même si la griffe 7 Weeks est aisément reconnaissable (cette voix, ce grain de guitare, ces dynamiques), les Limougeauds ont décidé de l'affiner en prenant un petit risque... ou tout au moins en sortant de leur zone de confort. Pour la première fois, ils sont allés enregistrés en Angleterre avec une équipe anglaise qui ne les connaissait forcément pas aussi bien que Pascal Mondaz ou Francis Caste. Un environnement différent, un investissement plus important et un résultat qui s'entend ! Sans faire offense à l'excellent boulot des frenchies, l'EP sonne comme celui d'une grosse machine, aussi doux dans la tonalité que punchy dans les attaques, aussi gras dans le son que propre dans les contours. Quand on choisit de bosser avec Adrian Bushby (Foo Fighters, The Darkness, Muse) et George Perks (Enter Shikari, Skindred, Mogwai...), on se doute que ça va le faire, mais on peut aussi craindre que son identité soit un peu écrasée ou que le son ne soit trop aseptisé. Superbement mises en avant, les compositions ne rempliront certainement pas les stades dés demain, elle sont encore trop riches et complexes dans leur construction pour devenir «mainstream», mais je les adore toutes les six ! L'Extended Play s'ouvre avec «Shape me» et ses superbes riffs, catchy pour débuter, plus puissant ensuite, on se laisse embarquer direct et on reprend vite le refrain avec eux. Dommage que le clip ne soit pas aussi inventif que tout ce que le groupe nous a proposé jusque là en termes de vidéos (les images de celui de «Shimmering blue» collent bien plus à l'ambiance de l'opus). Le retour à la maison évoqué au début de cette chronique nous est expliqué, un retour nécessaire après un long voyage qui laisse quelques inquiétudes, un retour par un chemin qui serpente, fait quelques détours et laisse un peu plus parler la guitare. «Void» est plus direct avec une belle alchimie des trois instruments et des effets bien sentis. Sur «Gone to waste», le chant prend le lead, c'est lui qui occupe l'espace principal, comme si le message et ses émotions devenaient plus importants que les sensations directes procurées par le rythme ou le riffing. On trouve plus d'équilibre sur «The ring (of fallen dreams)», titre plus «classique» (comprendre par là, bien marqué par l'ADN 7 Weeks). On termine (déjà, on est sous les 20 minutes) avec mon petit préféré «The pale one», je ne sais pas trop pourquoi, mais c'est le morceau que je prends le plus de plaisir à entendre, il bénéficie de quelques trucs «en plus» : un chant plus varié, une guitare parfois nonchalante, une disto très sympa, des enchaînements qui coulent de source... c'est une grande réussite mais comme tout l'EP !

Going back home va entrainer les 7 Weeks loin de chez eux car ils ont déjà programmé une jolie tournée (avec Psykup ou The Inspector Cluzo sur certaines dates !), à moins que chez eux, ce ne soit sur scène, là où ils se sentent peut-être le mieux...

■ Oli



IT IT ANITA

HI HI HA HA

(Vicious Circle)

Un peu plus de deux ans après Mouche, le trio liégeois It It Anita remettait le couvert en janvier dernier, toujours via Vicious Circle, avec Hi hi ha ha. L'onomatopée du rire change quelque peu de la thématique habituelle liée au choix du titre qui était très souvent le nom d'un de leurs proches. Pourquoi le rire ? Sûrement pour retranscrire l'ambiance de son enregistrement ? Après renseignement, la raison est tout autre : il s'agit en réalité des initiales du groupe, IIAA. Le groupe a toujours rajouté un A en plus pour abréger son nom, sans doute l'habitude du mécanisme de répétition... Le rire, soit, une belle ironie (qui les caractérise bien, ceci dit) parce qu'après l'avoir écouté attentivement, ce nouvel album nous apprend surtout qu'It It Anita n'est pas trop là pour rigoler (quoi que, matte la pochette représentant le groupe !). En témoigne des compositions chaudes comme la braise bien aidées d'une production béton signée Amaury Sauvé (Birds In Row, Point Mort, Annabel Lee...) qui a contribué à faire ressortir à merveille la puissance, la sonorité et la profondeur des instruments du groupe. C'est même très «hard» par moments, à l'image de l'intro de «Modern architecture» aux sonorités proches du metal et qui montre une facette d'It It Anita plus sombre qu'à l'accoutumée, autant dans les textes que dans les instrus.

Hi hi ha ha tempère aussi, beaucoup même. Car, sans surprise, il est loin d'être monotone. Et en ce sens, il se rapproche un peu de Mouche sur certains points, à l'image de ce «BIMB» rappé dont la démarche est semblable à celle de «Psychorigid». Mais pas que, puisque tout ce qui fait qu'on aime It It Anita se retrouve dans ce disque : sa fougue post-punk («Social dodger»), son groove inimitable («Trevor»), son rock noisy malicieux («Beef up»), son côté sombre («Modern architecture») et délicat («Lion tamer»), voire amusant, avec cette trompette fatiguée qui surgit de nulle part sur le dernier morceau, «Over/under». Tu l'auras compris, ce nouvel album est fait de reliefs. Ni trop long, ni trop court, juste le timing parfait pour garder l'intérêt éveillé. J'ai même l'impression que le groupe se bonifie depuis qu'il est passé en trio il y a quelques années.

■ Ted



BLOODSAND

BLOODSAND
(M&O Music)

Du gras qui tache, un son qui colle aux oreilles pour un stoner bien lourd porté par le chant rugueux de Chris. On est aussi sensible aux notes de grunge qui confère une atmosphère parfois torturée aux compositions des Montpelliérains. Bloodsand va à l'essentiel, sans faire de fioritures inutiles. Dès le premier titre, «Astral dementia», on est mis dans l'ambiance, ça sent le sable chaud, on est transporté dans les plaines arides de l'Ouest américain. On sent les gouttes de sueur perler dans notre dos et sur notre front. C'est brut, minéral. On est happé par une nappe sonore faite d'une basse profonde et d'une guitare grave dont le son te colle à la peau. Un rythme lent qui avance impitoyablement dans ton esprit, brisant sans faillir toutes les barrières qui se dressent.

Une belle réussite pour un groupe qui nous livre là un premier album très réussi qui, certes, ne va pas révolutionner le genre mais qui se montre sans faille pour nous faire voyager dans un moment lourd et puissant sans faute de goût.

■ Nolive



MALTED MILK

TIME OUT
(Autoproduction)

...et s'ils continuent comme ça, dans 30 ans, ils seront toujours là, à distiller leur blues funk, mais ce sera un big band à ce rythme-là. Qui ça ? Eh bien Malted Milk. Ce septette qui a débuté en 1996, à Nantes en format duo, n'a cessé de jouer de grandir, de changer de line-up pour se stabiliser autour d'Arnaud Fradin à la genèse du groupe. Celui qui officie au chant et lead guitare est rejoint par Igor Pichon à la basse, Richard Housset à la batterie, Damien Cornelis aux claviers, Eric Chambouleyron à la guitare, et pour la petite section cuivre, Pierre-Marie Humeau à la trompette et Vincent Aubert au Trombone. Pas de temps mort pour Malted Milk, puisqu'ils reviennent avec Time out et ses 8 titres de blues funk bien groovy, évidemment impeccables puisqu'après 30 ans de carrière et 10 albums, ils savent produire ce genre de tracks tranquilles mais énergiques où le groove, le funk et le blues rock fusionnent dans les proportions idéales. Mais fort de leur maîtrise, ils peuvent rajouter une dose d'afro beat avec BIM aka Benin International Musical en guest et que ça passe crème sur «Time out» ou inviter Ben l'Oncle Soul sur «Don't make plans on rainy days» pour une session pure blues. Avec cette énergie, ce collectif, et cette expérience, une rencontre en live est évidemment plus que suggérée au-delà de la découverte de ce dernier LP.

■ Eric



CLEGANE

OCEAN OF BLACK THOUGHTS
(Almost Famous)

Les mots-clés choisis par Clegane pour se présenter sur son Bandcamp sont simples : «metal doom grunge Paris», lors de l'analyse de White of the eye, j'avais assez peu trouvé d'influences grungy, sans pour autant bouder mon plaisir d'écouter un excellent doom ouvert sur d'autres horizons. Avec Ocean of black thoughts, le trio ne fait pas que passer du blanc au noir, il vient aussi exactement coller à sa propre étiquette «metal doom grunge Paris».

Une forme de retour aux sources car leurs premiers émois discographiques (que je n'avais pas écoutés jusque là) montraient cette attraction pour la musique du Seattle des années 90, cette fois, c'est évident, les mecs kiffent la lourdeur saturée et les structures chelous des Melvins comme le grand écart vocal d'Alice in Chains, capable d'envoyer un chant pur sur un passage puis de réaliser une agression verbale l'instant d'après. La présence prononcée de ce chant clair vient renforcer le contraste avec les accords sombres et granuleux et donne encore plus de beauté à l'ensemble, intensifiant les ressentis, qu'ils soient doom et rocailleux d'un côté ou rock et lumineux de l'autre. Le génie de Clegane étant bien évidemment de réussir à amalgamer le tout au sein des mêmes titres, ils sont, en général, largement assez longs pour incorporer plusieurs ambiances, toujours en douceur, sans qu'on ne puisse aisément imaginer ce qu'ils nous réservent pour la suite. On pourrait, pourquoi pas après tout, croire que les musiciens travaillent séparément la musique et le chant, ne cherchant pas forcément à faire en sorte que l'un s'accorde à l'autre «dans ce qu'on a l'habitude d'entendre». Certaines parties laissent planer une forme de malaise (ces hurlements déchirants du titre éponyme), la rythmique assouplit l'épiderme, la guitare vient l'inciser et la voix se plonge en nous jusqu'à notre âme, à la fois pour la cajoler et la hanter. On ne sait donc jamais sur quel pied danser ni à quel rythme il faut bouger, s'il faut se laisser bercer ou s'il faut se déchaîner...

Dans ce tumultueux Ocean of black thoughts, Clegane precise son identité, peaufine ce qui fait son ADN, et si le groupe n'a pas attendu cet album pour se faire remarquer (split avec Fátima, Grand Paris Sludge, un pied au Hellfest 2025, concerts avec High On Wheels, Wormsand, Nvage, Maudits, Red Sun Atacama...), il est évident qu'ils ont franchi une nouvelle marche.

■ Oli



A NIGHT OF MELLON COLLIE AND THE INFINITE ADNESS

SALLE PLEYEL, PARIS

MELLON COLLIE AND THE INFINITE SADNESS DES SMASHING PUMPKINS APPARTIENT À LA CATÉGORIE DES ALBUMS QUI M'ACCOMPAGNENT DEPUIS DES DÉCENNIES. LE VOIR ENTIÈREMENT REVISITÉ À LA SALLE PLEYEL, AVEC ORCHESTRE, CHŒUR, QUATRE SOLISTES LYRIQUES ET BILLY CORGAN APPARAISSANT SEULEMENT À CERTAINS MOMENTS, TRANSFORME IMMÉDIATEMENT LA SOIRÉE EN QUELQUE CHOSE DE BIEN PLUS AMBITIEUX QU'UN SIMPLE CONCERT ANNIVERSAIRE.

Pour moi, les cinq premiers titres se vivent d'abord derrière un boîtier, depuis le fond de la salle. Après l'ouverture sur «Mellon collie and the infinite sadness», «Tonight, tonight» installe immédiatement cette nouvelle dimension orchestrale. «Jellybelly» et «Galapogos» montrent déjà que les morceaux ne vont pas simplement recevoir quelques cordes supplémentaires, mais être profondément retravaillés. Je l'avais lu la veille dans Kerrang, certainement un des meilleurs papiers musicaux en Europe, ça disait : « Anyone expecting Billy to be a permanent presence on stage might be disappointed ». Moi qui pensais avoir un Mellon Collie symphonique, il faut que je revoie ma copie. C'est donc sur «Thirty-three» que Billy Corgan apparaît pour la première fois au chant. Sa voix, immédiatement reconnaissable, surgit au milieu de cet univers beaucoup plus lyrique et rappelle soudain d'où viennent toutes ces chansons.

Le spectacle est aussi pensé visuellement. Les projections prolongent l'esthétique de Mellon collie, les costumes donnent à l'ensemble une véritable dimension théâtrale et James Lowe dirige orchestre, chœur et chanteurs avec une précision remarquable. Surtout, les quatre solistes, Juliana Zara, Zoie Reams, Dominick Valdés Chenes et Ed Parks, sont formidables. Ils ne cherchent jamais à imiter Billy Corgan et donnent au contraire aux morceaux leurs propres couleurs, parfois lyriques, parfois dramatiques, parfois presque cinématographiques. Après les cinq premiers morceaux, je range les appareils et rejoins mes filles au cinquième rang. À partir de là, le rapport au concert change complètement. «Beautiful», «Muzzle», «Lily (My one and only)» puis «Stumbleine» permettent justement à Juliana Zara, Zoie Reams, Dominick Valdés Chenes et Ed Parks de prendre toute leur place. Les arrangements jouent constamment avec notre mémoire et leurs voix permettent à des chansons connues par cœur de devenir presque nouvelles.

Billy revient pour «Zero». Le contraste est saisissant entre sa voix abrasive et cette architecture musicale beaucoup plus ample. «Thru the eyes of Ruby» clôt cette première partie en confirmant que personne ici ne cherche à reproduire l'album note pour note.

La seconde partie reprend avec «In the arms of sleep» avant une nouvelle apparition de Billy sur «1979» qui est toujours aussi sublime et qui touche d'autant plus que c'est l'année de naissance d'un être aimé. «By starlight» puis «X.Y.U.» poursuivent cette logique de transformation permanente, entre douceur, tension et grandeur presque opératique.

Puis arrive l'un des paris les plus étonnants de la soirée. «Bullet with butterfly wings» est interprétée sans Billy Corgan au chant. Juliana Zara, Zoie Reams, Dominick Valdés Chenes et Ed Parks se partagent les voix et sont tout simplement magistraux. La rage frontale du morceau original devient quelque chose de plus théâtral, presque cérémoniel, sans perdre sa puissance. Sur le papier, l'idée pouvait sembler casse-gueule. Sur scène, elle compte parmi les plus grandes réussites du concert. Billy revient







ensuite pour «To forgive», probablement l'un des sommets émotionnels de la soirée. L'arrangement laisse respirer le morceau et amplifie encore sa mélancolie sans jamais en faire trop. «Cupid de locke» et «Porcelina of the vast oceans» poursuivent cette traversée avant que «Tonight, tonight» ne revienne une dernière fois, cette fois avec Billy, pour refermer la boucle.

La réussite de «A night of Mellon collie and infinite sadness» tient justement dans cette liberté. Billy Corgan n'est pas constamment au centre de la scène et c'est précisément ce qui donne du poids à chacune de ses apparitions. Le reste du temps, Zara, Reams, Valdés Chenes et Parks ne remplissent pas un vide. Ils font véritablement vivre ces chansons autrement, soutenus par le chœur et l'orchestre. Alors que l'on connait «expect the unexpected» ce spectacle nous invite à «unexpect the expected». Nous sommes surpris par des choses connues, écoutées et réécoutées qui prennent ici une dimension quasi sacrée.

Et forcément, avec mes filles à côté de moi, la soirée prend un aspect particulier et une profondeur supplémentaire. Trente ans après avoir découvert cet album, je le vois déconstruit puis reconstruit devant moi et transmis, d'une certaine manière, à la génération suivante. J'ai vu énormément de concerts. Celui-ci restera probablement à part, parce qu'aucun autre ne m'avait encore procuré une telle émotion.

L'impossible était possible ce soir (ce soir).

Merci à Veryprod et Sabrina.
Merci à Juliana et Dominick pour leur retour sur mes photos. Le rêve a pu continuer après cette soirée dont il est difficile de descendre.

■ JC
Photos : JC Forestier





COULD SEED

TERMINAL
(Klonosphère)

Bien que très occupés avec HamaSaari (Pictures est sorti en janvier, le groupe a donné quelques beaux concerts dont une semaine de shows en Angleterre cet été), les Could Seed ont trouvé le temps de composer et d'enregistrer un nouvel opus et on n'espère que ce n'est pas le dernier, même s'il s'appelle Terminal.

Leur rock instrumental se veut plus progressif que post et les titres choisis pour leurs compositions demandent moins de recherches que sur l'album précédent (The drop crisis), la plupart sont liés à la mythologie grecque, seuls deux tracks échappent à cette influence, mais «Druids» ramène aux croyances tandis que «Pangea» rappelle que les continents ne faisaient qu'un avant de se séparer. Pour les titres qui correspondraient à un «concept album», on a un titan qui soutient la voûte céleste («Atlas»), un héros multitâche («Heracles»), un monstre enfermé («Minotaure»), un chasseur transformé en étoiles («Orion») et ceux qui sont capables d'annoncer l'avenir («Oracles»), une belle série de personnages auxquelles on rattache aisément des histoires, des vertus, des émotions, des images mentales… C'est donc un très bon choix ! Non pas parce que je kiffe en étant prof d'histoire géo, mais puisque ces noms évoquent forcément quelque chose, ils sont de véritables guides dans la lecture des morceaux. Je noterais juste l'absence de noms purement liés à l'élément «eau» alors qu'il est particulièrement présent sur l'artwork (on en entend aussi couler sur «Minotaure», j'aurais bien vu Amphitrite pour un titre plus doux, Céto ou Phorcys quand ça sature davantage, Glaucos pour évoquer les augures… mais je n'ai pas été consulté ! Les Manceaux font bien ce qu'ils veulent et d'ailleurs, ce qu'ils veulent faire, ils le font bien ! Le son est très propre, les notes de guitares brillent, les frappes sont sèches, quand le son est clair, c'est très agréable à l'oreille, quand la distorsion se réveille, on est enveloppé par l'ensemble sans se faire agresser, c'est très réussi, d'autant qu'on passe régulièrement d'une ambiance à une autre comme sur «Atlas» où quelques notes jazzy très lounge cohabitent avec des riffs plus appuyés. Ce n'est qu'une mise en bouche car l'un des plus beaux morceaux arrive juste après, c'est, selon moi, «Heracles», une intro tout en contraste (inquiétude ou confiance ?) puis de puissants élans maîtrisés, musculature et intelligence, force et ruse, Could Seed fait honneur au travailleur dont on oublie souvent que le nom rime avec Dupont de Ligonnès (qui lui aussi a tué femme et enfants). Bien que relativement court (moins de 5 minutes), le titre est épique, j'adore. «Minotaure» reprend le même genre d'architecture (du dorique ?), mais «Heracles» est monté si haut qu'il est difficile de batailler avec lui. «Pangea» se distingue en accélérant le rythme, cassant les ambiances, reconstruisant son thème peu à peu (avec une guitare qui plaira aux amateurs de David Gilmour), «Druids» ne relâche pas la pédale, mais c'est plus celle de la saturation qui est utilisée. Le titre le plus lourd, le plus gras, le plus rugueux… est sans conteste «Orion», déflagration particulièrement violente à l'écoute du reste de l'album, la douceur du titre qui suit, «Oracles» agit comme un pansement et je me dis que le groupe va certainement devoir jouer tous les titres dans le même ordre en concert pour garder la cohérence et l'équilibre trouvés sur ce Terminal.

Could Seed réussit de nouveau un excellent album au rayon post-prog-rock-metal, jouant avec notre imaginaire et des références antiques pour nous embarquer avec eux loin des turpitudes du monde actuel, mais sans nous détacher de ce qui fait ce que nous sommes, des êtres capables du pire comme du meilleur. À noter que le vinyle contient deux titres bonus, les versions de «Druids» et «Orion» en live.

■ Oli



MARCO BARTOCCIONI

BARTOK
(Autoproduction)

Sur la pochette de son quatrième LP intitulé Bartok, Marco Bartoccioni pose fièrement avec sa guitare comme un seigneur. Est-ce l'annonce du retour des guitar heroes ? Pour Marco Bartoccioni, je ne sais pas si on peut le qualifier de guitar hero, mais créateur avant-gardiste avec sa guitare lap steel, assurément. Tout au long des 8 titres, pour lesquels il a tout enregistré (chant, guitares, basse, claviers), à l'exception de la batterie, c'est un retour aux démonstrations techniques et mélodiques de la six cordes, dans un format blues rock du troisième millénaire. Si le jeu de la lap steel, les gimmicks, le chant, le son suintent le blues, on est effectivement dans une version enrichie en sonorités et arrangements qui partent dans tous les sens. On peut se raccrocher aux 8 tracks qui respectent presque tous une durée classique aux alentours des 3 minutes avec couplet et refrain, mais pour le jeu des guitares, ça part en feu d'artifice, où les multiples prises studios se rencontrent, se complètent, se répondent. Une musique blues résolument customisée et enrichie, mixée aux US et remastérisée à Nashville. Marco est évidemment à voir sur scène, plutôt du côté des festivals de blues, tant il doit être intéressant d'entendre comment son inventivité et sa technicité se rencontrent hors studio.

■ Eric



NUI[S]ENS

…AND NEVER BE FOUND
(Araki Records)

Dans le rayon des découvertes françaises actuelles, en terme d'alt-rock noisy, nous avons coché Nui[s]ens, groupe de Reims, qui a la capacité de rendre les choses simples et plutôt agréables, portées par de bonnes idées. Après un premier EP qui nous avait échappé en 2022, le quatuor a enchaîné en début d'année sur un deuxième, nommé …And never be found, plutôt que d'envisager tout de suite le long format, et en a profité pour donner une touche plus personnelle à son nom en encadrant la lettre «s» de crochets. Geste peut-être symbolique pour marquer une évolution tout en conservant des bases fortes. Avec cette nouvelle sortie, Nui[s]ens consolide ses acquis, a trouvé un meilleur équilibre à son rendu sonore (merci à Guillaume Cretté, Fred Lefranc et Émilie Dealemans pour le taf !) et met davantage en valeur sa mixture rock dans laquelle se mêlent des envolées de guitares imposantes, de l'énergie, de la lourdeur et de l'adiposité sonore, de la mélancolique aussi, de la noirceur, une voix mélodique mais morne… Bref, du rock bien varié comme on l'aime, où chaque titre ranime quelques bons souvenirs, comme ce super riff de «Friday revelation» directement inspiré de Queens Of The Stone Age.

■ Ted



COLONNE SÈCHE

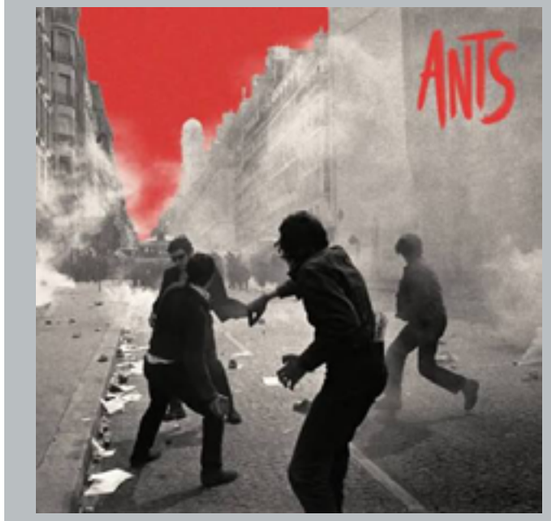
C'EST LA MATIÈRE QUI SE MANIFESTE DANS LE VIDE

(Araki / Coeur Sur Toi / Table Basse)

Je pensais en avoir ras le cul de la coldwave à la prod' bon marché en 2026, moi qui en ai bouffé à tous les râteliers il y a de cela fort longtemps. Et puis, en fait, non. La faute à C'est la matière qui se manifeste dans le vide du duo Colonne Sèche. Coline et Maxime ne nourrissent pas les ambitions de certains artistes prêts à tout pour accumuler likes et followers (preuve en est, d'après mes recherches, le duo n'a même pas de réseaux sociaux !) afin de justifier leur droit de jouer dans des salles ou festivals dignes de figurer sur un CV. Par contre, leur authentique projet a de la gueule : s'isoler une semaine entière dans la campagne en Suisse avec un peu de matos (une boîte à rythme, une basse, une guitare, un synthé et un enregistreur 8 pistes) pour faire un disque en partant de rien, sans aucune idée préconçue. Cette approche me touche d'autant plus que c'est quasiment le même type de projet que j'avais avec mon meilleur ami dans les années 2000. Sauf qu'on composait en même temps que l'enregistrement, tout en direct, et qu'on passait le plus clair de notre temps à fignoler les détails et habiller le morceau une fois que la base était faite. On balançait un titre par jour sur Myspace qu'on avait fraichement fait dans sa grange. Ça s'appelait La Partie Sociale. Pas beaucoup mieux que Colonne Sèche en termes de choix de nom, soit dit en passant.

Voilà, Colonne Sèche, c'est le genre d'artistes à l'ancienne que j'admire, qui ne calcule rien, libre comme l'air artistiquement parlant, qui expérimente, tout en n'oubliant pas de faire passer ses messages, notamment politiques et sociaux, à travers des voix aux tons blafards et monotones, qui sont d'ailleurs souvent passées sous effets (réverb, echo, delay...). Et je ne suis même pas surpris que mon morceau préféré du disque soit une reprise d'une vieille chanson de Renaud, «Camarade bourgeois», revisitée en mode sombre et radical. Quand on connaît la carrière et la trajectoire du bonhomme depuis 1975, c'est presque du génie de la ressortir maintenant sous cette forme. Un fait moqueur sans doute bien plus punk que ce gavroche ne l'était à l'époque. Le duo sait aussi tempérer un peu la tension quand il le faut en explorant des zones plus bienveillantes comme sur «Napalm», seule piste dépourvue de boite à rythmes, et qui fait planer avec quelques notes de synthé isolées («Colonne sèche» aussi, d'une certaine manière). La galette s'achève sur le titre éponyme, un dialogue/spoken word antilibéral de plus de 6 minutes entre les deux membres de Colonne Sèche, entrecroisés de mélodies cold-pop absolument savoureuses et propices au dandinement. Voilà une belle façon de conclure une œuvre qui ne demande qu'à être écoutée.

■ Ted



THE PAULINES

ANTS

(Autoproduction)

Avec «Anger's Necessarily The Solution», The Paulines place la colère au centre du propos. Pas comme une posture ou un simple réflexe de circonstance, mais comme le point de départ d'une réaction face à un monde qui offre suffisamment de motifs d'indignation. Le groupe le formule clairement. La colère n'a d'intérêt que si elle entraîne quelque chose derrière elle, qu'il s'agisse de voter, manifester, boycotter, s'organiser ou simplement refuser le fatalisme. Le titre résume donc autant l'humeur que l'intention. Cette ligne traverse d'abord «Scared of americans», le morceau le plus frontal du disque qui n'hésite pas non plus à nous sortir un refrain bien catchy pour nous rester dans le crâne. Les paroles visent directement les États-Unis, leur président orange et leurs choix politiques dont les conséquences vont bien au-delà de leurs frontières. Pas de sous-entendu ici, le morceau assume son inquiétude, sa violence verbale et sa lassitude face à une puissance dont les décisions finissent par concerner tout le monde. Ce regard n'est d'ailleurs pas déconnecté de la vie du groupe, qui a renoncé à un projet de concerts américains dans le contexte politique actuel. Les chansons parlent de ce qui les touche, pas d'un décor choisi après coup. ANTS ne se limite pourtant pas à regarder l'extérieur. «Destiny's laugh» retourne la colère contre une autre illusion, celle selon laquelle travailler beaucoup finirait nécessairement par payer. Après On the loose et la naïveté du premier projet, The Paulines aborde désormais cette question avec davantage de recul. Le morceau parle de cette fatigue très concrète qui accompagne les groupes indépendants, investir du temps, de l'argent et de l'énergie sans savoir où cela mène, tout en essayant de conserver une raison de continuer. La désillusion n'aboutit pourtant pas à la résignation, elle ramène plutôt le groupe vers ce qui lui ressemble vraiment. La cohérence d'ANTS tient moins à une recette musicale unique qu'à un fil conducteur, celui de réactions très différentes à une même époque. «Fresh meat», déjà sorti en single, pousse encore plus loin la logique du disque en adoptant le point de vue de l'animal. Les paroles transforment la consommation de viande en scène de film d'horreur, jusqu'au refrain où chair, sang et cris deviennent impossibles à tenir à distance. Même dans un projet aussi planifié et budgété, une place demeure pour l'accident. «Touching grass» n'était pas prévu au départ et s'est ajouté pendant les sessions, alors que le groupe disposait d'un peu de temps. Le morceau finit pourtant par trouver naturellement sa place en conclusion de l'EP. Plus doux dans sa version studio, il est retravaillé sur scène pour devenir davantage punk et énergique, preuve que The Paulines ne cherche pas à reproduire mécaniquement le disque en concert. Le studio permet d'accumuler les détails et les petits arrangements, le live doit avant tout préserver l'énergie.

C'est peut-être là que ANTS trouve son équilibre. The Paulines sait désormais ce qu'un disque peut coûter humainement et financièrement, après l'expérience éprouvante de On the loose, tout en refusant de laisser ces contraintes dicter complètement la musique. Le groupe ne prétend plus que le Stade de France l'attend à la sortie du studio et ne veut pas davantage modifier ses morceaux pour séduire le plus grand nombre. Il avance avec moins d'illusions, mais pas moins d'envie. ANTS parle donc autant de colère que de persévérance, celle d'un groupe qui connaît mieux les règles du jeu, leurs absurdités et leurs limites, et choisit malgré tout de continuer à jouer. Cette lucidité évite au disque de transformer son message en slogan. Derrière les grands sujets restent les réalités très terre-à-terre d'un groupe qui doit financer ses enregistrements, choisir ses concerts et ménager ses membres. La colère annoncée par le titre n'efface donc jamais le quotidien, elle part justement de lui.

■ JC



THE PAULINES

APRÈS PLUSIEURS ANNÉES À ÉCUMER LES SCÈNES, THE PAULINES REVIENNENT AVEC ANTS, UN NOUVEL EP PLUS DIRECT, PLUS POLITIQUE ET PLUS FRONTAL. APRÈS L'INTENSITÉ DE ON THE LOOSE, LE GROUPE A AUSSI REVU SA MANIÈRE D'AVANCER, ENTRE CONCERTS, RÉSEAUX SOCIAUX, CONTRAINTES D'UN PROJET INDÉPENDANT ET ENVIE INTACTE DE CRÉER. L'OCCASION DE PARLER DE COLÈRE, DE LONGÉVITÉ ET DE CE FAMEUX PLAFOND DE VERRE AUQUEL TANT DE GROUPES FINISSENT PAR SE HEURTER.

Le premier concert au Supersonic avec Thomas a visiblement été un moment charnière. Deux ans plus tard, qu'est-ce qui pourrait encore fragiliser l'équilibre que vous avez trouvé à quatre ?

Jules : Honnêtement, je ne vois pas. L'aspect le plus compliqué depuis qu'on a démarré était de trouver le line-up qui fonctionnerait sur le plan humain. Maintenant, s'il devait y avoir quelque chose, ça serait le fait d'atteindre peut-être indéfiniment un plafond de verre sans jamais signer sur un label. Mais ça serait plus un épuisement qu'une rupture d'équilibre entre nous.

Dee : Oui exactement, pour l'instant on a toujours l'impression d'avancer. Lentement mais sûrement : on arrive à faire des projets de plus en plus ambitieux, on joue dans des salles de plus en plus grandes, on a de plus en plus de gens qui écoutent notre musique et on gagne en expérience. Ce qui nous fait peur c'est d'atteindre un stade où on sera bloqués, où on aura atteint le niveau maximum qu'on peut atteindre sans «percer», et je pense que si on n'arrive plus à avancer, ça pourrait nous démotiver. C'est pour ça qu'on essaye de trouver un label cette année, pour pouvoir continuer à avancer.

Rodé : À mes yeux, seules des décisions de vie personnelles pourraient venir entacher la cohésion et l'intégrité du groupe. Un déménagement, une naissance...

Thomas : Selon moi, c'est le genre de chose qui ne s'anticipe jamais. Depuis notre premier Superso le groupe est tellement fusionnel qu'on imagine même pas ce genre de scénario. On est plus concentrés sur l'avenir du projet !

Vos goûts musicaux sont assez éloignés les uns des autres, avec finalement assez peu de terrains vraiment communs. Est-ce qu'un morceau peut parfois partir trop loin dans l'univers d'un seul membre et devoir être ramené vers l'identité de The Paulines ?

Jules : Ça ne part jamais trop loin. Vu que Dee compose les morceaux, ce sont plutôt ses influences qui arrivent en première intention, mais on ajoute toujours des petites choses en concertation à quatre. Et de ce fait là, on retrouve les goûts de chacun dans les morceaux !

Rodé : Oui, on est globalement tous très alignés derrière les compositions de Dee, on vient tous essayer de rajouter notre empreinte sur ses morceaux pour s'y sentir chez nous mais dans l'ensemble, je dirais que c'est de Dee dont les morceaux sont les plus proches puisqu'elle les compose.

Thomas : L'univers The Paulines, c'est justement selon moi la combinaison de nos goûts musicaux respectifs. Chacun rajoute sa patte, son envie du moment et si l'un donne plus qu'un autre, ça nous fera des morceaux plus variés.

Dee : On ne ferme aucune porte aux compositions, peu importe le style, on sait qu'on va tous réussir à se l'approprier. On est tous musicalement curieux et on aime expérimenter, alors on discute et on fait toujours des tests pour faire en sorte que le morceau nous plaise à tous.

On the loose, votre premier EP, a été financé grâce à une campagne participative dont l'objectif a été atteint en seulement quinze jours. Derrière ce succès, le projet vous a demandé des mois d'investissement avant de vous pousser à faire une vraie pause. Est-ce que cette expérience a changé votre manière de mesurer ce qu'un groupe peut demander humainement à ses membres ?

Dee : Oui complètement. Il y a eu une longue période où on se voyait littéralement tous les jours et on avait énormément de choses à gérer, ça a mis le groupe à l'épreuve, mais si on a survécu à ça on sait qu'on va rester ensemble longtemps. Ça nous a montré où étaient nos limites et maintenant, on essaye de prendre plus notre temps et de ne pas se lancer dans trop de projets à la fois pour ne pas se retrouver dépassés par la dose de travail.

Thomas : Bien sûr ! On a appris à la dure qu'un projet aussi demandant requiert certes du temps, mais aussi du ménagement. Un EP, en lui-même, c'est des compositions, des entraînements seul et ensemble, des sessions studios exténuantes et une attention du détail importante. En rajoutant le crowdfunding, le merch, les envois de colis, la com et l'organisation des concerts, très vite on atteint une charge de travail très importante. Dans notre cas, un peu trop. En effet, une pause s'imposait, mais on en ressort assagis et ANTS est selon moi un compromis parfait.

Rodé : L'épisode On the loose a été une vraie épreuve du feu pour le groupe. On vivait les uns sur les autres, pas un jour ne passait sans qu'on se voit pour une raison X ou Y. Ça a même parfois créé quelques tensions dues à l'unique fait de se voir trop tout le temps.
Jules : D'autant que nous avons tous des occupations pros à côté de la musique, donc quand il a fallu faire le planning de tout ce qu'il y avait à faire, ça nous a vraiment sauté au visage : l'investissement doit être total ou ne doit pas être. Et avec On the loose, ça nous a épuisé à la fin, vraiment. On a d'ailleurs fait une longue pause ensuite, presque six mois, pour pouvoir se reposer un peu des concerts en série, du studio, des shootings, des commandes, des réseaux, etc. Mais l'avantage, c'est qu'on sait que se lancer dans la publication d'un disque est un vrai parcours exigeant.

Après avoir beaucoup joué entre 2023 et 2025, vous avez fortement réduit le nombre de concerts. Aujourd'hui, qu'est-ce qui fait qu'une date vaut vraiment le déplacement pour The Paulines ?
Dee : Avant on acceptait quasiment tous les concerts où on avait l'occasion de jouer. Maintenant, on regarde d'abord si la salle, le jour de la semaine et l'organisation nous paraissent bien. La rentabilité aussi a un gros rôle à jouer évidemment, parce que quand on compte : les répètes avant les concerts, la demi-journée de travail qu'il faut poser pour être à l'heure aux balances, les transports et l'Uber si le concert finit trop tard, l'essence quand on doit ramener du matériel, la nourriture sur place, etc, on a presque aucun concert où on a réellement gagné de l'argent. Donc on essaye de ne pas trop être en déficit, on doit économiser pour pouvoir enregistrer des projets musicaux.
Jules : Déjà, une date qui nous plaise à tous les quatre. Hors de question de jouer par «obligation» et que l'un de nous ne soit pas content d'être là. On essaie de penser les dates à venir comme des dates qui soient aussi agréables qu'importantes pour le groupe pour nous permettre d'accroître notre visibilité. Mais comme tout musicien devrait le faire et hors occasions caritatives, nous refusons de jouer sans rémunération. C'est la base. Et puis pour le reste, on privilégie les lieux où on n'a pas encore joué et, pour les salles dans lesquelles on a l'habitude de jouer, celles dont on partage le mood et où l'ambiance et le public nous correspondent.
Thomas : Le plus important, c'est sûrement la considération des musiciens. Trop de salles, surtout à Paris, sous-paient et exploitent les petits groupes émergents. Aujourd'hui, on a décidé de faire un petit tri dans notre carnet d'adresse déjà pour nous permettre après 70/80 concerts de toujours kiffer sur scène, mais aussi pour ne pas soutenir ce genre de comportements malheureusement omniprésent dans la scène rock.
Rodé : En vrai, on n'est pas très compliqués : on veut juste être payés et qu'il y ait une batterie sur place

En parallèle, les réseaux ont pris davantage de place dans votre fonctionnement. Pour un groupe qui s'est construit sur scène, ce n'est pas frustrant de constater que trente secondes de vidéo peuvent parfois toucher davantage de monde qu'un concert entier ?
Rodé : C'est sans doute l'aspect le plus atroce de la musique. On a littéralement fait plus d'abonnements sur les réseaux avec un post qu'en une vingtaine de concerts cumulés. Nous sommes encore en train de nous chercher sur les réseaux, on en est à nos balbutiements mais on commence parfois à se prendre au jeu. Mais c'est vraiment un jeu ingrat et qui peut vite être déprimant. Les gens ont l'insulte si facile en ligne...
Dee : Oui, c'est frustrant. Maintenant, on a vraiment l'impression d'être obligés de faire des vidéos sur les réseaux sociaux et qu'il est impossible de percer sans ça. On est, à la base, quatre personnes qui n'avaient quasiment aucune présence sur les réseaux, donc c'est un exercice qui nous demande vraiment de sortir de notre zone de confort. Le pire, c'est qu'on se force à faire quelque chose qui, la majorité du temps, ne nous rapporte aucun auditeur supplémentaire, voire nous rapporte des haters. Mais c'est vrai qu'on a pu voir qu'il suffit d'une vidéo qui marche un peu pour nous rapporter 15 fois plus d'abonnés que ce qu'on gagne habituellement après un concert. C'est un peu frustrant, mais c'est comme ça que les choses marchent aujourd'hui.
Thomas : C'est devenu une étape primordiale pour tout groupe qui aspire à se faire connaître alors, nous aussi, on a dû s'y atteler. Maintenant, un bon concert reste une bonne source de visibilité dans la scène rock notamment et en s'y penchant, faire des tiktoks et des réels instagrams ça peut être super marrant. Surtout avec les trois loustics !
Jules : Si je suis très franc, c'est un calvaire. Le fait de se dire que pour gagner en visibilité il faut parfois totalement s'éloigner de l'univers rock indé pour se focaliser sur tout autre chose avec une logique de réseaux, c'est parfois dur à accepter. Et oui, le fait de se dire que notre monde pourrait changer en 30 secondes face à 70 concerts, ça l'est encore plus.

«Destiny's laugh» parle de cette prise de conscience assez brutale que travailler énormément ne garantit absolument rien. Est-ce qu'on fait finalement de la meilleure musique une fois qu'on a cessé de croire qu'elle va forcément nous mener quelque part ?
Jules : C'est un peu la façon qu'on a eue de penser lorsqu'on s'est mis sur ANTS. Avec On the loose, on avait un peu la naïveté du premier projet où quand on est sortis du studio on s'est dit «Le Stade de France nous attend». Mais quand on a vu que ce milieu était un peu ingrat et très concurrentiel, on a vu les choses différemment. Avec ANTS, on s'est focalisé sur la musique, le concept et ce qu'il raconte en étant moins centrés sur sa réception. On rêve évidemment que ça explose mais en attendant, on tient à faire un projet qui nous ressemble, qui a du sens et qui, on l'espère, résonnera pour des gens compte tenu du contexte.
Dee : Ce qui est important, c'est de ne pas modifier ce qu'on fait juste pour plaire au plus grand nombre, ça risque de tuer notre individualité. Il faut rester fidèles à ce qu'on aime. Mais se



détacher de l'idée de percer, ça permet surtout de ne pas devenir fou, ça serait beaucoup trop frustrant sinon.
Rodé : Alors, je ne parle pas dans le contexte du groupe, mais c'est effectivement après la désillusion que, dans ma démarche personnelle, j'en suis revenu à la simplicité et ai fini par être créatif et faire quelque chose qui me ressemble.

La scène rock indépendante ressemble parfois à une course d'endurance où beaucoup abandonnent en chemin. Est-ce qu'au bout d'un moment, simplement continuer devient déjà une forme de réussite ?
Thomas : Oui, la comparaison avec une course d'endurance est assez juste. C'est du temps, de l'investissement, des moments incroyables comme des moments terribles. Les désillusions sont légion dans ce genre de projets, mais c'est là où avoir des musiciens solides et si bienveillants autour de soi est super important. J'ai vraiment eu de la chance de croiser la route de Dee, Jules et Rodé.
Rodé : Je suis plutôt fier de nous de notre longévité pour le moment ! Et, comme dit précédemment, tant que l'amitié reste, le groupe perdurera. Avec ou sans concert, avec ou sans enregistrement. Mais pour moi, les Paulines resteront les trois avec qui je suis en train de partager cette aventure, à jamais.
Dee : En fait, la chose la plus dure quand on fait un groupe, c'est de former le groupe. Trouver des gens avec qui on s'entend humainement et musicalement, et qui sont motivés, créatifs, bons à leur instrument, qui n'habitent pas trop loin et qui ont le temps de s'investir, et qui vont avoir toutes ces qualités sur la durée, c'est excessivement compliqué. Donc maintenant qu'on a réussi à se trouver, il ne faut surtout pas abandonner. Je considère chaque projet qu'on sort, chaque concert et chaque étape comme une vraie réussite.
Jules : Beaucoup de groupes avec qui on avait démarré il y a presque 4 ans ont arrêté. Il faut quand même parfois lutter avec cette envie d'arrêter car on ne sait pas trop où on va. Mais quand on se rassemble et qu'on remet les jalons à leur place, on se rend compte que c'est trop bon ce qu'on vit et qu'il nous reste encore plein de choses à faire dans ce projet. On est hyper contents d'être encore là.

«Scared of Americans» est probablement le morceau le plus frontal de ANTS, et vous aviez parallèlement prévu d'aller jouer aux États-Unis avant d'annuler ce projet face au climat actuel. Est-ce que ce morceau a pris une dimension différente au moment où la réalité a directement commencé à avoir des conséquences sur la vie du groupe ?
Dee : Non, si on écrit sur des sujets, c'est parce qu'ils nous touchent et nous impactent déjà. Toutes les horreurs qui se passent aux US ont un impact aussi sur l'Europe et la France... y'a qu'à voir certaines idées de politiciens français d'extrême droite qui ont l'air de s'inspirer de Trump. On a annulé notre voyage surtout parce qu'on ne veut pas soutenir le tourisme d'un pays sous un gouvernement fasciste. Nos vies ont des conséquences sur nos morceaux, pas l'inverse.

Sur ANTS, plusieurs morceaux sont nés d'une phrase, d'une idée ou d'un personnage avant même que la musique existe. Est-ce que partir des mots peut vous entraîner vers des endroits où un riff de guitare ne vous aurait jamais conduits ?
Dee : Oui, raconter une histoire donne plein d'idées musicalement aussi. La narration permet de mettre des contraintes et, personnellement, les contraintes m'aident à composer. Ça pousse à raconter des choses avec les mélodies et les arrangements aussi donc ça ouvre des portes auxquelles on n'aurait pas pensé si les paroles étaient différentes.

«Touching grass» n'était même pas prévu au départ et s'est finalement imposé presque par accident. Il reste encore beaucoup de place pour ce genre d'imprévu quand tout autour d'un groupe doit être planifié, budgété et communiqué à l'avance ?
Rodé : On avait justement un petit peu d'avance sur notre session d'enregistrement, et on savait que ce titre allait être plutôt expéditif à sortir, ça s'est extrêmement bien goupillé et nous sommes ravis d'accueillir cette chanson dans l'EP car elle se prête à merveille pour clôturer le disque !
Jules : Oui et c'est ce qui est génial, surtout en studio. Ça nous était arrivé sur On the loose lorsqu'on était entrés avec des idées et ressortis avec des choses auxquelles on n'avait





pas pensé et qui se sont produites pendant l'enregistrement. C'est ce qui fait partie de la magie de faire de la musique ensemble, on met quatre cerveaux différents pendant une semaine dans un terrain de jeu et tout peut en ressortir. Et quand le cinquième cerveau est Andréas Lecter, notre ingé-son, alors là, ça peut donner du caviar tant il est bon et a complètement cerné notre univers. Il nous donne clairement la confiance et les moyens pour nous laisser nous exprimer.
Dee : Mais carrément rajouter un nouveau morceau, c'était la première fois que ça arrivait, car en effet sortir un EP coûte très cher donc on ne peut pas se permettre trop d'improvisation. On adorerait sortir que des albums, pouvoir composer directement en studio, sortir tous nos projets en vinyles etc, mais on doit se restreindre pour rester dans le budget. Mais on prévoit quand même toujours un peu plus de temps et un peu plus d'argent qu'il n'en faut pour gérer les imprévus, mais aussi pour pouvoir laisser place à un peu d'expérimentation quand même. C'est ce qui a permis de rajouter «Touching grass» à l'EP.

Le studio vous a poussés à travailler davantage les détails et les arrangements. Quand ces morceaux arrivent sur scène, vous cherchez à reproduire cette richesse ou au contraire à les dépouiller pour retrouver quelque chose de plus instinctif ?
Thomas : J'imagine que tout dépend du morceau. Très honnêtement, sur scène, les mains parlent toutes seules de mon côté. Ce qui est sûr, c'est que derrière la batterie en concert, je laisse l'énergie du moment m'emporter. Quelques détails travaillés spécialement en studio doivent en effet ressortir, mais c'est bien les pogos qui battent la mesure.
Dee : Oui, ça dépend des morceaux. En général oui, on va essayer de reproduire sur scène les arrangements qu'on a rajoutés, mais quand un morceau est trop doux, comme «Let you go» de notre premier EP ou «Touching grass», on va le retravailler complètement pour le rendre plus punk et énergique pour qu'il puisse faire danser le public.
Jules : La plupart de nos morceaux sont quand même bien adaptés à l'énergie de la scène qu'on veut retranscrire, donc il n'y a pas trop de changement entre le studio et la scène, mis à part certains arrangements qu'on ne peut pas reproduire. Mais, en effet, «Let you go» de On the loose n'est joué qu'à moitié sur scène et on laisse l'intro assez ambiante de côté. On ne joue plus non plus «Lux lunae» car c'est aussi une atmosphère très spéciale difficile à reproduire, pour l'instant, sur scène. Ce qu'on veut sur scène, c'est surtout préserver l'énergie.
Rodé : À vrai dire, on commence à être gourmands en petits arrangements à droite à gauche et par conséquent, on ne peut pas vraiment reproduire le CD à nous quatre ! Il y a cela dit quelques idées/phrasés/harmonies qui traversent le CD et atterrissent dans la musique en live par la suite.

ANTS signifie «Anger's Necessarily The Solution». C'est une formule assez forte parce qu'elle ne présente plus seulement la colère comme une réaction, mais presque comme une nécessité. Jusqu'où cette colère peut-elle réellement devenir une solution sans finir par tourner en rond ou se transformer simplement en posture ?
Rodé : Pour moi, cette colère doit être le catalyseur du militantisme, appeler à voter, manifester, se mobiliser, pointer du doigt les injustices qui nous entourent.
Dee : La passivité et le fatalisme sont un véritable danger aujourd'hui. Il se passe tellement de choses de fou autour de nous qu'on est complètement désensibilisés. La colère est une nécessité parce que se reconnecter à notre empathie et réagir à ce qui se passe est une nécessité. C'est sûr que la colère ne sert pas à grand-chose sans les actions qui vont avec, mais c'est la première étape. Si on est suffisamment nombreux à être en colère et à agir en conséquence : boycotter, voter, manifester, s'organiser, ne pas se laisser faire, se rassembler, s'entraider, etc, on peut vraiment régler des problèmes.
Jules : Ce n'est pas du tout un appel à la violence, mais clairement un appel à la prise de conscience, à l'action et à l'indignation. Si chacun prenait une heure pour contempler ce qui se passe dans le monde actuellement… et plus particulièrement ces trois dernières années, la colère monterait naturellement et cette même colère pousserait à agir. Et agir, c'est la solution nécessaire. Ce n'est pas une posture, mais vraiment le fruit d'une observation de la dérive totale que le monde est en train de subir.

Le mot de la fin ?
Thomas : Une citation de Kurt Vonnegut Jr : «Practicing an art, no matter how well or badly, is a way to make your soul grow, for heaven's sake. Sing in the shower. Dance to the radio. Tell stories. Write a poem to a friend, even a lousy poem. Do it as well as you possibly can. You will get an enormous reward. You will have created something.»
Dee : À l'heure de l'IA, des milliardaires et des puissants qui dirigent tout, des nepo babies et des industry plants : soutenez votre scène locale, créez, reconnectez-vous à l'art fait par des vrais humains.
Jules : Et gardez les yeux sur ce qui se passe en Palestine !

Merci aux Paulines !

■ JC
Photos : Adria Maalem



YAROTZ

RESURGENCE
(Autoproduction)

Les Yarotz auraient-ils traumatisé tout le monde avec Erinyes ? Obscur de la pochette aux compositions, leur premier album les avait rapidement rangés dans le tiroir le plus noir du metal… Poursuivre dans cette voie n'aurait fait qu'enfoncer le clou et peut-être caricaturé le groupe, le réduisant à une teinte ou une absence de couleur. Nous payant un taxi*, le trio nous revient avec un bleu pétant et un rouge sang du plus bel effet.

Si la musique n'est pas devenue subitement lumineuse, à l'écoute de ce nouvel album, mon attention s'est davantage portée sur d'autres éléments que la pénombre ambiante. Tel ce serpent qui agite l'hémoglobine, c'est l'agressivité et donc le côté hardcore rentre-dedans qui ressort, après un premier titre qui sert de longue introduction, le groupe nous hache menu et balance ses coups sans rien retenir (grosse pensée à nos lycéens pour qui ce n'est pas simplement une image…), les forces sont associées aux peurs et on passe sous un rouleau-compresseur, la violence est pure, directe, avec des riffs old school, pas la peine de s'embarrasser avec la création d'une atmosphère post-quelque chose (même si j'aime beaucoup «Giving up the ghosts» et sa partie avec le sample de voix féminine). Resurgence apparaît donc bien plus frontal, le choix de ce nom pour l'album peut d'ailleurs laisser entendre que cette brutalité était restée tapie (dans l'ombre !) sur l'opus précédent et qu'elle nous saute de nouveau au visage. À ces attaques, Yarotz adjoint quelques passages plus modérés, distordus, certes, mais qui posent les accords et les notes et viennent intensifier le contraste avec les parties plus puissantes, dans ce style, «Four dead ends» est un petit bijou, c'est une excellente idée de l'avoir choisi en single/clip (le choix des autres, «Strengths and fears» et «Hysteric souls», est bon lui aussi, le clip de ce dernier est d'ailleurs une grande réussite et ravit tous les amateurs de photographies). Au traditionnel jeu des comparaisons, on se retrouve de nouveau à évoquer Converge, mais existe-t-il une plus belle référence quand il s'agit d'organiser le chaos ?

* «payer un taxi» est une expression issue du monde du squash, pas sûr que le petit Robert ou la rousse t'en donnent l'explication alors je m'y colle : c'est prendre à contre-pied, avec une telle maestria qu'il faudrait, au moins, un taxi pour aller chercher la balle… Bonne saison à tous !

■ Oli



SWIRLS

SURGE
(Howlin' Banana Records / A Tant Rêver Du Roi)

En mars dernier, les ex-membres de Von Pariahs revenaient mettre nos baffles à dure épreuve avec un deuxième album intitulé Surge. Un déferlement de décibels, d'énergie et d'urgence, saupoudré de mélodies séduisantes et accrocheuses, on n'en demandait pas moins à Swirls qui nous avait laissé de bons souvenirs avec Top of the line, son prédécesseur sorti en 2024. Souvent comparés aux formations de la scène garage-punk australienne (The Chats, Eddy Current Suppression Ring, Drunk Mums…), les Nantais n'ont clairement pas à en rougir. Ils jouent même mieux que certaines d'entre elles, surtout depuis ce nouvel album. L'esthétique de leur musique a tout pour nous plaire : guitares grinçantes et tendues, batterie binaire et métronomique, basse qui arrondit les angles et accompagne les virages avec succès, et un chant incarné, juste, qui sait appuyer le propos quand il le faut. La marque de leur musique, soit un mélange subtil entre indie-rock, post-punk et garage, était déjà présente sur Top of the line. Avec Surge, elle s'affirme, le son s'épaissit, se veut plus vif aussi, et les garçons ont naturellement gagné en maturité. Pourvu que ça dure.

■ Ted



MOURIR

NOUS, LE VENIN
(Pelagic Records)

Mourir fut l'une des belles découvertes de l'été avec leur black metal moderne. Avec Nous, le venin, le groupe nous propose un voyage dans la folie. Dès le début, leur son est oppressant et enveloppant. Ils nous emmènent dans une atmosphère glaciale et dépressive. Le chant est torturé, strident, perçant. Il alimente avec à propos l'ambiance amère et angoissante qui se dégage des compositions des Toulousains. L'album est d'une profonde noirceur, c'est sans concession. Mourir explore les limites d'un black screamo torturé, presque malaisant. Alors clairement, tu n'écoutes pas les Toulousains pour prendre un rayon de soleil dans ton quotidien, on est plutôt dans la descente aux enfers, une folie musicale cathartique qui se construit tout au long des six titres de l'album. Les amateurs du genre apprécieront la construction hypnotique de l'ensemble.

■ Nolive



LA JUNGLE

AN ORDER OF THINGS

(Hyperjungle Recordings)

Après plus de dix années hyperactives et quelques collaborations surprenantes telles que Spagguetta Orghasmmond, KermesZ à l'Est ou bien Spiral Maboul, le duo de Mons s'est adjoint les services d'un nouveau membre : un deuxième batteur nommé David, échappé de Landrose, son one-man band signé sur le label de La Jungle. Ce lien qu'il a avec le duo d'origine parait profond, musicalement tout du moins, tant il s'est rapidement adapté à l'univers particulier et unique de Jim et Roxie sur leur septième album. Avec An order of things, le désormais trio sonnent plus massif que jamais. Le rythme ne se contente plus d'accompagner la folie musicale de Jim, il explore également une facette nettement plus créative et le pousse à se surpasser, notamment en utilisant d'autres sources sonores issues de ses claviers. Son rock motorique (à double caisse-claire, maintenant), sa trance extatique aux boucles de guitares endiablées, et ses voix onomatopéiques et baragouinantes restent toujours omniprésentes, mais le groupe s'ouvre à maintes reprises à des instants «heavy» empruntés aussi bien au stoner qu'au metal ou au punk. Je ne sais pas si c'est l'air de la Normandie (lieu de l'enregistrement), mais cette version 2026 de La Jungle où tout est joué à fond sans trop de relâchement, nous plaît terriblement.

■ Ted



RED COSMIC ORCHESTRA

RED COSMIC ORCHESTRA

(Autoproduction)

Le Red Cosmic Orchestra est un nouveau groupe qui a fait parler de lui sur scène avant de passer en studio. Emmené par son chanteur Douglas, le combo a démontré une belle énergie et celle-ci transperce la matière puisqu'on la sent arriver jusque nous à travers leur disque. Refusant de se limiter à un style, ils en mélangent plein dans une forme de fusion où l'on trouve du hip-hop, du funk, du rock parfois bien énervé, du dub, de la disco, de l'électro, du blues… C'est un festival à eux tout seul ! Surtout qu'ils ajoutent parfois des éléments très éloignés, on peut passer d'un titre psychédélique à un autre très dépouillé et grave (le «Breathe» qui fait référence à George Floyd). Ce premier opus éponyme ne contient que 7 titres mais c'est un sacré bordel, assez maîtrisé et presque toujours joyeux… Difficile de leur trouver des «grands frères», mais on peut imaginer qu'ils apprécieront de voir citer Shaka Ponk («Which side?») ou Le Peuple de l'Herbe («Invasion») dans ce petit article. Ils n'ont choisi qu'un OVNI pour se représenter, un bon choix, certainement plus visuel qu'un magma, même si ça fait plus couleur locale quand on vient du Puy-en-Velay.

■ Oli



SVBMARINER

ANOTHER ROTATION

(Klonosphere / Araki Records / …)

Ce n'est pas faire injure à ceux qui ont bossé sur Before the celestial realm en 2021/2022 que de dire que Svbmariner (oui, encore un groupe post Hardcore avec un V plutôt qu'un U… confère la chronique de Nvage) a changé de division pour Another rotation. Le changement de guitariste ne fait pas forcément partie des éléments à prendre en compte, même si Yome (Computers Kill People, ex-Fleur du Mal) a certainement apporté un autre élan et des contacts, je pense davantage à la prod signée Étienne Sarthou, le guitariste-batteur (Deliverance, AqME, Karras …) devenu expert dans ce genre de projet qui mêle passages aériens délicats et défonçage en règle. On peut presque parler de binôme quand le mastering est réalisé par son pote Magnus Lindberg (lui aussi guitariste-batteur, mais chez Cult of Luna), une équipe qui se connaît bien et qui a livré quelques résultats plus que probants (Freitot, Deliverance, Përl, Fleur du Mal…). Ça «glow up» comme disent les jeunes (ou disaient, à la vitesse où ça va) et on comprend mieux pourquoi plusieurs labels se partagent la bestiole : Klonosphere (Lodz, No Terror In The Bang…), Araki Records (Karaba F.C., A Snake of June…), Tout Doux Records (Ko-Ma, Rumeur…) et Cœur Sur Toi Records (Vitiligoes, Météore…) sont donc associés (pour certains, ce n'est pas la première fois) pour assurer aux Svbmariner la reconnaissance qu'ils méritent.

Parce qu'il faut mettre en avant leur musique, tant pis s'il est difficile de tourner des clips ou de passer des titres en radio quand ils font autour de 10 minutes, ce serait dommage de ne pas se laisser porter par leurs idées. Au contraire, c'est facile, lâche les commandes, ils s'occupent de tout ! Introduction surtout guitaristique, des sons clairs, des petites frappes sur les toms qui réchauffent l'ambiance, une autre gratte qui se surimpose, des phrases qui s'allongent, s'électrisent… mais Svbmariner prend son temps, s'installe tranquillement, pose une voix claire avant de réellement durcir le ton, les riffs gagnent aussi en puissance avant de laisser s'éteindre le feu… Mais avec le même schéma, les éléments se remettent en place et éclatent de nouveau avec plus de fureur. C'est du grand post-hardcore, avec une belle maîtrise du rythme et des sonorités. «Served» attaque bien plus frontalement, le poids des accords n'attend pas longtemps avant de se faire sentir, les notes déliées et distordues apportent du tranchant, un double chant creuse la profondeur, c'est moins «classique» mais tout aussi jouissif. Le break marécageux assure un peu de repos, mais mieux vaut rester sur le qui-vive avec Another rotation si on ne veut pas trop se faire surprendre. Ce sont les sonorités qui portent «Season», celles des guitares mais aussi celle du chant et son léger écho, les aigus sont cherchés et trouvés et quand la nappe qui obscurcissait le paysage disparaît, il ne reste qu'un peu de basse et quelques notes pour lancer un chant aussi pur que chargé en émotions. Wouaw. Retour au calme pour mettre sur les rails «Best mistake» mais cette fois-ci, c'est un entre-deux qui fait la jonction entre l'intro claire et une partie gutturale et brutale, une voix audible et des accords saturés et liés viennent donc mettre en valeur le passage plus sombre qui suit, et le retour aux notes à notes sans trop d'effets donne une lumière particulièrement intense avant une avalanche qui emporte tout sur son passage, Svbmariner réussit à varier les tempos et les effets au-delà de l'imaginable au sein d'un même titre, enchaînant les atmosphères antagonistes avec aisance.

À la fin de l'opus, la remontée à la surface est complexe, mais le retour à la vie qui nous entoure est plus simple à envisager si on sait qu'on va replonger…

■ Oli



BENIGHTED

ON NE PRÉSENTE PLUS BENIGHTED, LE GROUPE DE BRUTAL DEATH FRANÇAIS QUI RAVAGE LES PITS DEPUIS BIENTÔT 30 ANS. NOUS AVONS PROFITÉ DE LEUR PASSAGE AU MUSCADEATH POUR PASSER UN PETIT MOMENT AVEC JULIEN TRUCHAN, LE LEADER DE LA FORMATION STÉPHANOISE.

Tu avais fait la première du Muscadeath ?
Oui, en 2003, Ben nous avait contacté pour jouer. On avait du sortir deux albums. On a été rappelé l'année d'après aussi parce qu'ils ont eu un désistement. Du coup, ça doit être peut-être la cinquième ou sixième fois qu'on joue ici. Je pense qu'on est le groupe qui a le plus joué au Muscadeath ! C'est super cool parce que je me retrouve beaucoup dans l'esprit du festival par rapport à ma culture metal, à ma façon de voir la musique et les gens qui écoutent cette musique.

Il y avait une ambiance de dingue à votre concert, c'était génial !
Ah, ça fait du bien ! C'est vrai que c'était cool de voir que les gens étaient à fond ! Nous aussi du coup ! C'est vrai que c'est galvanisant.

Le Muscadeath, c'est parmi vos plus beaux souvenirs ?
Oui. Il y a des endroits où on sait que lorsqu'on y va, on va se sentir à la maison. Tu vois, tu as des pays comme la République Tchèque, par exemple, où on joue beaucoup, et dans lesquels on sait à chaque fois que ça va être la fête, mais le Muscadeath, c'est particulier, un peu comme le Sylak qui est juste à côté de chez nous. On sait que, lorsque l'on va arriver, on va mettre une heure à traverser la fosse le temps de faire un bisou à tout le monde car, au fil des années, on connaît tellement de monde sur place, on s'est fait des potes. Ca, c'est cool, on fait la fête avec plein de copains. Et pas juste sur scène ! Non, c'est avant et après.

On parlait de longévité. Benighted, bientôt 30 ans ! Vous allez prévoir quelque chose de spécial, vous y avez déjà réfléchi ?
Alors, on s'est dit qu'il faudrait qu'on fasse quelque chose. Après, on a encore deux ans pour voir venir parce que je te cache pas que le groupe me prend tellement de temps... car je suis infirmier à temps plein. J'ai pas mal à gérer du coup, entre les albums, les concerts ou bien rechercher un musicien... car on a perdu notre batteur juste avant l'enregistrement, c'est six mois de boulot que je m'étais cogné qui sont partis en fumée, il fallait tout refaire.

Qu'est-ce que vous leur faites ? Une malédiction ?
Je pense malheureusement que là, pour le coup, notre dernier batteur a été un peu victime de la société actuelle, c'est-à-dire qu'il y a tellement de stress permanent, de trucs négatifs autour, qu'à 22 ans, je pense que c'est très dur de vivre dans le monde d'aujourd'hui. Nous, on a de la structure, de la personnalité, on a vécu des années cools où on a pu grandir sans pression, on était pas dans l'angoisse permanente. Moi, j'ai une fille de 20 ans, j'ai l'impression que, depuis qu'elle a 10 ans, tous les ans il y a une catastrophe qui arrive. Entre le COVID, la guerre en Ukraine, etc... L'époque de mes parents, de mes grands-parents, c'était un temps on ne s'écoutait pas du tout. Ce n'était pas bien parce que je pense que c'est important de s'écouter quand même un peu. Là, on est un peu arrivé à l'extrême inverse, c'est-à-dire que 80 % des copains et copines de ma fille voient un psychologue ou un psychiatre. Ils prennent déjà un traitement à 18/20 ans. Au-delà de la fragilité - parce qu'encore une fois, ils ont pas eu de chance - c'est une époque qui n'est pas facile du tout, c'est aussi une génération à qui on a dit qu'il était important de s'écouter et ils le font beaucoup, beaucoup, beaucoup. Et du coup, je pense qu'ils se déclenchent des troubles qu'ils n'auraient pas s'ils avaient moins de temps pour y penser tout bêtement. Parce qu'effectivement, on a une société où le narcisse est très important, et à côté, on a la pression constante du fait que le monde peut s'arrêter demain. Eux, ils sont au milieu de tout ça et on leur dit : «Bah il faut grandir, il faut faire des études, il faut choisir un métier.» T'auras peut-être pas de boulot, peut-être que d'un seul coup, on va dire que tu peux pas faire ton métier, il faut rester à la maison parce qu'il y a une maladie, mais il faut le faire quand même... Du coup, tu te construis entouré d'insécurité avec tous ces trucs autour. Mais qui tu es vraiment, au fond de toi ? Parce que la pression des réseaux sociaux est très bien pour ça aussi. Qui tu es ? Qui aimes-tu ? Comment te définis-tu ? Alors ça, c'est très cool, à la base. Mais quand les questionnements ne tournent qu'autour de ça et que t'as le temps pour te masturber la tête avec ça toute la journée, en fait c'est déstructurant pour les enfants. Et les enfants qui pourraient aller bien ne vont pas bien parce qu'ils se posent des questions qu'ils n'auraient pas à se poser s'ils avaient juste suivi un circuit sans ce stress, sans ces questions. Ce sont des questions à se poser quand on a déjà une certaine maturité.

Le COVID a fait énormément de mal. En étant infirmier en psy, tu as dû voir justement tous ces effets négatifs du virus avec, certainement, un flux de patients.

Oui, c'est ça, un flux de patients. Et puis Pedro, le bassiste du groupe qui travaille en psychiatrie aussi avec les ados, a vu un boom de troubles autistiques, de TDAH, de troubles du neurodéveloppement, d'angoisse. Avant, la moindre contrainte ou truc à assumer, on te disait juste que c'était du stress et après ça allait. Désormais, le stress se transforme tout de suite en angoisse, il n'y a pas cette phase de stress à gérer. Cette angoisse devient débordante et, du coup, n'est pas tolérable. Et c'est très compliqué. Je suis vraiment très inquiet pour la génération à venir, avec ces troubles du neurodéveloppement. Je n'aimerais pas être à leur place du tout, je les plains. Ma génération a eu de la chance, entre guillemets, quand je la compare à la nouvelle. On a été éduqué au stress quelque part et pas eux. On était éduqué à l'assimilation, à la gestion de la frustration. Parce que ça aussi, gérer la frustration, c'est compliqué aujourd'hui.

Les troubles psychiques, ça fait partie de ton métier et ça vous sert beaucoup de matière pour vos albums. Elle est inépuisable. Dans le dernier album, c'était sur une maladie un petit peu particulière ?
Oui, en fait, c'est un schizophrène qui a un processus hallucinatoire et délirant qui se rapproche de ce qu'on appelle le syndrome Ekbom. À la base, c'est juste un processus où les patients ont des sensations de réaction souscutanée, comme des insectes qui grouillent sous la peau. Et du coup, ils se grattent, ils s'écorchent, ils essayent de les faire sortir… L'histoire de cet album tourne autour de ça. C'est une jeune femme qui a accompagné sa mère dans sa fin de vie et qui, à l'âge adulte, est tombée dans la schizophrénie parce qu'elle n'a pas pu développer des capacités car elle était trop collée à sa mère. Et il en découle plein de choses. Si on se sépare d'un des deux parents, on va mourir en fait. Donc, pour se protéger, on tombe dans un monde délirant, qui s'appelle une maladie psychiatrique, et qui est le dernier rempart qu'a trouvé le cerveau pour te garder vivant, malgré la souffrance extrême que tu ressens. La psychose, c'est ça, c'est ce délire qui vient occuper l'esprit pour pas que tu te flingues.

Et toi, tu t'inspires de tout ça pour tes chansons ?
Ouais, mais dans un truc positif, toujours. C'est-à-dire que dans les albums de Benighted, à aucun moment, les personnages dont je parle font du mal à quelqu'un d'autre, c'est uniquement à eux-mêmes. Parce que ça, c'est la réalité aussi. Au final, ce sont des gens très vulnérables. De toute façon, la plupart du temps, les gens se font plus du mal à eux-mêmes que de commettre des meurtres. Il y a les faits divers qu'on voit, mais c'est une minorité. Le message qu'on défend dans Benighted, c'est que ce sont des gens très vulnérables qui ont besoin d'aide et qui peuvent fonctionner avec l'aide adaptée. Malheureusement, les films d'horreur, les reportages que tu vois à la télé stigmatisent toujours la violence. J'essaie vraiment de défendre le fait que la violence, de toute façon, existe, mais quand on est malade, elle existe d'autant plus et souvent, on ne sait pas quoi en faire. Alors, pourquoi ne pas en tirer un truc positif, à savoir un truc cadré dans lequel on se retrouve avec les mêmes codes et où on peut libérer notre violence de façon constructive. Comme on le fait sur scène… Quand je parle de brutalité positive, c'est à ça que je fais allusion. Nous, ce qu'on aime beaucoup dans le metal, c'est d'en trouver une vertu cathartique. Je suis un ancien rugbyman, là c'était pareil, j'y allais pour relâcher toute la négativité que j'avais emmagasiné dans un truc avec des codes où je peux pas faire n'importe quoi. C'est pas open bar, mais tu peux exprimer cette violence de façon positive pour un but. C'était la guerre sur le terrain, mais tu fais la bringue avec les copains après.

Peut-être que, toi aussi, ça t'aide au niveau de ton boulot à évacuer ce que tu vis au quotidien dans ton cadre professionnel ?
Sûrement. J'ai pas l'impression d'en souffrir en fait. Je fais ça depuis 2002, j'ai vraiment l'habitude quand je sors du boulot, je switche sans souci, c'est très cloisonné. Tu vois, avec les adultes, c'est facile, si je devais bosser en pédopsychiatrie, je serais un très mauvais infirmier. Je suis incapable de mettre la souffrance des enfants à distance comme celle des adultes, donc je sais que j'y laisserai des plumes et du coup, je ne serais pas bon. Je ne pourrais pas fonctionner comme il faut en tant qu'infirmier.

Comment t'arrives à gérer ton emploi du temps de soignant à temps plein et Benighted ?
Tous mes congés passent dans les tournées, quasiment. Des fois, je prends du temps sans solde, mais c'est plutôt rare. Et je ne me repose jamais. La gestion de Benighted me prend



beaucoup, beaucoup, de temps. Encore une fois, j'ai une fille de 20 ans, j'ai ma chérie, j'ai le sport, donc mon planning est vraiment géré à la journée, heure par heure, et j'ai très rarement ne serait-ce qu'une heure pour moi à rien faire parce que je n'ai pas le temps.

Ça me fait penser qu'on t'avait vu dans un reportage de la croisière «70 000 tonnes de metal». C'était comment cette expérience ?
C'était génial, totalement hors du temps. Il n'y a rien qui ressemble à ça. T'arrives là-bas, tu montes sur le bateau, t'es comme dans un film, tu pars de Miami et tu redescends du bateau sans savoir combien de temps cela a duré. Tu perds complètement la notion du temps, tu dors trois heures par nuit, les concerts finissent à 5h du matin, ils reprennent à 10h, tu vas te coucher, tu sais pas quand tu te lèves, tu peux manger à volonté, tu rencontres du monde tout le temps… En fait, ça s'arrête jamais et c'est vraiment une aventure extraordinaire. On l'a fait deux fois déjà cette croisière, en 2018 et en 2025. On a eu la chance d'avoir ces opportunités. Si c'était à refaire, je la referais, car c'était vraiment génial.

Concernant votre prochain album, il y a des choses que tu peux déjà nous dévoiler ou c'est vraiment encore trop tôt ?
Je peux juste vous dire qu'il sort en avril/mai 2027, avec une édition limitée contenant des titres bonus et qu'il y aura deux invités dessus aussi, comme d'habitude, parce qu'on aime bien en avoir.

Est-ce que vous avez encore des envies des choses que vous voulez absolument réaliser avec le groupe ?
Ah oui ! Il y a deux endroits où je n'ai jamais tourné et où je veux aller, c'est en Amérique du Sud et du côté de la zone Australie/Japon. Ça, on n'a jamais fait, je veux absolument le faire. On a fait tellement de tournées partout, comme en Chine l'année dernière, en Mongolie, en Corée, des pays de fous, mais pas encore l'Australie et le Japon…

La Mongolie, ça donne quoi comme accueil ?
C'est énorme, moi j'ai adoré. J'y retourne demain s'il le faut ! Je ne m'attendais à rien, mais l'accueil était monstrueux. Ils n'ont quasiment pas de concert donc dès qu'il y a un groupe qui vient, c'est l'évènement et c'était un bordel immense. Ils ont vraiment une belle culture metal là-bas. Le festival où on a joué est en train de se développer à fond, on était le seul groupe étranger, je crois qu'il y avait cinq ou



six groupes mongols avant nous. Je pense que le membre le plus âgé dans les groupes avec qui on a joué devait avoir 21 ans. C'est vraiment une nouvelle génération, il faut du renouveau de toute façon. Il faut aussi des vieux cons comme nous pour tenir un peu la baraque par rapport aussi à la direction que ça doit prendre, parce que je pense que c'est important d'essayer de défendre cette authenticité. Parce que le problème d'Internet, c'est qu'il y a une grosse culture du fake. Il y a beaucoup de groupes qui s'achètent des fans, je trouve ça lamentable, énormément d'influenceurs profitent de ça et on est plus du tout dans la musique... On est plutôt dans le culte de la personnalité, dans le pur narcissisme et, là, on ne parle plus de musique. Quand je vois la promo de certains groupes ces temps-ci, tu vois, ça me chagrine de voir des gens qui tombent dans des pièges comme ça, ça me fait chier. Mais encore une fois, il le font parce que ça marche aussi. T'as des tourneurs qui choisissent parfois des groupes au nombre de likes ou de followers sur les réseaux, et qui sont déçus du manque d'affluence...

Pour rester sur les jeunes, je trouve que cette jeune génération est très créative. Il y a beaucoup de belles choses qui sortent depuis quelques années. Toi qui es un ancien, quels conseils tu donnerais aux jeunes chanteurs de maintenant pour qu'ils perdurent et qu'ils continuent à avancer dans leur travail ?
Alors, moi, je pense que le sport m'a beaucoup aidé. Concernant la voix, maintenant qu'il y a des enseignements pour éviter de se blesser, c'est important de les écouter. Tu peux trouver des tutos, des coachs, c'est vachement important de se renseigner. Après, gare à l'imitation parce qu'encore une fois le problème des tutos et des trucs comme ça, c'est qu'ils vont t'expliquer comment faire pour chanter comme untel ou untel, donc une voix qui existe déjà. T'as malheureusement beaucoup trop de chanteurs qui prennent ce chemin là. Tu peux tout à fait réussir à copier à la perfection un chanteur, pas de souci, mais pas avec ton propre groupe ! Ce qui est important quand tu montes un groupe, c'est de trouver ta propre voie artistique et cultiver le côté unique de ta voix au lieu de vouloir ressembler absolument à quelqu'un qui existe déjà. Parce que c'est la facilité. Tu vois, le fait que les groupes de reprises fonctionnent parfois 1000 fois mieux que des groupes qui font de la musique originale montre aussi à quel point la paresse mentale gagne sur le fait de vouloir découvrir quelque chose de nouveau qu'on n'a pas déjà entendu. On en revient finalement à la culture du fake dont je parlais juste avant, avec les trucs qu'on trouve sur les réseaux sociaux. Oui ça marche, mais quel est la position de ces groupes ? Faire de la musique qu'ils aiment en étant authentique ou juste être connu ? En fonction de ta position, les codes ne seront pas les mêmes. Ça, pour un vieux con comme moi, c'est quelque chose de très important.



On a une question aussi qu'on pose toujours sur les groupes qui ont un petit peu de bouteille et donc on va te la poser : le pire et le meilleur souvenir de concert ?
Le pire souvenir de concerts, c'était justement pendant une tournée qu'on a faite en Asie. On a fini par une date en Malaisie qui ne s'est pas très bien passée. Juste avant de la faire, on avait raté notre correspondance parce qu'il y avait eu du retard, on avait pas dormi depuis 48 heures. Enfin, à force de rattraper avions sur avions, on arrive sur le site du festival. Le promoteur était bourré de chez bourré, il ne pouvait répondre à rien, bref, on attendait. Le groupe qui était avant nous devait jouer 40 minutes. Au bout d'une heure dix, Pedro est monté sur scène en leur disant qu'il fallait arrêter parce qu'on jouait et comme la salle était censée fermer à une certaine heure, il devait nous rester 40 minutes de concert balance incluse. Donc on monte sur scène, on avait des adaptateurs, et là, il y a un mec qui nous dit qu'il a une combine, qu'il fallait pas qu'on s'inquiète et tout. Le gars fout un tournevis dans la prise, il branche le truc, il grille le transfo de notre cinématique, c'est à dire là où il y a le clic, les samples et tout le machin. Résultat : on n'a pas pu jouer parce que ce pauvre con venait de griller le truc sur lequel on se câble tous. Là dessus, le mec du festival arrive et nous demande de jouer, on lui explique la situation dans laquelle on se trouve. Il nous demande de l'annoncer au public et de s'excuser pour un truc dont on était pas responsable. Je me suis mis dans la foule à discuter avec les gens en m'excusant, j'avais l'air con, j'étais épuisé, j'avais qu'une seule envie, c'était d'aller me coucher. On voit le promoteur et on lui demande de nous emmener à l'hôtel. On arrive à l'hôtel, je te jure, je pense que même dans les films, ça n'existe pas : il y avait trois lits avec des matelas sur lesquels on voyait des punaises et des puces sauter, des traces de merde étalées sur les murs. Notre batteur en a fait une crise d'angoisse ! On est redescendu en disant qu'on n'allait évidemment pas dormir là. Une chance, des fans nous avaient suivis et je leur explique le problème. L'un d'eux avait un camion, il nous a ramené à l'aéroport, on a dormi une heure sur une chaise, puis nous avons pris notre avion pour rentrer. On a fait quelque chose comme 33 heures de vol avant d'arriver chez nous. Le meilleur souvenir, je pense que c'était au Vietnam. C'était vraiment un truc hors du temps. On est arrivé, on devait jouer dans une salle, les organisateurs nous ont dit que la salle ne pouvait finalement pas nous accueillir, du coup, ils ont déplacé le concert... dans un restaurant ! On arrive sur les lieux, ils avaient enlevé toutes les tables, et on leur demande où est la scène. Il nous dit : «Vous êtes dessus ! C'est à même le sol». Il y a eu une telle affluence qu'on était encerclé par les gens. Il y avait le couloir pour rentrer dans le restaurant, et les vitres derrière, et les gens qui n'avaient pas pu avoir de place parce que c'était sold out squattaient le couloir et nous regardaient par les vitres, donc on était littéralement encerclé par le public. Au bout de deux morceaux, il s'est mis à faire une chaleur ! J'étais pieds nus par terre, je me tenais pour essayer de pas glisser et j'ai reçu des Vietnamiens sur la gueule toute la soirée qui slamaient. Pendant tout le concert, je voyais les mecs arriver et, hop, je les descendais, c'était le chaos. J'ai passé un moment génial parce que les gens venaient de derrière en fait, il y avait des fenêtres derrière nous et les gens rentraient par les fenêtres et c'était l'orgie.

D'ici le nouvel album, vous avez des dates de prévues ?
Il me semble qu'on a dix dates jusqu'à la fin de l'année encore avec des batteurs sessions du coup. Et là, on continue de bosser sur le nouvel album, on va enregistrer deux clips en novembre. Après, justement, comme on a rien calé sur janvier, février et mars, on va se concentrer sur la promo de l'album et sur les castings de nouveaux batteurs. Et après, à partir du printemps, on reprend les tournées. On a une tournée européenne qui va être annoncée au mois d'octobre de l'année prochaine. Après, ce sera les festivals d'été, on a d'autres dates, on a le Maryland Deathfest aux US, et puis c'est déjà pas mal.



Pour conclure, qu'est-ce que tu as envie de dire au public du Muscadeath ?
Ah, mais je vous aime ! Mais qu'est-ce que je vous aime les copains !

Merci beaucoup à Benighted et à Julien pour ce moment et à toute l'organisation du Muscadeath.

■ Gab
Photos : Nolive

INTERVIEW



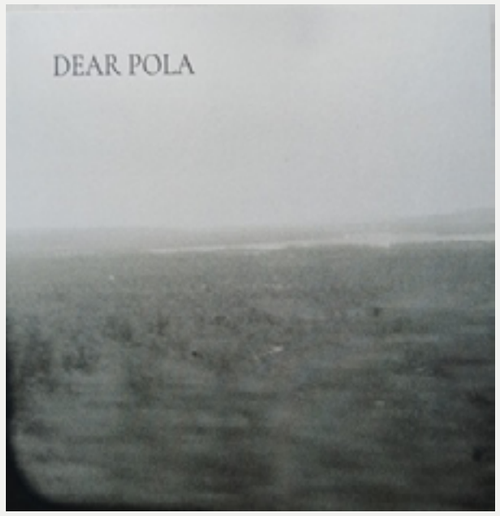
CHARB-ON

THE AUSTIN SESSIONS

(Autoproduction)

Un nouveau trio qui part enregistrer son premier disque aux Electric Deluxe Recorders à Austin au Texas chez Adrian Quesada (mais avec un de ses assistants, en l'occurrence Will Grantham), c'est pourtant le choix fait par Charb-On qui capitalise sur l'expérience en appelant cet EP The Austin sessions. Logique. Captés dans l'antre des Black Pumas, les cinq titres créent un pont entre la musique américaine et la France car les Bordelais chantent parfois en français ! Sur une base blues, ils filtrent leur voix, ajoutent pas mal de grain et salissent leurs instruments pour donner une teinte très garage, limite noise, à leur boogie. L'ensemble sonne donc très «live», les sons ont une belle ampleur et occupent tout l'espace, faisant rapidement oublier que les Charb-On ne sont que trois. Relativement nerveux, très chaleureux (j'adore l'harmonica de «Me and my») et bien droit dans leur style quand ils s'expriment en anglais, j'ai comme l'impression que l'usage du français les affranchit de toute contrainte, les deux morceaux les plus «différents» sont «Train» et sa nonchalance un peu cradingue et «Loco» où les codes explosent, on suit les aventures d'un fou sur un territoire psyché-funky-dub déconcertant, mais qui colle au reste ! Rien que pour ce titre, il faut se pencher sur Charb-On !

■ Oli



DEAR POLA

DEAR POLA

(Osto Records / L'Autre Distribution)

Une guitare, une voix, et c'est presque tout. Allez, un violoncelle par-ci, un clavier par-là, mais pour le reste, ce sera la guitare et la voix claire et douce de Dear Pola, autrice, compositrice, interprète, originaire de Valence, qui nous propose son tout premier LP éponyme, après Ma part du ciel sorti en 2023. 9 titres de folk aérien, poétique, où le chant comme la guitare s'approchent à tâtons pour t'envelopper d'une musique délicate et intimiste. Dear Pola dépose chaque mot sur la musique comme les gouttes d'une légère pluie font des ronds dans l'eau d'une mare nichée dans une forêt dense. Une ambiance que tu peux retrouver dans le clip de «The boundless blue». Dear Pola s'inscrit dans la lignée des Cat Power, Lou Rhodes, Adrianne Lenker ou encore Alela Diane, avec qui elle va partager la scène ce mois d'octobre 2026, à la Cave à Musique (Mâcon). Ces artistes à la voix aussi fragile que sensible, que l'accompagnement musical se doit de protéger, sans à-coup (tu n'entendras pas de percussions), sans saturation. Si on voulait résumer cet album par quelques lignes, par une brève poésie, il n'y a qu'à se référer à l'explicit du livret : «Pour ce qui continue de vivre sous les cendres, dans les chambres vides, dans les paysages après l'orage - Pour ce qui échappe encore au langage mais persiste malgré tout». Tout juste et simplement magnifique.

■ Eric



JUNE BUG

FEARLESS EXPERIMENTATIONS

(Araki Records)

C'est toujours avec un intérêt marqué qu'on accueille le retour d'une formation musicale, surtout dans le cadre d'un exercice périlleux. Ici, le duo de folk-electro-pop lillois June Bug a choisi d'offrir des réinterprétations de quatre titres extraits de Fearless, son disque sorti en 2023. Il ne s'agit pas là de l'exercice le plus aisé, souvent risqué et même franchement ennuyeux quand on ne maîtrise pas très bien l'art du songwriting folk où l'émotion doit être incarnée et quand les mélodies doivent toucher quasiment du premier coup. Sur cette épreuve, le binôme s'en sort plutôt pas mal, avec des titres épurés (une guitare acoustique et quelques arrangements électroniques plutôt sympas) qui révèlent la substantifique moelle de ces morceaux de manière assez saisissante pour qu'on prenne le temps de s'y arrêter. La voix mélodique et intrépide de Sarah y trouve une place de choix, nettement mieux mise en lumière que dans les versions originales où elle se trouvait quelque peu diluée dans la densité sonore (on parle des basses ici) qu'offre le groupe quand il décide de mettre les watts.

On assiste dès lors à une véritable redécouverte des morceaux, notamment «Clap your hands» qui s'impose comme la pièce la plus aboutie du lot, non seulement parce qu'elle présente l'arrangement le plus soigné, mais surtout car c'était celle qui présentait la plus grande difficulté à être retravaillée en version acoustique, du fait qu'elle soit davantage énergique et en décalage avec les trois autres titres qui évoluent, eux, dans des registres plus posés. Le pari est donc tenu haut la main. Une mention spéciale revient aussi pour «Rollercoaster», qui incarne parfaitement selon moi cette folk-pop song capable d'évoquer une sensation d'intimité et de protection, une chanson dont l'impact bienfaisant est immédiat. Au final, Fearless experimentations est un EP court mais significatif, qui démontre que June Bug sait aussi se mettre à nu, à prendre des risques, et remettre également en question son identité artistique afin de se redécouvrir en quelque sorte. En somme, le genre de projet bénéfique pour tout le monde.

■ Ted



TOTOLOGY

PLAYGROUND
(Araki Records / Coeur Sur Toi)

Le mot tautologie signifie littéralement «dire la même chose» ou «tenir le même discours». Lorsque tu choisis ce nom pour un groupe (avec le jeu de mot humoristique en prime !), il convient de ne pas trop l'interpréter au premier degré, du point de vue de l'auditeur. Car pour ce trio rennais, ce n'est vraiment pas le cas. En tout cas, musicalement, leur 1er EP Playground ne trahit aucune velléité de redondance musicale. Au contraire, Grégory (voix-guitare), Sylvain (voix-batterie-basse), et Roméo (voix-clavier-synthé) entreprennent humblement leur propre révolution rock grâce à des hymnes libérateurs («Playground»), aux grooves dansants («I'm alone», «Light out»), avec un peu de mélancolie, parce que ça fait du bien d'être triste parfois («Shame»), mais également de la bonne colère à libérer («Sleep»). Du coup, ce Playground porte très bien nom. Un terrain de jeu rock, parfois proche de la pop, sans d'autres règles que celle de s'amuser avec une petite touche de loufoquerie, une dose d'énergie et beaucoup de passion. 5 morceaux pour 5 ambiances, tu y trouveras forcément ton bonheur en attendant l'arrivée d'un long format qui devrait logiquement avoir fière allure.

■ Ted



SNURFU

STAGE FEVER
(Autoproduction)

Si à la vision de cette rougeoyante pochette sur laquelle apparait un démon du septième cercle, tu penses avoir trouvé un nouveau groupe de death ou de black metal, c'est que tu ne connais pas Snurfu ou que tu n'as pas remarqué la boule à facettes en arrière-plan, preuve d'un certain sens de l'humour de la part du quartet suisse, humour que l'on ne retrouve généralement pas dans les styles musicaux précités. Et tout cela est tout à fait normal puisque Snurfu balance un bon rock costaud, qui aime ressortir quelques gimmicks hard rock histoire de proposer une certaine originalité pour ce troisième album, Stage fever, un EP de 4 titres qui fait suite à Play this game, sorti en 2014 et round two en 2020. Concernant cette dernière production, Stage fever, elle très justement nommée puisqu'il n'y aura pas de temps calme, pas de ballade ou de chanson sucrette, Snurfu fait dans l'incisif, le rentre dedans, mais sans non plus te déboiter les oreilles. Le chant est clair et puissant, tu auras droit à quelques solos de guitare, des «yeah» bien placés, et une section basse batterie qui n'est pas en reste. Bref, je ne sais toujours pas ce que signifie Snurfu, mais je sais qu'ils font du bon rock énergique, brut et maîtrisé.

■ Eric



EXSONVALDES

NINETY SECONDS TO MIDNIGHT
(Finalistes / V2 Records)

Après un Maps bien urbain, c'est un paysage à la fois étrange, inquiétant et lumineux qu'Exsonvaldes nous propose pour entrer dans Ninety seconds to midnight. Le titre fait référence à l'horloge de l'apocalypse, concept inventé en 1947 pour représenter l'imminence du danger pour l'humanité qui court à sa perte. À minuit, c'en sera fini, le glas sonnera. Il nous reste donc 90 secondes... Enfin, un peu moins car à l'été 2026, le décompte n'en annonce plus que 85 et je ne suis pas sûr que les mecs aient fait la mise à jour (canicules, feux de forêts...) On n'a jamais été aussi proche de la fin (l'horloge peut remonter le temps si jamais l'Homme réalise de bonnes actions...) et histoire d'avoir un point de comparaison, en 1960, en pleine guerre froide avec deux géants qui se comparent l'ogive nucléaire et bombent le torse, la guerre au Vietnam, au Congo ou en Algérie, il nous restait 7 minutes.

Des bateaux échoués sur un plateau, une tour isolée, un ciel obscurci, une herbe brûlée, les Parisiens ne sont pas forcément dépressifs ou fatalistes, ils nous invitent surtout à réfléchir à la fois sur l'état du monde et sur notre petite personne. Nos actions («Malaga») ou celles de ceux qui nous entourent («Avant/avant»), nos émotions («Tate (like the museum)», «French keyboard»), Exsonvaldes dépeint un quotidien où l'ego passe avant les autres («Est-ce qu'on parle enfin de moi» et son piano larmoyant) et où chacun, même avec de beaux discours sur les grands méprisables de ce monde, ferait bien de se regarder en face et de modifier son comportement («Tired of everything»). Voilà, peu ou prou, un tableau mal dégrossi de l'ambiance du disque si on ne l'écoute pas... Car si à ces photos et à ces mots, on ajoute la musique et les mélodies, on retrouve le sourire, on retrouve l'envie, on retrouve de l'énergie. Les harmonies, les sonorités, les dynamiques, Exsonvaldes sait comment manier tout ça pour faire de sa pop un voyage durant lequel on se laisse guider les yeux fermés. D'Amsterdam à Malaga en passant par Bruxelles, Londres ou Paris, de l'Espagne à Hawaï, ils nous promènent avec une assurance faite de certaines fragilités (des dissonances comme celles de «Tate (like the museum)» aussi dérangeantes que captivantes), des amalgames osés (la basse sombre mariée à des sons électro scintillants sur «Abandoned water park»), des petits trucs ô combien accrocheurs (ce petit riff de gratte pour lancer «En sentido contrario» !) et des mélodies toujours aussi bien senties, difficile d'ailleurs de dire laquelle parmi celles de «Malaga», «Tired of everything» ou «En sentido contrario» exerce sur moi le plus d'effet. Ce dernier titre est en partie en espagnol, mais ce n'est pas Simon qui chante ces palabras, mais Helena Miquel qui revient après son passage sur Aranda il y a 10 ans. La chanteuse de Delafé Y Las Flores Azules se fond dans l'atmosphère et distille sa délicatesse sur une rythmique musclée. Puisqu'on évoque le passé, il y a 25 ans, dans la chronique de Sons / Silences, j'imaginais que Chokebore devait être une des influences sous-jacentes d'Exsonvaldes, aujourd'hui c'est Troy Von Balthazar qui vient dialoguer avec le groupe sur un «Frontiers» acoustique dont le refrain mérite largement ses répétitions...

Faut-il se réjouir de ce Ninety seconds to midnight ? Peu importe le propos, ne blâmons pas le messager... Habile à trouver des équilibres, on peut profiter de la musique du combo sans chercher à en explorer les sources. On gardera ainsi une mine réjouie alors que le monde s'écroule.

■ Oli

EXSONVALDES

LE MOIS D'AOÛT TOUCHE À SA FIN, SIMON ET ANTOINE TROUVENT UN PEU DE TEMPS DANS UNE APRÈS-MIDI ENFIN UN PEU PLUS FRAÎCHE POUR ÉVOQUER LE NOUVEL ALBUM D'EXSONVALDES, SON TON PEU OPTIMISTE MAIS AUSSI LA CHALEUR ESPAGNOLE, LE TOURNAGE DES CLIPS, LA DIFFICULTÉ DE TROUVER DES DATES EN FRANCE...

Le nouvel album paraît très sombre, le titre et les textes sont assez pessimistes, et pourtant la musique, ainsi que les mélodies sont quand même assez chantantes et joyeuses. C'est un grand écart assumé ?
Simon : Oui, je crois que c'est toujours un peu le grand écart qu'on a essayé de faire. Peut-être que là, c'est plus extrême sur ce disque parce que le thème apocalyptique est attaqué assez frontalement. Mais avoir des chansons tristes pour danser, pour taper du pied ou bouger la tête, je crois que c'est un truc qu'on a toujours complètement assumé. Il y a une profondeur, il y a une deuxième lecture des titres, une fois qu'on se penche sur les textes, c'est ce qui sans doute vient donner un peu plus d'épaisseur au côté pop à la première écoute.

Il y a aussi un piège avec l'artwork qui nous montre un paysage assez figé, immobilisé, alors qu'on voyage quand même beaucoup dans l'album.
Simon : L'artwork, c'est un décor un peu de fin du monde. Il collait bien parce que c'est une photo faite à Valence, en Espagne, par Mathieu Drouet, qui est un photographe lillois mais qui a vécu à Valence et qui a fait la photo de notre premier EP. 25 ans après, on refait une pochette avec lui, c'était assez chouette. Mais c'est vrai que tout un disque ne peut pas être résumé, ni dans un titre, ni dans une photo. La photo colle à mon sens très bien au titre de l'album et aux morceaux de l'album qui sont le plus en rapport direct avec le titre de l'album. Je pense par exemple à «Abandoned water park», la dernière chanson qui aborde un peu les mêmes thèmes. Mais forcément, il y a des parenthèses dans le disque qui font voyager ailleurs et c'est très bien.
Antoine : Tu peux aussi y voir éventuellement le fait que cette pochette peut être une sorte de voyage avorté parce que tu as ces bateaux abandonnés. Tu peux avoir cette idée qu'il y a toujours le voyage qui est là, mais il est peut-être un peu en suspens, il est peut-être un peu arrêté. C'est sans doute aussi un résumé, un petit peu ce qu'on essaie de faire avec ce que tu disais sur le mélange de la musique un peu up-tempo enjouée et des textes un peu plus, on ne va pas dire sombres, mais un minimum mélancolique.
Simon : C'est la première fois qu'on a un bateau sur la pochette. Je n'avais pas réfléchi, mais depuis 25 ans, avec le nom de groupe qu'on a, tout le monde nous fait des blagues avec des bateaux et c'est la première fois qu'on en a un... C'est l'album où on assume qui on est (sourire). Bon, je n'aurais pas dû me lancer dans cette métaphore parce que, effectivement, c'est des bateaux échoués en fin de carrière... (rires)

On va être un peu caustique. Il reste 90 secondes avant la fin de l'humanité et vous ne trouvez rien de mieux à faire que des chansons ?
Simon : Souvent, quand on nous demande pourquoi on parle de la situation politique et écologique dans nos morceaux, notre réponse est «de quoi est-ce qu'on pourrait parler d'autres tellement c'est effrayant ?». De la même façon, on pourrait répondre à la question en disant, que faire d'autre en 90 secondes. Une chanson pop, une bonne chanson pop, ça dure un peu plus que 90 secondes, mais pas beaucoup plus...
Antoine : Pourquoi pas ? Que faire d'autre ou de mieux que ce qui nous plaît et ce qu'on sait faire, et ce à travers quoi on est un tout petit peu capable de faire passer des messages et des émotions. Je pense que du coup, s'il ne restait effectivement que 90 secondes, en vrai, c'est sans doute ce qu'on ferait, faire une dernière chanson.
Simon : Il faut que le message passe très vite, mais oui.

Et plus sérieusement, ça peut faire bouger les choses, la musique ?
Simon : Toujours un peu, je pense. L'art, la culture, c'est plus ou moins à la marge selon qui on est, qui on parle, qui nous écoute. Mais oui, je pense que comme toute forme de création ou comme tout discours même, qu'il soit artistique ou politique, on est dans une période où on s'est bien rendu compte cet été que tout ce qui était dit depuis des années, des dizaines d'années, n'avait pas vraiment été écouté et tout ce qui peut mettre ça dans la tête des gens un peu plus, rendre ça un peu plus présent, je pense, est utile. Avec évidemment les limites de notre notoriété, les limites de la clarté de notre discours peut-être, et puis les limites de la musique en elle-même. Et oui, je pense que ça peut avoir un impact, comme tout.

Alors cet été, tu l'as évoqué, on a eu quelques canicules, des incendies, beaucoup d'alertes, il y a quand même beaucoup de choses concrètes qui disent qu'on va dans le mauvais sens. Est-ce que vous pensez que ces

alertes-là vont être suffisantes ou dans quelques mois, ce ne sera même pas forcément un sujet pour les élections en France ?
Antoine : C'est carrément une interview politique, là.
Simon : Écoute, je pense que comme tu as bien écouté le disque, tu sais qu'on est assez pessimiste. Rappelons-nous du COVID et du «monde d'après». À mon avis, ça ne va malheureusement pas changer grand-chose et sortir de l'actualité, pour certaines personnes en tout cas... Ça va sortir assez vite de l'actualité. Je ne sais pas si ça va avoir un impact. Tu vois, je crois plutôt aux gens qui disent qu'on brûlera le pétrole jusqu'à la dernière goutte et on brûlera la planète jusqu'à ce qu'elle soit vraiment un tas de cendres. C'est pessimiste, mais bon, j'espère me tromper.
Antoine : En tout cas, je pense que pour le moment, malheureusement, ce n'est pas suffisant. C'est-à-dire que l'espèce de première piqûre-là, elle est trop petite pour évidemment les décideurs et même pour une majorité de gens. En fait, effectivement, comme disait Simon, si le COVID n'a déjà rien fait ou servi à rien, ça, c'est moins que le COVID, si j'ose dire. Donc, il va falloir malheureusement, que ça arrive encore, il va falloir beaucoup plus et beaucoup plus de répétitions pour que peut-être, il y ait des vrais changements. Moi, c'est plutôt ça que j'imagine. Donc là, d'ici 2027, si c'est ça ta question, ça ne va rien changer. En tout cas, pour le moment, à la marge, sur les premiers discours, mais ça va vite être oublié. Et après, les prochains hivers, les prochains étés, les prochaines catastrophes, il en faudra combien et de quel degré ? En fait, en général, j'ai l'impression qu'il faut que les gens soient touchés vraiment directement. Et donc, il va falloir qu'on soit touchés vraiment directement, plus fort, pour qu'à un moment, tu dises : « Ah ouais, ok, là, c'est concret pour moi. Donc, je n'ai pas trop d'autres choix que de me bouger. » Voilà.

On va être un peu plus enjoué en parlant de Chokebore. Vous êtes fans depuis longtemps, vous avez même fait une reprise de «You're the sunshine of my life» il y a quelques années. Vous connaissez Troy depuis longtemps...
Simon : Ouais, depuis qu'Exsonvaldes existe ou presque ! J'ai toujours été ultra fan de Chokebore. Et ça m'a amené assez vite à rencontrer le groupe et du coup, à faire écouter notre musique à Troy quand on commençait. Je crois qu'on a d'abord fait une première partie de Chokebore au Luxembourg, dès la première ou deuxième année d'existence d'Exsonvaldes. Et après, quand Troy a lancé son projet solo, on a fait pas mal de concerts avec lui. Et souvent à la fin du concert, il venait jouer avec nous. On l'accompagnait sur quelques titres à lui ou quelques titres de Chokebore. Donc ouais, c'est à la fois une influence très importante et une personne qu'on connaît bien, un ami. Mais je ne sais pas, malgré tout, comme c'est un peu mon idole de jeunesse, je crois qu'on n'osait pas lui demander de faire une chanson avec nous. Et il a fallu attendre vraiment ce sixième album pour oser lui demander. Et c'était très fluide et très sympa à faire. Vraiment assez évident.
Tu réponds à la question que j'allais poser ! Pourquoi pas avant ?
Simon : C'est juste de la timidité.

Il y a une dizaine d'années, on évoquait déjà votre explosion espagnole. Il y a eu un petit break pour Exsonvaldes, mais apparemment, ils ne vous ont pas oubliés. Ça a été facile de relancer la machine là-bas ?
Antoine : Plutôt oui, quand même. Après, on a découvert que de toute façon, quand on s'arrête, on t'oublie, même là où tu avais beaucoup de succès. Donc malgré tout, il a fallu repartir d'un peu plus bas qu'avant. Mais du coup, il y avait un... je ne sais pas comment on pourrait dire ça. Il y avait un vivier, si j'ose dire. Il y avait des choses qui restaient. Et donc, c'était assez naturel et simple à faire repartir. Donc c'est reparti. Et du coup, on continue à y aller le plus possible parce qu'il y a de la ferveur, parce que le nombre de gens qui viennent nous voir est dingue. En plus, dans des lieux qui sont improbables, on a tourné dans des nouvelles villes où on n'a jamais été, qui sont des petites villes. Et à chaque fois, il y a 150, 200 personnes qui sont là. C'est comme si on faisait effectivement tout le territoire français, 50 dates, dans des toutes petites villes et qu'à chaque fois, on remplissait la SMAC locale ou un truc comme ça. Donc c'est assez incroyable. Donc oui, ça a repris. Et on essaie de faire vivre ça le plus possible.

De refaire un featuring avec Helena, c'était un petit peu dans cette optique-là ou c'est un peu le hasard ?
Simon : Alors, ce n'est pas le hasard, donc oui, c'était un peu dans cette optique-là. C'était d'abord l'envie de refaire quelque chose avec elle parce qu'en fait, ces titres, en particulier «Cyclop», pendant la période où on a arrêté le groupe, ils ont continué d'avoir une vie et ça fait partie des titres les plus streamés du groupe. Quand on est revenus avec l'album Maps en concert, on s'est remis à jouer «Cyclop». On a constaté que le public chantait beaucoup. On a fait une émission pour la télé espagnole dans le cadre de cette tournée-là où on a fait venir Helena et on l'a invitée aussi sur quelques autres concerts pour jouer à nouveau ces chansons-là, les deux chansons d'il y a dix ans avec elle sur scène. Chose qu'on avait pu faire quelques fois, mais qu'on n'avait en fait pas fait beaucoup. Et je crois que ça, ça nous a donné envie de refaire un titre avec elle, voire même d'écrire encore plus avec elle parce que «Cyclop», c'est un titre qui était déjà écrit et qu'on lui avait demandé de traduire en partie. «En silencio», c'est un truc qu'on avait commencé et qu'on avait terminé avec elle. Et là, je dirais que «En sentido contrario», c'est vraiment un titre écrit depuis le début avec elle parce que ce qu'on lui a envoyé, c'était vraiment un concept. Ce n'était même pas une démo. C'était vraiment un concept. Et elle en a tiré vraiment un super refrain en particulier. Donc oui, c'est chouette.



Et choisir «Malaga» comme single, ce n'est pas totalement du hasard.
Simon : Je dirais que ce qui n'est pas du hasard, c'est que cette chanson existe et elle n'existe pas par hasard parce qu'effectivement, on tourne beaucoup en Espagne. On parle de nos vies dans nos chansons. Souvent, on parle de lieux ou de voyages. Ce n'est pas une chanson touristique sur Malaga. La chanson «Malaga», comme d'autres morceaux qu'on a pu écrire, comme «Paris-Bruxelles», c'est un endroit qui cristallise un sentiment. Je pense que la chanson «Malaga», si j'étais honnête, elle devrait s'appeler «(Les choses auxquelles j'ai pensées quand j'étais à) Malaga». C'est avec une très longue parenthèse au début du morceau. Pourquoi la sortir en single ? C'est la chanson qui nous a fait décider ça parce qu'on trouve qu'il y a une super mélodie, que c'est assez catchy. Le fait d'appeler la chanson, que le titre soit une ville espagnole, à mon avis, ne suffirait pas. Ce serait un peu trop facile si ça marchait comme ça.
Antoine : J'ajoute qu'en plus, on n'est même pas allé à «Malaga» pour l'instant en tournée. Il n'y a même pas une espèce de plan incroyable de se dire qu'on va sortir ce single, on va aller jouer à Malaga. C'est un titre qui est



efficace, c'est un des titres forts de l'album. Il est en français. Il y avait aussi une logique d'alterner les titres français et anglais qu'on sortait. Sur ce coup-là, très franchement, il n'y a pas de calcul.
Simon : C'est vrai qu'on n'a pas joué à Malaga depuis longtemps.

Le clip est tourné sur la plage de Villennes. Ça a été facile ?
Simon : Pas du tout facile, mais ça a été vraiment super. C'est une chouette histoire. À la base, ce n'était pas forcément pour «Malaga». D'abord, le premier morceau qui nous a fait chercher un lieu un peu comme ça étonnant, c'est le dernier titre de l'album, «Abandonned water park». Donc, assez logiquement, on s'est mis en quête d'un parc aquatique abandonné, d'un Aquaboulevard en ruine, pour filmer des trucs. Et on s'est dit, ce qui serait malin, parce qu'on est quand même dans une économie de groupe indé, trouvons un endroit chouette et on va pouvoir filmer 3 ou 4 morceaux en une journée. Et j'ai commencé à chercher des lieux. J'en ai trouvé plein des hyper beaux sur Internet, sur des sites d'urbex, des lieux incroyables avec des toboggans fous, des grands huit toboggans dragons abandonnés. Mais c'était très compliqué d'y aller. Et puis, je tombe sur cette photo de ce lieu assez connu à Villennes, qui était un ancien parc pour la population de l'île. Et je la montre à 2 ou 3 personnes que je connais. Et là, c'est vraiment un hasard assez incroyable. Ma sœur sortait de la réalisation d'un film et elle me dit : « Mon producteur a une maison sur cette île ». Et Cédric Nussli, qui est un réalisateur avec qui on travaille souvent, me dit : « J'ai déjà tourné là-bas ». Enfin bref, c'était vraiment deux hasards qui nous ont permis déjà ne serait-ce que d'avoir des connexions sur place. Parce qu'après, il a fallu trouver un bateau pour emmener une batterie, un ampli, des guitares en bateau sur l'île. Ça a été assez folklo. On a fait une petite vidéo making of, d'ailleurs. Mais une fois qu'on y était, c'est devenu très simple. On était avec Cédric Nussli et Christophe Renel, un réalisateur et un photographe avec qui on travaille régulièrement. On a installé notre matériel, on a mis la musique et voilà, c'était parti. Mais le trajet aller et le trajet retour, c'était assez marrant.

Oui, peut-être que c'était plus simple d'aller tourner à Malaga...
Antoine : Avec Transavia à 40 balles, c'est possible.
Simon : Je pense quand même que ça nous aurait coûté plus cher. Mais ce n'est pas dit, effectivement, ça se calcule. Mais par contre, c'était peut-être plus logique avec le thème de l'album et la discussion qu'on avait il y a quelques minutes d'aller tourner à Villennes et pas à Malaga. C'est toujours un avion de moins.
Et puis c'est un peu moins post-apocalyptique, Malaga.
Simon : Un peu moins, oui. Là-bas, je crois qu'effectivement, ils brûlent le pétrole jusqu'à la dernière goutte.

Les Espagnols chantent les titres en espagnol, mais est-ce qu'ils chantent aussi les titres en français ?
Antoine : Oui, et même autant ou plus. En tout cas, par exemple, si on parle de «L'aérotrain», clairement, ils connaissent tout par cœur. On les voit chanter, ils attendent ce moment. «Malaga», justement, on a remarqué quand on l'a joué, on ne s'y attendait pas, on ne savait pas, c'était un nouveau morceau, mais qui était déjà bien connu et bien chanté par le public espagnol. Donc, oui, les titres français, à mon avis, sont au moins aussi connus et chantés que les titres en anglais.

En Espagne, il y a des endroits où vous préférez jouer ? J'ai vu qu'il y a encore quelques dates qui se sont ajoutées en octobre. Il y a des régions espagnoles plus sympathiques que d'autres ?
Simon : Nous, on aime jouer partout où il y a des gens qui ont envie de nous écouter. Ce qui est évident, c'est qu'à Madrid, ça a toujours été très fort. Séville, c'est là où ça a commencé. Après, chaque fois qu'on a l'occasion aussi de découvrir des nouveaux endroits, c'est quand même vachement agréable. Là, la Galice, où on va en octobre, on est peu allés dans ces villes. Donc, c'est assez chouette de retourner là-bas. Il y a peut-être encore quelques villes où on n'est pas allés, où on est allés peu souvent, en tout cas. Là, il y a quelques mois, on a joué à Cordoue pour la première fois. C'est toujours chouette. Je pense qu'en termes de ressenti, Madrid et Séville, c'est vraiment les deux villes les plus importantes dans notre histoire. Après, les nouveaux endroits, c'est chouette aussi. T'en penses quoi Antoine ?
Antoine : Oui, il y a eu un moment où on se disait aussi que peut-être en Catalogne, c'était un peu plus difficile. Mais en fait, la dernière fois qu'on est allé à Barcelone, on a joué au Razzmatazz pour la première fois. C'était super. Mais j'ai l'impression, en toute franchise, ce n'est pas de la langue de bois, qu'on a des bonnes surprises à chaque fois, dans toutes les régions, dans tous les coins des nouvelles villes. Et donc, c'est toujours rafraîchissant, si j'ose dire, d'y aller. Soit c'est une région ou une ville où on a un peu nos habitudes, quand on y revient, il y a plus de monde, c'est plus grand que la dernière fois. Soit c'est une nouvelle région ou une nouvelle ville et c'est nouveau. Bref, pour le moment, il n'y a pas de lassitude. Il y a toujours de la découverte. Je pense qu'il y a encore pas mal à faire en Espagne.

Vous pensez à l'Amérique latine ?
Simon : Ce serait chouette. Effectivement, on pourrait se dire qu'il peut y avoir des passerelles. Il y en a, en fait. On a déjà plusieurs fois discuté de projets qui n'ont pas pu se faire. Il y a encore des idées. Financièrement, c'est quand même très compliqué. Et puis, il ne faut pas y aller pour rien. C'est difficile d'y aller pour un ou deux concerts. Ça n'aurait pas trop de sens non plus. Mais c'est un truc qu'on a en tête... La porte d'entrée, ce serait peut-être le Mexique, où il y a pas mal de gens qui nous écoutent. Voilà. Pour l'instant, ça n'est pas arrivé. Mais on est d'accord avec toi, c'est une bonne idée.

Avant le Mexique, il faudrait déjà jouer en France, et ailleurs qu'à Paris ! Il y a une tournée en préparation ?
Simon : Je ne parlerai pas de tournée, mais c'est vrai qu'en France, on ne joue presque plus parce que c'est difficile. Pendant longtemps, on n'avait plus de partenaire français. Il y a un public, on sait qu'il y a des gens qui écoutent, et on le voit sur les statistiques des plateformes de stream ou sur les ventes sur notre Bandcamp ou autre. Mais je pense que le réseau de salles nous a un peu oubliés, en tout cas plus qu'en Espagne. C'est toujours très compliqué à mettre en place. C'est vrai qu'à part Paris, on a fait Orléans et Nantes. Ces cinq dernières années, c'est tout. On va essayer de revenir dans le Nord bientôt. On espère pouvoir l'annoncer vite. Pour nous, c'est frustrant. On aimerait bien jouer dans plein de villes qu'on adore, retourner jouer à Rennes, à Marseille, à Bordeaux. C'est comme ça. C'est compliqué, et

c'est nettement plus compliqué que l'Espagne où il y a de la demande. Vu qu'on a des moyens limités, on a tendance à se concentrer un peu sur le territoire. C'est plus simple.

Le label V2 n'aide pas à convaincre les salles ou les programmateurs ?
Simon : Je pense que ça aide un peu, mais pas assez. Je pense que c'est une belle marque, mais ce n'est pas forcément suffisant pour convaincre une salle de programmer. Pas uniquement ça, mais quand on aura des annonces à faire de dates françaises, on les enverra, tu les auras. Malheureusement, je n'ai pas de grandes annonces à faire là tout de suite, maintenant.

Vous ne jouerez pas forcément les mêmes titres en Espagne qu'en France ?
Antoine : C'est assez proche, quand même. Il n'y a pas de setlist vraiment spécifique. Il y a peut-être un ou deux titres qui peuvent être différents, ou peut-être un ordre un peu différent. Par exemple, en Espagne, il y a des titres comme «Cyclop», même si Helena n'est pas là pour le chanter avec nous, où il y a une partie qui est en espagnol. C'est aussi quand tu construis un concert, tu penses à ce genre de moment, et ça fait que tu organises ta setlist différemment. Pareil, on ne va pas forcément mettre au même endroit du concert «L'aérotrain» en France ou en Espagne. C'est plutôt des organisations de concerts adaptées au territoire. Mais sinon, on va être quand même globalement sur à peu près les mêmes morceaux, à peu de choses près.

«Est-ce qu'on parle enfin de moi» n'est pas sur les setlists espagnoles, est-ce que le public français serait plus réceptif aux paroles et à l'ambiance ?
Simon : Oui, c'est un morceau qu'on n'a pas préparé pour l'instant, mais ce n'est pas une mauvaise idée. Avec un morceau comme celui-là, il faut bien réfléchir à quel moment tu le mets dans le set. Et on pourrait être inquiet de savoir si la barrière de la langue va pas être trop grande, trop haute. Et c'est vrai que ça pourrait être l'occasion, sur des concerts français, de tester ça, un piano voix. Il y a quelques cas, quelques morceaux comme ça où la question pourrait se poser où on fait «Cyclop» et on chante en espagnol en Espagne et on ne le fait pas en France, et on pourrait faire un piano voix en français en France, mais on ne le fait pas ailleurs, c'est vrai. Écoute, on note l'idée. Si on le fait, on te le dira, ou tu verras.

Vous avez dû vous séparer de quelques vieux titres. J'ai vu que «Lali» n'était plus joué. Ce n'est pas trop difficile de laisser en soi une partie de l'histoire d'Exsonvaldes ?
Simon : Je crois que c'est un peu classique. Tous les groupes doivent faire des choix comme ça. C'est vrai que «Lali», on l'a rejoué quelques fois, ou une fois, je ne sais plus sur la tournée de Maps.
Antoine : Je pense qu'on l'a rejoué notamment à Paris, au Point Éphémère...En fait, peut-être pour être plus simple, je dirais deux choses. Nous, on trouve peut-être que les gens qui nous aiment bien ne sont pas d'accord, mais nous, on trouve que ce qu'on a écrit depuis est mieux. Et donc, on préfère jouer les choses après. Ça, c'est notre avis. Et puis, je pense que ce n'est pas «Creep», si j'ose dire. C'est-à-dire que ce n'est pas un tube assez connu pour qu'on ait l'impression qu'il y ait des centaines de personnes qui le réclament à chaque fois et que donc, on se dise qu'il faut le jouer...
Simon : C'est marrant, j'avais le souvenir que ce titre était très apprécié. Il l'a été aussi, mais connu par le public, par notre public, j'entends. Et en fait, finalement, c'est un deep cut, un peu, comparé à ce qu'on a fait après, tu vois, «L'aérotrain», «Cyclop», comparé à ce qu'on a sorti en Espagne sur les albums suivants... Mais peut-être qu'en France, il faudrait se poser la question, peut-être... Si on refait des concerts à Lille, où il y a des gens, potentiellement, comme toi, qui nous ont vus, bien avant même qu'on sorte «Lali», et pour qui c'est pas du tout un vieux morceau. C'est une question qu'il faudrait se poser. Après, sans se focaliser sur ce morceau-là, oui, il faut toujours faire des choix. Je pense qu'on a chacun des petits morceaux préférés, qu'on aimerait bien continuer à jouer. Il y en a certains qu'on continue à jouer... Parfois, on en ressort, c'est quand même assez rare. Mais le plus excitant, c'est de jouer quand même les nouveaux titres.
Antoine : Et puis, on commence à avoir quand même une grosse discographie, six albums ! On ne fait pas des concerts de deux heures et demie. Donc, à un moment, on est sur un format de concert d'une heure, une heure et quart donc, il faut faire des choix. Et c'est vrai qu'on vient défendre des albums récents. Donc, forcément, tu as la majeure partie du set qui va être consacrée à ça. Et après, il reste moins d'espace pour les titres plus anciens...
Simon : On est bien conscient de quels sont



INTERVIEW



les morceaux que les gens veulent entendre. Il suffit de regarder les stats sur les plateformes de stream, et on ne fait pas l'impasse sur «L'aérotrain», sur «Cyclop»... parce qu'on sait très bien que les gens veulent ces titres-là.
Antoine : Une fois qu'on a joué ces titres qui sont importants pour nous mais aussi pour les gens, et que tu ajoutes tout le nouveau répertoire pour lequel on est en tournée, tu as vite un concert de 15 morceaux et d'une heure et quart. Mais le jour où on fait le Stade de France et un concert de 2h30, moi je te le garantis, y'aura «Lali», pas de souci !
Simon : Ou le jour où, parce qu'on a la chance que ça ne soit pas le cas, pour l'instant, merci à notre public, on n'a pas l'impression que quand on joue les nouveaux titres, c'est le moment où les gens vont prendre un verre au bar, baillent un peu et regardent leur téléphone. Peut-être que si on avait ce feeling-là, on se dirait que les gens préfèreraient entendre des anciens titres. C'est logique que le public soit attaché à des morceaux. Je lis souvent des interviews de Ben Gibbard, le chanteur de Death Cab For Cutie, et il a un rapport hyper tranquille et sain à ça. Il sait que ses meilleurs titres sont probablement derrière lui et qu'en tout cas, ces titres qui ont touché les gens à des moments importants de leur vie sont derrière lui parce que son public, il a 45 ans et il sera sans doute jamais plus touché par un morceau comme il l'a été quand il avait 15, 20 ou 25 ans qui sont des moments hyper fondateurs. Nous, on a la chance d'avoir un titre comme «L'Aérotrain», il y a des gens qui l'ont mis dans leur playlist de mariage, pendant le confinement du COVID, il y a des gens qui le passaient sur leur balcon ! On a cette chance-là d'avoir quelques titres qui ont cette place-là dans la vie des gens donc ceux-là, il faut les jouer. Mais il nous a semblé que «Lali», finalement, n'était pas l'un de ceux-là...

Ok. Merci. Sauf si vous voulez ajouter quelque chose de particulier.
Antoine : Je voudrais te remercier d'être là depuis je ne saurais même pas dire combien d'années et de faire encore cette interview aujourd'hui, c'est trop cool. Pouvoir discuter de façon assez naturelle et sympa, parler d'anciens morceaux et parler de plein de trucs. C'est génial. Pour nous, c'est super. Merci !

Merci Simon et Antoine et à très bientôt en concert !

■ Oli
Photos : Christophe Crénel

INTERVIEW

FEAR FACTORY
LE TRABENDO, PARIS

QUATRE GROUPES, QUATRE FAÇONS D'ABORDER LA SCÈNE ET UNE AFFICHE QUI REFUSE SOIGNEUSEMENT DE RESTER DANS UNE SEULE CASE. ENTRE L'OUVERTURE SOMBRE DE NOCTURNAL AFFAIR, LA LITURGIE DEATH DE HATE, L'EXPLOSION DE CRYSTAL LAKE ET LA MÉCANIQUE PARFAITEMENT HUILÉE DE FEAR FACTORY, LE TRABENDO A TRAVERSÉ PLUSIEURS MONDES EN QUELQUES HEURES.

Quatre groupes sur scène c'est une gageure pour tout ceux qui fréquentent la salle du Trabendo avec des backstages assez confidentiels. Trois batteries, les deux openers se partageant la double caisse et un espace pour les groupes réduit au minimum avec la batterie et la scéno de Fear Factory prenant un quart de la scène. Il en sera de même pour le pit photo, mais il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur... parait-il.

La soirée démarre avec Nocturnal Affair dans des circonstances particulières. Son batteur, Kyle Cunningham, a dû être hospitalisé à Rome pour une appendicite et un certain Paul, dont le pedigree ne nous a pas été révélé, a été appelé au pied levé pour tenir la tournée et ce soir, c'est son baptême du feu. Pour une première date en France, le contexte n'est pas franchement idéal, mais le groupe ne laisse rien paraître sur scène. Le chanteur Brendan Shane, prend vite ses marques, tente quelques mots de français, évoque le vin de Bordeaux qu'il a goûté et joue avec le public sur sa prononciation. Le ton est léger, presque décontracté, et tranche déjà avec ce qui va suivre. «Cross me», «Choke» puis «Benefit» installent un rock metal sombre et accessible avant que «Oxygen»,



FEAR FACTORY



NOCTURNAL AFFAIR

présenté comme ayant intégré le Top 40 américain avant la tournée, ne vienne rappeler que le groupe possède aussi quelques arguments hors scène. Le final est beaucoup moins attendu. «What is love» de Haddaway ressort en version metal. Une drôle d'idée sur le papier, un moment plutôt efficace dans la salle, et surtout une manière idéale de terminer un set qui n'a jamais cherché à se prendre plus au sérieux que nécessaire. Une conclusion qui plait finalement aux nostalgiques des années 90 qui ont découvert Fear Factory avec Demanufacture et Remanufacture à cette époque.

Quelques minutes plus tard, même salle mais plus du tout le même décor. Crânes, encensoirs, maquillages et lumières rouges accompagnent l'arrivée de Hate. La rupture avec Nocturnal Affair est immédiate et la salle passe presque sans transition d'un refrain eurodance métallisé à une cérémonie death beaucoup plus austère. «Bellum regiis» pose l'ambiance d'entrée. «Erebos» puis «Sovereign sanctity» prolongent cette sensation de bloc compact. Le groupe joue peu sur le mouvement et beaucoup sur la présence, la densité et la tension. La batterie est particulièrement impressionnante, avec une frappe lourde qui donne une assise permanente à l'ensemble. La scénographie, efficace pour installer l'univers, est moins tendre avec les photographes. Un praticable et un élément en bois installé au centre du pit réduisent encore un peu plus les possibilités dans la petite fosse du Trabendo (heureusement, ce soir les barrières étaient de sortie). Ajoutez des lumières rouges, des stroboscopes, peu de recul et plusieurs photographes aux épaules de troisième ligne, et la partie devient sportive. Le public, déjà largement vêtu de merch Fear Factory, reste attentif. «Rugia» et «Iphigenia» maintiennent la même pression sans chercher la respiration, puis «The vanguard» conclut le set après une introduction instrumentale avant le retour des blasts. Hate remercie la salle en français et quitte la scène sans avoir sacrifié qui que ce soit. La soirée peut continuer.



NOCTURNAL AFFAIR



HATE

HATE



CRYSTAL LAKE

C'est avec Crystal Lake que le Trabendo bascule vraiment. Le groupe aperçu plutôt sage pendant les balances devient méconnaissable une fois le set lancé. «Everblack» donne immédiatement le ton et les appels aux jumps et aux circle pits s'enchaînent. La scène devient un terrain de jeu, les musiciens occupent tout l'espace et le batteur finit même par se lever derrière son kit pour haranguer la salle. Park «PK» Kang Hyun, nouveau chanteur de Crystal Lake, n'a rien du remplaçant encore en observation. Il prend la scène de front, grimpe sur les amplis et dirige la fosse avec une aisance qui donne déjà l'impression qu'il est installé depuis longtemps. «BludGod», «Hail to the fire» puis «Six feet under» maintiennent cette tension avant que «Prometheus» ne fasse encore monter la pression. Le contraste entre le backdrop totalement noir et la folie qui se déroule devant lui est marquant. Le bassiste multiplie les «arigat », le groupe communique sans cesse avec le public et la violence musicale n'empêche jamais le sentiment de partage. «The weight of sound» apporte la seule vraie respiration. PK demande aux spectateurs d'allumer leurs téléphones et le Trabendo s'illumine. La fin du morceau se fait presque ballade et permet au chanteur de montrer une autre palette vocale. «Apollo» remet ensuite tout le monde en mouvement avec les mains en l'air, les jumps, le slam de PK et les guitares jouées depuis les amplis. Crystal Lake repart après avoir laissé la salle largement plus chaude qu'à son arrivée. La révélation de la soirée est là.

Fear Factory n'a alors plus qu'à reprendre les commandes. Le groupe a déjà été croisé à plusieurs reprises, au Hellfest notamment, mais cette date parisienne permet surtout de mesurer où en est réellement cette nouvelle incarnation. Quelques heures auparavant, Dino Cazares revenait justement sur le line-up actuel, avec Milo Silvestro au chant, Tony Campos à la basse et Pete Webber à la batterie. Il insistait sur la cohésion construite avec le temps et sur le fait que cette formation n'est plus dans une phase de transition. Le concert confirme rapidement ce constat. «Acres of skin», «Industrial discipline» et «Powershifter» installent sans délai le son Fear Factory, riffs saccadés et batterie verrouillée au millimètre. «Shock» replonge dans Obsolete avant que PK ne revienne sur scène pour «Edgecrusher». Le passage fonctionne d'autant mieux que Crystal Lake vient de retourner la salle quelques minutes plus tôt. Et il est étonnant de voir les deux chanteurs, tous deux pièces rapportés de leur formation se partager la scène et de réaliser un combo parfait. «Linchpin», «No one» et «Invisible wounds (Dark bodies)» permettent ensuite à Milo Silvestro de naviguer entre agressivité et chant clair sans tomber dans l'imitation. À ses côtés, Pete Webber donne une précision redoutable à l'ensemble tandis que Tony Campos, compagnon de route de longue date de Dino Cazares, apporte cette assise massive qui colle parfaitement au répertoire. Le nouveau titre «Roboticist» arrive après «Soul hacker» et se fond sans difficulté dans une setlist construite sur plusieurs décennies. Le morceau conserve immédiatement les marqueurs du groupe sans donner l'impression de vivre dans une photocopie du passé. La nouvelle ère de Fear Factory est en marche. «Martyr», «Arise above oppression» puis «Archetype» referment le premier acte. Le rappel est une plongée directe dans la mémoire collective. «Demanufacture», «Zero signal», «Replica» puis «Resurrection» ramènent le Trabendo vers les périodes les plus emblématiques du groupe. Le public, venu en grande partie pour ces titres, répond évidemment présent jusqu'à la dernière note.

Ce concert résume assez bien la situation actuelle de Fear Factory. Le groupe ne tourne pas le dos à son histoire, il serait absurde de le



FEAR FACTORY

faire, mais il ne donne plus non plus l'impression d'être en reconstruction. La setlist balaie largement leur discographie avec notamment Digimortal en tête devant Demanufacture et Obsolete puis Mechanize et Soul of a new machine. Le line-up actuel possède désormais suffisamment de vécu pour exister par lui-même, et «Roboticist» montre que la suite n'est pas seulement une idée évoquée en interview. Le nouvel album dont la date de sortie sera annoncée avec un nouveau single nous permettra de nous faire meilleure opinion.

Merci à Dino, Milo et Tony pour nos échanges dans l'après-midi. Merci à Annie, Daniel et à Veryshow.

■ JC
Photos : JC Forestier



FEAR FACTORY



RIEN FAIRE

LE DÉFILÉ

(Dur et Doux)

Rien Faire est un trio lyonnais faisant partie du catalogue du label Dur et Doux (Poil, Ni, Oasis Boom, Pili Coït, Odessey And Oracle...), autant vous dire qu'on allait forcément s'attendre à quelque chose de bien barré, d'assez unique, avec de charmantes mélodies bizarroïdes. Bingo ! Cela n'a pas loupé, et on n'allait pas non plus se faire avoir par ce nom trompeur, car Alice, Lucas et Corentin ne sont pas du genre à se tourner les pouces à la vue du travail réalisé sur leur nouveau disque Le défilé, le troisième à leur compteur. Mais l'objet du délit peut être perçu sans problème comme une invitation à la flânerie, à une certaine forme de je-m'en-foutisme assumé et apprécié, un décalage hors des normes qui se conjugue bien avec l'apaisement de l'esprit, même quand certains de leurs morceaux peuvent paraître denses.

En revanche, Le défilé porte bien son nom. Il peut être vu comme un cortège d'œuvres avec des aspects très différents les unes des autres, des processions sonores entre chansons francophones, pop et rock. Le groupe ne cherche pas à trop s'imposer, pour preuve, il utilise un arsenal somme toute assez classique (voix, clavier, basse, guitare, batterie et un trombone en invité sur «Fermer la porte») qui permet aisément d'exprimer une intrépidité musicale qu'on peut voir chez Aquaserge ou Irnini Mons (il y en a plein d'autres...), avec un petit côté burlesque à la Philippe Katerine, comme l'illustre le titre «Le défilé» par exemple. Difficilement étiquetable, Rien Faire s'aventure et expérimente des reliefs irréguliers, parfois antinomiques (l'énergie et la densité «Bol de chips» versus le minimalisme de «Point faible»), avec une pointe d'humour et un côté faussement naïf. Mais ce trio, c'est aussi une affaire de voix, trois organes qui se répartissent le terrain, avec leur manière propre, entre chants et chœurs foufous, entremêlés de parties parlées/narrées souvent drôles (l'histoire de fenêtres et de courant d'air sur «Bol de chips» en est une).

Avec cette musique d'équilibriste et ses prises de risques calculées, ça passe ou ça casse. Moi, j'adore ! Et au moment où j'écris ces lignes, c'est toujours la canicule ici, et avec elle, j'ai envie que d'une chose : Rien Faire.

■ Ted



SUNGRAVE

AFTERGLOW

(Araki Records / GED / ...)

Pierre (guitare, Efyx), Roch (batterie, OverEden, Holispark, Bare Teeth), Lionel (basse, Khaärma) et Émilien (chant) ont récemment formé Sungrave pour amalgamer tout ce qu'ils aiment ! Sans se poser trop de limite, les Lillois naviguent entre rock et metal, entre post et emo, insistant sur les ambiances comme sur les sentiments qui doivent affleurer pour être plus aisément partagés. La cahier des charges d'Olivier T'Servrancx (Glowsun, The Lumberjack Feedback, Zoë ...) devait être chargé, mais il a bien réussi à faire ressortir tout ce que le groupe voulait mettre en avant. Le combo ressemble donc à plein de groupes que chacun identifiera en fonction de ses propres goûts (ou dégoûts, quelques parties vocales un peu simplistes sonnent Linkin Park), mais difficile de ne pas citer les Deftones et Quicksand quand deux de leurs compositions s'appellent «Mascara» et «Quickands» ! Alors, clins d'œil appuyés ou manque d'imagination ? La question se pose surtout qu'il existe un autre Sungrave aux États-Unis et plusieurs albums intitulés Afterglow (dont au moins deux d'artistes chroniqués dans nos pages Black Country Communion et Ásgeir). Mais passons ces détails et gardons leur belle énergie, les parties instrumentales soignées et un son aux petits oignons !

■ Oli



MIASMES

VIOLENCE, BLASPHÈME ET POURRITURE

(Les Acteurs De L'Ombre)

Avant la première écoute, le titre et l'artwork nous promettent un programme bien punk. Seulement voilà, on est chez Les Acteurs de L'Ombre, un label de black metal. Autant dire que ma curiosité est piquée au vif. Puis la musique de ce Violence, blasphème et pourriture se lance. Dès le départ, la rythmique punk est bien présente, mais le programme est bien plus riche. Note de thrash, de crust, le tout sur un fond de black, un savant mélange pour un discours martelé avec intelligence et force. Les rythmes sont soutenus tout au long de l'album avec des chansons courtes ainsi que des textes puissants et rageux. Un mélange à la fois intelligent et brut. On ne cessera de le dire, les sorties de ces dernières années sont extrêmement riches, cassent les codes et mettent au rencart toutes les classifications que l'on connaissait. Pour les amateur de black qui veulent sortir des sentiers battus ou les fans de punk qui trouvent que le genre tourne en rond, Miasmes, c'est pour vous.

■ Nolive



GLUECIFER

SAME DRUG NEW HIGH

(Steamhammer)

Comme dans une bande très unie, chez Gluecifer, on a troqué son nom et son prénom d'état civil pour un blaze qui en jettent. Biff Malibu, Captain Poon, Raldo Useless, Danny Young, Peter Larson (le seul a utilisé sa véritable identité, mais ça sonne bien), nous revienne vingt ans plus tard au sommet de leur rock.

Pour son nouvel album Same drug new high, le groupe nous offre onze titres de bonne facture. Une batterie aux échos métalliques, une guitare rentre dedans, une basse galopante et des lyrics lancés à pleine vitesse sont les ingrédients de «The idiot «qui entame les hostilités avec une énergie remarquable. C'est le genre de titre qui vous déchaine, vous met en trance aussi bien qu'un maître vaudou durant un rituel. Dans «Armadas», Gluecifer dépeint notre époque, son climat de tension quasi permanente cette menace imminente et presque inévitable. Le titre suivant «I'm ready «est en revanche un morceau plus optimiste sur l'engagement et la fidélité aux autres, en somme un titre sur les valeurs. Jouant sur le mot valise Pharmacy et city, «Pharmacity» nous plonge dans une ambiance particulière, ou le décor pourrait être celui des rues d'une grande ville américaine, ou de jeunes Tony Montana complètement stone défilent dans des bagnoles d'époque avec un air blasé. Un morceau plutôt sombre ou le narrateur tente de rester dans le droit chemin alors que la ville est une pharmacie ou la drogue est disponible partout. A la lecture des paroles de «1996», facile d'imaginer le personnage de la chanson, «Eh bien, j'ai enfin un endroit que je peux appeler chez moi, Je me suis acheté un pager et un téléphone fixe, J'ai une télé de 30 centimètres et un magnétoscope, une armoire pleine de tee-shirts et une paire de chaussettes», c'est une chanson quasi cinématographique, «Oui, je suis fauché, mais ma vie tourne à plein régime», la description d'un style de vie façon rock n'roll.

Pas grand-chose à jeter dans cet album, qui plaira j'en suis sûr a tous ceux qui ont un jour enfourcher une moto, porter un blouson de cuir noir, fait un feu de camp pour y partager quelques saucisses et quelques packs de bières entouré d'amis et plus généralement aux fans d'authenticité et de rock n'roll.

Enfin comme habillé par un grand couturier, pour cet album on admirera la magnifique photo du coq par Pål Laukli. Un coq au regard plein de fierté et de défiance. Cet animal a crète, point commun qu'il possède avec le punk ne finira pas en coq au vin, ça c'est certain !

■ Deux Fré





GLUECIFER

AVEC LE TEMPS, MÊME LES MONTAGNES LES PLUS HAUTES S'ÉRODENT, C'EST INÉLUCTABLE, ON AURAIT PU EN PENSER AUTANT, AVEC LE TEMPS PASSÉ ENTRE AUTOMATIC THRILL SORTI EN 1994 ET LE DERNIER OPUS SORTI EN JANVIER DE GLUECIFER. DÉTROMPEZ-VOUS, PLUS SOLIDE QU'UN ROC, GLUECIFER REVIENT PLUS HAUT AVEC UN NOUVEAU SOMMET : SAME DRUG NEW HIGH. CAROUSEL FEELING A CONTACTÉ CAPTAIN POON, LE GUITARISTE, POUR RÉPONDRE À NOS QUESTIONS ET ÉVIDEMMENT, C'EST DU PUR ROCK AND ROLL.

La formation actuelle de Gluecifer semble particulièrement soudée. Comment décririez-vous aujourd'hui l'alchimie entre les membres du groupe, et pourriez-vous nous les présenter un peu ?
Pour notre plus grand bonheur, nous sommes toujours les quatre mêmes gars qui ont formé Gluecifer. Les seuls changements de line-up que nous avons connus, mise à part à nos tout débuts, concernaient le poste de bassiste. Lorsque nous avons reformé le groupe, nous avons choisi Peter Larsson, le meilleur musicien que nous pouvions trouver, et il s'est avéré être également un bon ami à moi. Pour le reste, Danny Young est toujours à la batterie, Biff Malibu chante toujours comme s'il n'y avait pas de lendemain, et Raldo Useless et moi-même, Captain Poon, sommes toujours aux guitares.

La pochette de votre nouvel album met en scène la photographie d'un magnifique coq, une image assez inattendue dans l'univers du rock'n'roll. Comment cette idée est-elle née et quelle symbolique souhaitiez-vous transmettre à travers ce choix ?
Hahaha, ouais ! Le coq symbolise l'attitude et la fierté, on s'est dit que ça collerait bien avec le résultat final de cet album.

Qui est le photographe derrière cette image et pourriez-vous nous parler un peu de lui ?
Le photographe, Paal Laukli, est le même qui réalise toutes nos photos promotionnelles, nos nouveaux clips vidéo, etc.

Entre vos deux derniers albums, quels ont été vos principaux projets et centres d'intérêt, tant sur le plan musical que personnel ? Cette période vous a-t-elle permis d'aborder ce nouvel album avec un regard neuf ?
Le groupe s'est séparé en 2005... nous avons chacun pris des chemins différents, sans aucune intention de nous reformer un jour. J'ai monté mon propre groupe, Bloodlights, avec lequel j'ai joué pendant de nombreuses années, tandis que certains des autres membres se lançaient dans des projets musicaux plus modestes. Mais je crois que la séparation est survenue parce que certains voulaient fonder une famille et se consacrer à d'autres aspects de leur vie. C'est pourquoi cette reformation constituent une aventure très singulière, mais par-dessus tout magnifique. Je pense que ce qui rend cet album aussi solide, c'est précisément le fait que nous n'avions aucune obligation de le faire. Nous aurions très bien pu remettre tout cela au placard après quelques années de concerts en reformation. Nous l'avons fait parce que nous prenions beaucoup de plaisir à jouer ensemble et que nous voulions voir si nous en étions capables, de créer de la musique à partir de cette belle énergie. Après toutes ces années, si vous décidez de revenir, cela doit être pour les bonnes raisons, et certainement pas pour sortir un album merdique de reformation comme on en voit tant. Tout au long du processus, nous avons toujours gardé ouverte la possibilité de dire : « Si cela ne nous plaît pas à 100 %, on jette tout à la poubelle. » Davantage de groupes devraient y penser, ça sauverait le monde de beaucoup de musique peu inspirée (rires).

Comment s'est déroulé l'enregistrement de votre dernier album ? Qui l'a enregistré et pourriez-vous nous en dire quelques mots ?
Nous sommes allés dans un nouveau et formidable studio à Oslo, appelé Amper Tone. Notre ingénieur du son de tournée, Johnny Skalleberg, ainsi que plusieurs musiciens norvégiens renommés de la scène rock, ont ouvert ce studio quelques mois seulement avant que nous commencions à enregistrer Same

drug new high. L'enregistrement de cet album a été bouclé en quatre sessions dans ce studio. Après avoir testé quelques «grands noms internationaux» pour le mixage, nous sommes finalement revenus vers Johnny et lui avons confié ce travail de mixage. Il connaît le groupe mieux que personne, alors nous l'avons simplement laissé faire ce qu'il voulait avec les morceaux.

Comment le nouvel album a-t-il été accueilli par la presse et par le public ?
Cela n'a été que positif. Avant la sortie de l'album, notre chanteur Biff avait déclaré : « Je ne vois absolument aucune putain de raison pour laquelle les gens qui aiment Gluecifer n'aimeraient pas cet album. » Et il avait raison. Cet album parlera avant tout à ceux qui vivent et respirent «rock'n'roll». Si nous avions cherché à innover en composant une musique censée nous propulser plus haut sur les affiches de festivals, nous serions tout simplement pathétiques. Nous sommes authentiques, comme nous l'avons toujours été, et cela semble être très bien accueilli. De Kerrang! à Classic Rock au Royaume-Uni aux grands magazines allemands, en passant par les quotidiens de notre pays, jusqu'aux fans du monde entier, nous n'avons reçu que du soutien. Alors oui, jusqu'à présent, cette aventure n'a été qu'inspirante et fantastique.

Pouvez-vous nous parler de la signification du titre de l'album ?
Je pense que le titre ne prête pas à confusion. La drogue de Gluecifer, c'est le rock'n'roll, comme ça l'a toujours été, et après toutes ces années d'absence, nous sommes de retour à un nouveau sommet.

Pour nos lecteurs, pourriez-vous nous parler de trois morceaux marquants du nouvel album ?
Mes préférés sont «The idiot», «Armadas» et «I'm ready». Pour moi, ces trois morceaux incarnent parfaitement l'essence de Gluecifer : la vitesse, l'énergie, le punk rock, le hard rock, ainsi que ce côté accrocheur et insouciant. Biff est celui qui écrit les paroles et il est vraiment doué avec les mots. Il s'intéresse davantage à la mélodie, au phrasé et à la façon dont les mots s'intègrent à la musique plutôt qu'à la narration elle-même. De plus, il a lu davantage de livres que n'importe qui d'autre que je connaisse. Cela lui permet de puiser dans des thèmes et des sujets bien plus variés que les plus gros clichés du rock.

À la fin des années 1990, la Scandinavie a vu émerger une scène rock particulièrement forte, souvent appelée «Scandirock», avec des groupes comme Hellacopters, Backyard Babies ou Turbonegro. Avec le recul, quel regard portez-vous sur cette période et sur la place de Gluecifer dans ce mouvement ?
C'était juste un peu étrange et une coïncidence, en fait. Nous n'avons jamais envisagé cela comme un mouvement ou une véritable «scène». C'est simplement devenu le cas, car nous étions plusieurs groupes de rock très percutants issus du même petit coin du monde à la même époque. C'est évidemment un phénomène que les journalistes comme les fans ont eu envie de classer dans une certaine catégorie. Cette catégorie a été baptisée «Scandirock». Nous en avons été, et en sommes toujours une composante majeure, à mon avis.

Si c'était possible, que dirait le Gluecifer de 2026 au jeune Gluecifer de 1994 ?
Ha ha, excellente question. Ça serait un truc du genre : « Accroche-toi gamin, ça va secouer et durer bien plus longtemps que tu ne l'imagines. Et assure-toi de consommer alcool et drogues de manière responsable. »

L'Australie est la terre d'AC/DC, Rose Tattoo, The Saints et de nombreux autres groupes majeurs qui ont marqué durablement le rock. Comment abordez-vous votre prochaine tournée australienne avec Hellacopters ? Avez-vous hâte de rencontrer le public australien ?
Oh que oui, c'est quelque chose que nous attendons avec impatience. Beaucoup de nos héros viennent d'Australie et, d'après ce que nous avons entendu, les fans là-bas sont les meilleurs. Quand nous nous sommes reformés, c'était précisément l'une des choses que nous espérions vraiment : pouvoir jouer dans des endroits où nous n'étions jamais allés auparavant. Et vivre cette aventure aux côtés de nos grands amis de toujours, The Hellacopters, ne pourra être que mémorable.

Comment est née l'idée de commercialiser des lunettes de soleil Gluecifer ? Comment cette collaboration s'est-elle développée ? Les lunettes de soleil sont un élément emblématique du look du rocker classique...
Tout est parti d'un vieil ami à moi qui dirige une entreprise de lunettes de soleil. Je lui ai demandé s'il serait possible de créer un modèle inspiré de ma monture préférée, et il a rendu ça réalisable. Aucun business plan, juste un objet sympa destiné à nos fans les plus fidèles. Nous plaisantons souvent sur les groupes qui portent leur propre merchandising, mais je dois admettre que j'ai moi-même beaucoup porté ces lunettes là, ha ha !

Avez-vous un message pour nos lecteurs ?
Respectez le rock, pour toujours et à jamais !

Merci à Captain Poon et Gluecifer.

■ Deux Fré
Photos : Pål Laukli



LIVE REPORT



RISE OF THE NORTHSTAR

RISE OF THE NORTHSTAR
QUAI M, LA ROCHE SUR YON

APRÈS UNE TOURNÉE QUI A AFFICHÉ COMPLET PRATIQUEMENT PARTOUT, ROTNS REPART POUR DE NOUVELLES DATES EN CIBLANT D'AUTRES SALLES. LE SUCCÈS EST DE NOUVEAU AU RENDEZ-VOUS AVEC DES CONCERTS QUI, POUR BEAUCOUP, AFFICHENT SOLD OUT. C'EST, EN PLUS, TOUJOURS UN PLAISIR DE RETROUVER LE TEMPLE DE LA MUSIQUE YONNAISE QU'EST LE QUAI M., COMPLET CE SOIR.


TEN 56.


TEN 56.


TEN 56.





RISE OF THE NORTHSTAR

Ten 56. ouvre les hostilités avec un show sympa, Aaron nous a gratifié d'une prestation toute en émotion. Se livrant à son public, avec sincérité entre deux vocalises puissantes.

Puis vient le tour de Rise Of The Northstar. Depuis Welcame en 2014, que de chemin parcouru... On a devant nous un groupe en totale plénitude. Ils dégagent une assurance tout à la fois paisible et énergique. Les Franciliens survolent les débats avec une aisance incroyable, démontrant la maturité qu'a atteint le groupe. Vithia se met le public dans la poche et joue avec lui sans retenue. L'ambiance est survoltée, le pit tourbillonne avec violence et bonne humeur. Les meilleurs titres de la discographie sont au programme accompagnés même d'un rappel.

Ce fut une incroyable soirée ! Bien que cela fait bientôt 10 ans que je suis les concerts de ROTNS, ce soir, ce fut sans doute la meilleure prestation que j'ai pu voir et entendre. En même temps, tout était réuni, un groupe au sommet de son art, un public de fans, et une salle exceptionnelle.

La tournée Nerv(e) est en cours, ne les loupez pas s'ils passent près de chez vous.

Merci à Ten 56., ROTNS et au Quai M pour cette superbe soirée.

■ Nolive
Photos : Nolive



RISE OF THE NORTHSTAR



RISE OF THE NORTHSTAR



RISE OF THE NORTHSTAR



NEUROSIS

AN UNDYING LOVE FOR A BURNING WORLD

(Neurot Recordings)

Depuis la sortie de Fires within fires en 2016 et le retrait de Scott Kelly de la scène musicale en 2019, Neurosis semblait avoir pris son congé définitif. On pensait que le groupe mythique de post-metal d'Oakland, pilier fondamental d'une scène qu'il a lui-même forgée, allait se retrouver panthéonisé, telle une vieille gloire de la musique heavy. Les rumeurs de dissolution circulaient, alimentées notamment par une déclaration troublante du batteur Jason Roeder l'année passée, laissant entendre qu'il n'envisageait plus de nouvelles tournées. Pourtant, en mars 2026, surgit de manière imprévisible et brutale, comme leur musique, An undying love for a burning world. Un douzième album composé avec un ami du groupe et fan de longue date, l'immense Aaron Turner (Isis, Sumac, Old Man Gloom, Lotus Eaters, Greymachine) qui reprend le chant et la guitare de Scott. Ce dernier travaillait depuis deux ans avec la bande de Steve Von Till en toute discrétion pour peaufiner les idées de ce nouvel album. Sa sortie a permis à Neurosis de confirmer qu'il n'a jamais vraiment splitté, dissipant les craintes des admirateurs les plus inquiets.

Ce nouvel album, totalement inattendu, déploie une atmosphère assez commune à ce qui fait la renommée du quintette. An undying love for a burning world est un tissage bien construit de huit plages à la fois hypnotiques, profondes, lourdes, introspectives, séduisantes, et parfois violentes. L'ordre de la liste des nouvelles compositions présentées a d'ailleurs été ingénieusement pensée pour que l'auditeur puisse facilement s'immerger et soit captivé de bout en bout, comme pour raconter une histoire (l'intro gueulée par Steve au final épique de «Last light»). Sur son 12ème LP, Neurosis ne se réinvente pas spécialement, il poursuit judicieusement le travail effectué depuis des décennies avec un peu de sang frais désormais. Toutes les signatures du groupe ont été préservées dont ses textures grasses et granuleuses des guitares, cette lourdeur oppressante, la densité de ses nappes électroniques, son alternance radicale entre le calme et la tempête, ses voix qui crient l'urgence et la peur. On apprécie qu'il aille à l'essentiel, sans excès de prétention, sans surenchère aussi, malgré une durée dépassant l'heure qui au final ne se ressent pas, tant on finit enveloppé, captivé et absorbé par les reliefs de ses sonorités diversifiées qui s'équilibrent parfaitement (synthé, riffs massifs, samples, voix, drones, guitares claires...). L'excellent «Blind» en est l'un des exemples les plus criants, il cristallise l'état d'esprit de An undying love for a burning world avec sa capacité à passer naturellement d'une ambiance à une autre sans que cela surprenne. Sa deuxième partie dépouillée est d'ailleurs l'un des moments fort du disque.

Ce retour réussit doit aussi beaucoup au nouveau producteur, Scott Evans, qui succède à Steve Albini, collaborateur sonore emblématique du groupe depuis 1999. La mort du légendaire ingénieur du son marque une fin d'ère, mais Evans a su préserver l'identité du groupe tout en apportant sa propre sensibilité. Le disque se conclut sur «Last light», 17 minutes magiques et mystiques, qui combine également toutes les tendances de l'album. On y croise des passages électroniques, synthétiques, voire pop, mêlés aux parties plus rugueuses dans la plus pure tradition Neurosis. Je ne sais pas si c'est la longue pause discographique qui fait que cet album me plaît beaucoup, ou que ce disque soit une forme de guérison pour les américains, mais je le classe parmi mes préférés de Neurosis. L'avenir et le recul me le dira. Mais une certitude s'impose : An undying love for a burning world est l'une des œuvres les plus captivantes et les plus fortes émotionnellement de l'année, une véritable expérience physique qui m'a reconnecté avec ce groupe. Quoi qu'il en soit, avec Scott Kelly ou bien maintenant Aaron Turner, Neurosis demeure, définitivement, une légende.

■ Ted
Photo : Bobby Cochran





DISQUES DU MOMENT



LUGOSI

THE SCARS
(Autoproduction)

Dixième année d'existence pour les Parisiens amateurs de la star des débuts du film d'horreur et un deuxième album qui laisse penser que les cicatrices (The scars) apportent de la lumière dans un monde bien sombre. Comme on a du mal à trouver quelques notes d'optimisme dans les textes, on mise tout sur les instruments pour éclairer un tableau screamo-math-core. Quelques guitares sonnent parfois un peu clairement sur «Matches», mais il faut attendre le 2e titre pour croiser autre chose que des agressions ! C'est quand la voix se fait plus audible et passe en spoken word que l'atmosphère se détend le plus, le contraste avec le reste n'est en que plus impactant. Le superbe break et sa suite tempétueuse (avec en renfort le saxo de Patrick Shiroishi) de «The fire» est un autre bon exemple de ce que compose Lugosi : des titres sous haute tension où le groupe ne la relâche que pour mieux nous défoncer ensuite. J'apprécie particulièrement la distorsion des grattes qui sonnent assez «emo» par moments, ne cherchant pas les graves et le matraquage et une efficacité «simple», mais nous travaillant au corps et au cœur avec un riffing aussi soyeux qu'incisif qui détonne avec le chant.

■ Oli



SNAP BORDER

SUPERGIANT
(Autoproduction)

Même s'ils sont originaires de Nancy, et donc pas vraiment près de l'océan, Snap Border, c'est un peu comme un phare. Une de ces tours imposante et massive, plantée sur un îlot rocheux et soumise aux tempêtes comme aux instants plus calmes. C'est Franck au chant qui fait office de pilier, dont la stature autant que la voix omniprésente sont la colonne vertébrale du groupe. Un chant massif et protéiforme qui passe du mélodique au growl, et qui ne te demande qu'à le suivre. Mais tout édifice massif doit reposer sur des bases solides que sont Olivier, Eddy, Thomas et Christophe pour accompagner musicalement Franck dans un rock alternatif aux pointes metal, incisif, compact et bien épais. Avec Supergiant, leur nouvel LP de 11 titres, on remet l'ouvrage sur la table, entrevu dans leurs précédentes galettes et notamment Icons en 2020. Dans la lignée, mais un petit je ne sais quoi de plus abouti, une meilleure maîtrise des ambiances, des coups de chauds comme des passages plus temporisés. Des titres «My crew», «Time code», «Trapped in a cage» ou «(V)ampire», qui ont l'art de te ramasser une bonne tarte de son dans la face. Le phare Snap Border est solide sur ses appuis, et peut te faire passer d'une mer calme de rock mélodique à une tempête metal qui te trempe bien jusqu'aux os. Bref, un très bon album.

■ Eric



THE FLYNTS

TAME THE FLAME
GENUINE LIVE IN BRUSSELS
(Autoproduction)

Avec Tame the flame - genuine live in brussels, The Flynts choisit un terrain qui lui ressemble, la scène. Enregistré à l'Ancienne Belgique sans overdubs, le double live revendique l'esprit des grands albums de concert des années 70, non pas pour rejouer artificiellement une époque, mais pour conserver ce qui fait la force du groupe lorsque la musique cesse d'être parfaitement contrôlée. Pas de filet, pas de correction a posteriori. L'objectif est de garder la soirée telle qu'elle a existé, avec son énergie, ses respirations et cette part d'imprévu qui fait précisément le prix d'un live.

Ce choix colle naturellement à l'univers de The Flynts. Le classic rock reste le socle, avec Cream, Free, Cactus ou Led Zeppelin parmi les références qui ont nourri le groupe, mais sans volonté de transformer le disque en exercice de reconstitution. Ce disque live fonctionne surtout parce qu'il rappelle que cette musique supporte mal d'être trop bien rangée. Les morceaux doivent pouvoir respirer, s'étirer et parfois légèrement déborder du cadre. Là où beaucoup de productions actuelles cherchent à éliminer chaque aspérité, The Flynts assume au contraire qu'un concert gagne à conserver ce qui ne se reproduira jamais exactement de la même manière.

La soirée bruxelloise ajoute évidemment une dimension particulière à l'ensemble. Le groupe espérait remplir le Club de l'Ancienne Belgique et s'était préparé à accompagner la date d'une campagne de publicité et d'affichage. Moins de deux semaines ont finalement suffi pour afficher complet. Tame the flame - genuine live in Brussels trouve donc sa véritable raison d'être. Plus qu'un simple document destiné à figer une étape, le disque capture un groupe au moment où la scène devient autant une identité qu'un outil de progression. Le titre prolonge d'ailleurs une imagerie déjà installée. The Flynts renvoie au silex, le premier EP s'appelait First spark et voici maintenant cette flamme qu'il faudrait dompter. Le champ lexical pourrait finir par devenir encombrant s'il ne correspondait pas aussi précisément au parcours du groupe. Depuis cet enregistrement, Luca Galet et Boris Iwanow ont quitté la formation, Guillaume Lamont et Matthijs Machtelinckx les ont rejoints et un nouveau chapitre s'ouvre. Tame the flame - genuine live in Brussels prend alors une valeur supplémentaire, celle de photographier la première incarnation de The Flynts au moment où elle atteint un cap important. Une flamme capturée juste avant que d'autres musiciens viennent remettre du bois dans le feu.

■ JC



THE FLYNTS

THE FLYNTS OUVRE UN NOUVEAU CHAPITRE. APRÈS LE DÉPART DE DEUX MEMBRES FONDATEURS, LE GROUPE BELGE ACCUEILLE GUILLAUME LAMONT ET MATTHIJS MACHTELINCKX, PRÉPARE UN NOUVEL ALBUM AVEC MARIO GOOSSENS ET ENTEND BIEN PRÉSERVER CETTE LIBERTÉ QUI FAIT SA FORCE SUR SCÈNE.

Vous sortez d'une période assez mouvementée avec les départs de Luca Galet et Boris Iwanow. Est-ce que vous avez vécu ce changement comme une rupture ou plutôt comme le début d'un nouveau chapitre pour The Flynts ?
Ce changement a apporté un vent de renouveau qui a soufflé sur les braises et intensifié la flamme. Une page se tourne et un nouveau chapitre commence, sans oublier la genèse de ce qui fait The Flynts, mais avec l'envie d'écrire la suite de l'histoire. La transition n'a pas été de tout repos, car il y avait beaucoup de choses à préparer, mais elle s'est déroulée dans un cadre assez tranquille et mature. Le groupe n'a jamais abordé cette étape comme une rupture. Boris et Luca ont souhaité se consacrer davantage à de nouvelles priorités de leur vie et nous ont laissé le temps de trouver des membres totalement alignés avec la vision du projet et surtout qui sont plus motivés que jamais.

Guillaume Lamont et Matthijs Machtelinckx arrivent dans le groupe. Qu'est-ce qui vous a convaincus qu'ils étaient les deux bonnes personnes, humainement et musicalement, pour poursuivre l'aventure ?
Musicalement, au-delà du fait que Guillaume et Matthijs partagent nos influences et vivent la musique jusqu'au bout des ongles, il est difficile d'ignorer l'immense expérience de Guillaume (guitare) et Matthijs (basse), qui ont tous les deux un CV bien rempli. On peut notamment citer les premières parties de Wolfmother, DeWolff, mais également une tournée européenne en première partie de Royal Blood. Cela les a amenés à fouler les planches de salles et festivals mythiques tels que Rock Werchter, l'Ancienne Belgique, la Lotto Arena, etc. D'un point de vue humain, il y a tout de suite eu une étincelle. Guillaume était très proche de notre producteur Mario Goossens et, dès que nous avons entamé la recherche des nouveaux membres, son nom était une évidence. Très rapidement, on s'est appelés, on a discuté autour d'un verre et finalement, en répétition, la magie a immédiatement opéré. Notre priorité étant de compléter le groupe par un duo plutôt que par deux musiciens, Guillaume a embrigadé son ami de longue date et camarade de Rhea pour compléter le quatuor.

Luca et Boris étaient là dès la naissance du groupe. Quand deux membres fondateurs s'en vont, qu'est-ce qui reste absolument intangible dans l'identité de The Flynts ?
Nous nous sommes efforcés ces dernières années de construire quelque chose de plus grand que nous. The Flynts, au-delà de ses quatre membres, c'est avant tout une idéologie, un message, une déclaration d'amour, une envie irrésistible de revenir aux racines de la musique qu'on aime et de porter cette flamme qui nous anime tous le plus loin possible. Bien que nos routes individuelles se soient séparées, ce qui reste de The Flynts, c'est justement son identité première. Si bien que la plupart des messages et des commentaires réagissant à l'annonce étaient : « Bonne continuation à Boris et Luca, et longue vie à The Flynts. »

À l'inverse, est-ce que cette nouvelle formation vous permet désormais d'aller vers des choses que vous n'auriez peut-être pas envisagées auparavant ?
Il y a un amour commun pour ce répertoire classic rock qui nous a bercés ainsi que les valeurs qu'il véhicule. Donc notre musique aura toujours cette teinte caractéristique. Il est certain que Guillaume et Matthijs sont deux personnalités au bagage musical et scénique chargé et que leur arrivée apporte un renouveau à la musique du groupe. Déjà après nos premiers concerts sous la nouvelle formation, des habitués des Flynts sont venus nous dire qu'ils sentaient une énergie nouvelle. Notre envie transpire sur scène, au moins autant que nous (rires), notre excitation est à son comble et le tout contenu dans une sérénité gagnée par l'expérience apportée par nos deux nouveaux acolytes. Indubitablement, Guillaume et Matthijs apportent une certaine maîtrise qui nous permettra d'envisager des voyages vers des contrées inexplorées.

Vous avez longtemps revendiqué cette fascination pour le rock des années 70, Cream, Free, Cactus ou Led Zeppelin. Est-ce qu'aujourd'hui vous ressentez le besoin de vous éloigner un peu de ces références pour construire un son encore plus personnel ?
La volonté a toujours été de construire un son personnel et non pas de reproduire ce que

nos influences ont pu faire par le passé. On veut avant tout que The Flynts soit The Flynts. Notre musique est probablement teintée 70's, mais ne se veut pas être un cover déguisé des 33 tours de nos idoles. Le chemin pour trouver ce qui rend un groupe unique n'est pas un sentier battu et The Flynts a trouvé sa voix. Mario Goossens nous a notamment permis de chercher dans des directions qui rendent le son et les compos du groupe encore plus uniques. Mais le débat n'est pas aussi cérébral que la question peut le laisser entendre. The Flynts, c'est surtout de la musique qui vient des tripes, du cœur et qui nous ressemble.

«Tea party» marquait déjà une étape avec Mario Goossens et Greg Gordon. Avec le recul, qu'est-ce que ce titre a changé dans votre façon de composer ou d'enregistrer ?
Dans la façon de composer, pas grand-chose. On a toujours cette volonté de faire des morceaux qui n'existent pas et qu'on aimerait pouvoir écouter. On veut continuer à surprendre, et surtout ne pas se contenter de la facilité. On livre beaucoup de nous dans chaque morceau. Pour ce qui est de l'enregistrement, les deux derniers singles «Smoke and mirrors» et «Tea party» ont été enregistrés au clic. Avec Mario à la production, nous ne voulions pas nous priver de la possibilité d'enregistrer des overdubs, mais également d'amener l'arrangement des morceaux dans une autre dimension. L'importance accordée à la recherche du son a été encore plus intense pour réellement obtenir un son caractéristique des Flynts.

Vous préparez maintenant un nouvel album avec Mario Goossens. Qu'est-ce qu'un musicien qui a passé autant de temps derrière les fûts de Triggerfinger peut apporter à un groupe comme le vôtre au-delà de son rôle de producteur ?
Énormément de choses ! Mario a tellement d'expérience qu'il a toujours des conseils pertinents, que ce soit sur la construction d'un morceau, la façon de le jouer, la manière de continuer à surprendre, de le réarranger, de peaufiner le son et, surtout, de créer quelque chose d'unique. Mario a réellement construit une carrière qui s'inscrit dans la durée et est toujours actif sur la scène européenne. C'est également notre objectif, donc nous sommes à bonne école. Et au-delà du musicien, il y a l'homme bienveillant qui s'attache à développer ce que nous proposons et non pas à imposer quoi que ce soit.

Mario vous pousse-t-il parfois à casser vos habitudes ou à abandonner certaines idées auxquelles vous étiez particulièrement attachés ?
Il nous pousse constamment à éviter la facilité et à explorer le champ des possibles avant de considérer un morceau terminé. La phrase fétiche de Mario, c'est «Let's try it!». C'est un conseil qui peut sembler anodin mais, au-delà de ça, c'est presque un conseil de vie. Il nous pousse à ne pas nous faire un avis avant même d'avoir essayé et entendu ce que ça donne. Parce que le risque de ne pas essayer et de faire de la musique uniquement dans sa tête, c'est de s'enfermer dans ce qu'on fait et connaît déjà, ce qui, à terme, peut devenir une vraie prison, aussi dorée puisse-t-elle paraître.

Votre premier EP s'appelait First spark, puis le live Tame the flame - Genuine live in Brussels. On reste dans le champ lexical du feu. Le prochain album va-t-il continuer à alimenter l'incendie ou avez-vous envie de changer complètement de décor ?
Le nom The Flynts fait lui-même référence au champ lexical du feu étant donné qu'il signifie «Les silex». À l'heure actuelle, on ne se ferme la porte à aucune idée mais, comme on en parlait au début de cette interview, un nouveau chapitre va s'écrire et avec lui une page se tourne et ouvre la porte à une infinité de nouveaux décors. La flamme qui s'éteint n'en fait pas partie.

Tame the flame - Genuine live in Brussels a été enregistré à l'Ancienne Belgique sans overdubs, dans l'esprit des grands albums live des années 70. Quand vous vous réécoutez aujourd'hui, qu'entendez-vous que vous n'aviez pas forcément perçu sur scène ce soir-là ?
À quel point on entend que cette date et l'enjeu nous ont transcendés. Le public était tellement intense qu'on a complètement déconnecté. La première écoute du live a été une vraie découverte. Le moment est passé si vite. C'est la magie de la scène : le temps se contracte et s'étire et fait passer des moments aussi jouissifs en une fraction de seconde. C'était une déconnexion totale et un moment de partage mémorable avec le public, qui nous l'a très bien rendu.



Remplir l'Ancienne Belgique en deux semaines représentait un sacré cap. Est-ce que cette soirée vous a donné le sentiment que The Flynts changeait réellement de dimension ?
C'était une réelle surprise de voir l'engouement autour de cet événement. Même s'il s'agissait du Club, on s'était dit qu'on serait déjà contents si on pouvait afficher sold out. On avait prévu une campagne de pub, on s'était préparés à aller coller des affiches. Alors oui, lorsqu'au bout d'une semaine et demie, on devait dire à certains proches qui pensaient avoir le temps qu'on ne pouvait pas leur garantir une place s'ils tardaient à prendre la leur, on a pris une claque et on s'est rendu compte à ce moment-là que The Flynts venait de changer de dimension.

Vous avez toujours insisté sur l'improvisation, l'absence de clic et le caractère imprévisible de vos concerts. Avec une production qui devient plus ambitieuse, comment préserver cette liberté sans que le show devienne trop verrouillé ?
Les gens qui sont venus nous voir en concert le savent : c'est quelque chose qui ne changera pas. La scène, c'est le moment où tout prend son sens et où les morceaux prennent vie. Malgré une production plus poussée sur les derniers singles, l'improvisation, l'absence de clic et le caractère imprévisible, bien que maîtrisé, de nos concerts, c'est aussi ça, l'identité des Flynts. Cela demande peut-être de se casser un peu plus la tête au moment d'adapter les morceaux pour le live, mais c'est quelque chose qu'on a déjà pu expérimenter avec «Tea party» et «Smoke and mirrors», qui prennent encore une autre dimension en live. C'est notre liberté sur scène qui rend chaque concert unique et qui fait que nos fans ont l'impression de nous redécouvrir à chaque concert. Chaque moment est authentique et le public le ressent. Si bien que la phrase qu'on entend le

INTERVIEW



plus en sortant de scène, c'est : « J'aimais déjà bien les morceaux, mais sur scène, vous prenez une autre dimension.» D'où l'idée de sortir un album live.

On vous rapproche régulièrement de groupes comme Rival Sons, Dirty Honey ou Greta Van Fleet. Est-ce une comparaison qui vous aide à situer votre musique ou commence-t-elle à devenir un peu encombrante ?
C'est plutôt dans l'autre sens : cette comparaison aide les radios, le public et la presse à nous situer et à comprendre une partie de notre univers. Ce sont des groupes aux influences similaires aux nôtres, avec un amour profond pour le classic rock, mais chacun de ces groupes le fait à sa façon. C'est impossible de confondre un morceau de Dirty Honey avec un morceau de Rival Sons ou de Greta Van Fleet, et vice versa. Et c'est là toute la beauté de ce genre : la liberté et l'éclectisme. C'est un vecteur sur lequel chacun peut développer qui il est à travers sa musique, et c'est ce qu'on fait avec The Flynts. C'est également ce que montre notre premier EP, First spark, dont les quatre morceaux amènent à un voyage dans quatre univers différents, mais pas incompatibles. On ne cherche aucunement la comparaison, et elle n'est pas encombrante pour autant. Au même titre que ces trois groupes ne se ressemblent pas, The Flynts ne ressemble à aucun de ces trois groupes !

Après la Belgique et la France, vous affichez clairement des ambitions internationales. Quel serait aujourd'hui le prochain territoire ou la prochaine scène qui vous ferait vraiment sentir que vous avez franchi un nouveau palier ?
Au-delà de consolider notre présence sur les territoires francophones, plusieurs pays voisins nous font bien envie, comme par exemple les Pays-Bas et l'Allemagne, qui sont très friands de ce genre de musique, mais également l'Italie, d'autant plus que Raphaël, notre chanteur, est d'origine italienne et que cette scène y est très développée. Par contre, avec l'arrivée de Guillaume et Matthijs, nous ambitionnons avant tout de nous faire connaître dans la partie néerlandophone du pays, que nous espérons prochainement arpenter de long en large.

Depuis notre dernière rencontre, beaucoup de choses se sont passées autour de The Flynts. Quelle est la question que personne ne vous pose actuellement et à laquelle vous aimeriez pourtant répondre ?
«Qu'est-ce que ces derniers mois vous ont appris que vous n'auriez pas pu apprendre autrement ?» Il s'est passé énormément de choses ces derniers mois : changement du line-up original, composé d'amis, arrivée des nouveaux membres, sortie de notre double album live Tame the flame - Genuine live in Brussels... Je crois que cette période nous a surtout appris que rien n'est acquis, que la motivation et les convictions sont des ingrédients essentiels à la poursuite de l'objectif. Dans ces moments moins euphoriques, nous avons compris à quel point l'entourage est essentiel. Le doute est permis, mais la peur paralyse. The Flynts n'est pas qu'un groupe de quatre musiciens. Notre manager nous a portés à bout de bras dans cette période charnière jusqu'à ce que la flamme reprenne, toute l'équipe qui travaille autour du groupe n'a pas fléchi, et last but not least, nos fans sont là, nous soutiennent, nous poussent et attendent que nous continuions à vibrer ensemble, et nous rappellent que «ce n'est pas la destination qui compte, c'est le voyage».

Merci à Bruno Labati ainsi qu'à The Flynts pour leur disponibilité et leurs réponses.

■ JC
Photos : Christophe Brysse



JAY BUCHANAN

WEAPONS OF BEAUTY
(Thirty Tigers / Sacred Tongue Records)

Parcours atypique que celui de Jay Buchanan qui a débuté sa carrière musicale tout seul et a joué près de 10 ans sous le nom de Buchanan, sa voix vient sublimer la musique d'un groupe de musiciens à partir de 2009, c'est le début de l'aventure Rival Sons, un des combos majeurs du rock qui puise ses influences dans les seventies entre les pierres et le désert. S'accordant une petite pause (leur prochain album est attendu en 2027), le combo a laissé du temps libre à Scott Holiday (pour son projet HOL1D4Y) et à Jay pour revenir à un album solo.

Oublie les guitares rocailleuses et les riffs poussiéreux, Jay livre un opus porté par l'americana, le folk et le blues. Les accords glissent, le rythme est parfois amené par un piano clair et fougueux mais dans l'ensemble, Weapons of beauty invite à se poser et à se laisser aller. Le gaillard a passé plusieurs mois dans le désert pour composer, mais il n'en est pas revenu pour livrer un message messianico-halluciné tel un homme lézard, mais plus un condensé de sa vision de son ressenti personnel. En quoi il apprécie la solitude, la création, la nature, comment il affronte les difficultés, les doutes... il a fait un point sur sa vie et se met à nu sur qui il est. C'est aussi beau que pur et même si tu ne comprends pas l'anglais, sa voix te transpercera assez le cœur pour que le message soit reçu. C'est un peu différent, tant musicalement que sur le processus créatif mais on peut rapprocher cette aventure de celle de David Eugene Edwards, même si ce dernier est resté plus proche de l'esprit 16 Horsepower que Jay Buchanan ne l'est de Rival Sons.

Très bien produit, l'album est touchant, chargé en émotions, il peut retourner le plus dur des rockeurs, c'est un retour en solo réussi et même si ça doit ralentir les sorties de chez Rival Sons, je ne suis pas contre une suite...

■ Oli
Photo : Matthew Wignall





MONNEKŸN

THE HUNDREDTH NIGHT
(Autoproduction)

Après des débuts marqués par le monde des singes, Monnekÿn se détache de son univers «monkey» avec un nouvel EP mixé et masterisé chez HK (Black Bomb A, Akiavel, Locomuerte, Sinsaenum... la liste est longue). Musicalement, les Franciliens sont toujours à fond dans la mouvance nu-metal de la deuxième moitié des années 90' avec deux grosses influences : Deftones pour les guitares, quelques rythmes et des parties vocales (même si certaines vont piocher chez KoRn notamment pour «Joker») et Limp Bizkit pour la fusion avec le hip-hop. Le collectif reprend les codes du genre en les malmenant, mélangeant les idées, variant les chants, refusant de tomber dans une certaine facilité mélodique pour sonner vrai, c'est plutôt rare et à encourager ! L'exercice est plus difficile, mais Monnekÿn s'en sort avec les honneurs. Alors que la première vague néo metal en France cherchait à se singulariser du reste du monde en employant la langue de Molière, le revival auquel nous assistons depuis quelques années (Rise Of The Northstar, Dust In Mind, Th3ory...) se confronte à la scène mondiale en chantant en anglais, des paris osés mais réussis.

■ Oli



PRISONER

PRISONER
(Wicked Cool Records)

S'il y a bien une chose dont Prisoner n'est pas prisonnier, c'est bien d'un style musical. Après deux albums sortis en 2021 et 2023, à s'amuser à passer à la moulinette des génériques de séries anglo-saxonnes des 60's ou 70's (comme Star Trek, Hawaï 5-0, Chapeau melon et bottes de cuir,...) au mixer tantôt garage, tantôt jazzy, Prisoner s'est dit qu'il était peut-être temps de réaliser ses propres compos. C'est d'ailleurs ce qu'annonce la chanteuse Suzanne, en introduction de cet album : «Je n'ai besoin de personne, je me suis faite toute seule». Effectivement, ce groupe franco-allemand n'a plus besoin de revisiter les bandes sons des vieilles séries et se lance dans la composition de 14 titres qui, à l'instar d'une bonne bande originale de film, sonnent comme autant d'ambiances différentes. Le film en question serait tout de même un revival des seventies, tant les sons (surtout des claviers) et textures nous replongent dans le passé, mais avec une petite touche de modernité et une bonne plâtrée d'originalité tant Suzanne passe du chant lyrique au paroles scandées ou à la mélodie pop. Le trombone de Marcus rajoute une ambiance singulière, et on pourra passer d'un titre garage, post-punk, jazzy cool, quasi disco, et variété 60's. Prisoner est sacrément libre, et véritablement original.

■ Eric



ØLYP
I(M)MORTAL
(Klonosphère)

Le label Klonosphère prouve une nouvelle fois ses talents de découvreur de pépites et son amour pour des projets ambitieux à la croisée de plusieurs chemins. Ici, dans la liste qui pourrait s'approcher d'Ølyp, je pense surtout à Stömb (les idées de Duality doivent convenir à notre duo tout comme le choix de couleur de l'artwork pour ceux qui se souviennent de The grey), mais pourquoi pas aussi à Step In Fluid, Maudits ou aux plus récents Could Seed qui partagent des ambiances instrumentales qui repoussent de nombreuses limites.

Bien que sans texte, le groupe joue avec les mots et les lettres, Ølyp réalisant un grand écart entre la Norvège (ses fjords, son Carousel Feeling, sa lettre barrée…) et la Grèce antique (son mont Olympe, ses mythes, son symbole d'unité et d'élévation…) alors que I(m)MORTAL et son emploi des majuscules comme de la parenthèse permettent une double lecture antinomique selon qu'on y prête plus ou moins d'attention («immortel» ou «je suis mortel»). Rien qu'avec ça, tu as déjà dû te plonger dans l'écoute de l'album car deux gars qui se cassent assez la tête pour présenter leur projet ont forcément des tonnes d'idées à mettre en musique. En effet, Thibaud (guitare, basse, arrangements) et David (batterie, ex-Through The Void) enchaînent les bonnes trouvailles issues du prog comme du post-metal avec un goût pour le rock, le math ou l'ambient. Un fourmillement bien cadré dans des compositions solides aux structures complexes, mais assez faciles à écouter puisque le travail sur le son transforme leur metal en une musique parfois douce (avec quelques plans qui peuvent évoquer les sacro-saints Tool) car la puissance passe par le poids et les intentions bien plus que par l'agressivité de la distorsion. Pour amplifier cette sensation agréable, le combo a fait appel à quatre musiciens venus du classique avec leurs violons et violoncelle… le coeur de «Molden», la partie finale de «Solace», l'intégralité de «The great denial - Part 1» et une bonne partie de sa suite se retrouvent magnifiés, donnant une profondeur et une hauteur absolument vertigineuses à ces titres et à l'album dans son ensemble. Mais c'est tout de même «One's tormented mind is a crumbling universe» qui est mon morceau préféré, après un départ assez nerveux, le rythme s'accélère comme s'il fallait fuir un danger, la double pédale monte l'intensité puis tout retombe, le tempo s'appesantit et c'est la guitare qui prend le relais, entre riffing et petites notes, elle se marie parfaitement avec la batterie puis apparaît une nouvelle couche de gratte qui apporte de la lumière, on gagne en espace et en respiration avant de voir la tension regagner du terrain. On pense le titre terminé, mais ce n'est qu'une pause, un essoufflement en réalité, le morceau devient humain et reprend sa course, on vit le truc, c'est assez magistral.

Tu l'auras compris, si tu aimes te faire envahir par la musique et ses émotions, si tu acceptes de pleinement écouter un album et donc de ne pas juste mettre un fond sonore, alors I(m)MORTAL peut devenir un de tes disques préférés de l'année ! Allez, ferme les yeux et ouvre grand les oreilles…

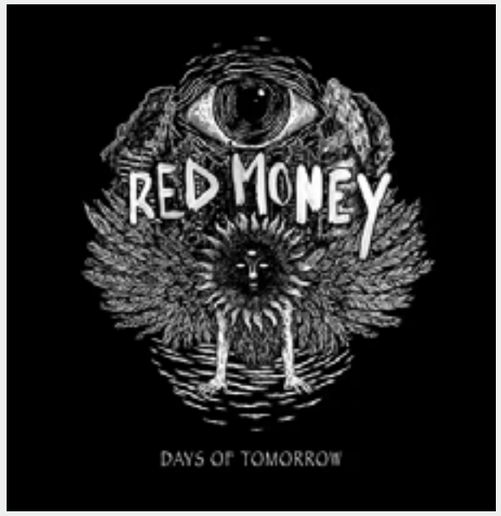
■ Oli



THE REED CONSERVATION SOCIETY
SING A SONG THAT NEVER ENDS
(Hot Puma Records)

Après avoir clarifié un doute avec un album en français (il s'agissait de préserver le Roseau et non la mémoire de Lou Reed), The Reed Conservation Society est de retour avec un opus en anglais, toujours aussi pop que folk. Stéphane Auzenet s'est entouré de nombreux amis et de quelques membres de la famille pour proposer un album cosy qui, sous des allures lo-fi (mélodies simples, sons de cordes qu'on frotte) contient de riches arrangements et un tas de détails qui n'en sont pas. Parmi la longue liste d'invités, on trouve Natasha Penot (The Apartments), une partie du Rosie Brown Band (pour qui ils ont ouvert à Brighton début juillet lors de son 25ème anniversaire), Emma Broughton (une habituée dont la voix s'entend aussi régulièrement chez Exsonvaldes) et bien d'autres qui apportent des sons différents (cuivres, orgues, cordes classiques…). Chaque titre est ainsi renforcé ou semble plus «dépouillé», et donc plus pur, si le combo est seul, chacun se forge une identité un peu différente du voisin tout en restant bon et cohérent puisque la voix de Stéphane assure une liaison chaleureuse. Les titres à plusieurs voix sont ceux que je préfère et notamment le cotonneux «The kruize», pourquoi ne pas débuter le voyage par là si tu veux chantonner sans t'arrêter…

■ Oli



RED MONEY
DAYS OF TOMORROW
(Autoproduction)

Avec un tempo sec et nerveux comme un métronome sous caféine, voilà «Hang tight» qui ouvre cet EP du duo berlino-palois, et qui embarque l'auditoire en 30 secondes. Avec Red Money, on est parti pour un petit quart d'heure de garage rock post-punk de haute facture. Ils nous avaient régalés avec Shake, burn and love, leur précédent LP sorti en 2018, ils repassent en 2026 avec ce même rock brut et sensuel, et un brin plus tendu que le précédent, emmené par la voix et la guitare de Laure et la batterie et les chœurs d'Arnaud. Brut et tendu avec des tracks rapides et entrainants comme «Hang tight» ou «Pandora» ; ou dans un style épais et envoutant pour «Desire's limbo» ; ou plus agressif et saturé avec «What you want», Red Money navigue entre The Kills et P J Harvey. Seulement 4 titres qui passent trop vite, bien entendu, et on invite Red Money à augmenter un poil leur production musicale parce que 8 années entre les deux dernières sorties, c'est un peu long. Bien sûr, on peut évidemment les retrouver en live puisqu'ils tournent pas mal en France et en Allemagne. Red Money, à suivre donc sur scène ou sur album, mais à continuer de suivre sans aucun doute.

■ Eric

MUSCADEATH

MI-SEPTEMBRE S'EST TENUE LA 24ÈME ÉDITION DU FESTIVAL MUSCADEATH À VALLET, NON LOIN DE CLISSON. LA LONGÉVITÉ DE CE FESTIVAL DÉDIÉ AU BLACK ET AU DEATH METAL TIENT À UNE PROGRAMMATION SOLIDE MARIANT HABILEMENT DES NOUVEAUX GROUPES PORTÉS PAR UNE VAGUE DE BLACK METAL PROG À DES GROUPES PLUS OLD SCHOOL RECONNUS. LA FIDÉLITÉ DES FESTIVALIERS N'EST PAS EN RESTE AVEC DES FANS DU GENRE QUI REVIENNENT D'ANNÉE EN ANNÉE.

Sortie en speed du boulot, je m'empresse de rejoindre Nolive car plus d'une heure de route nous sépare de Vallet et nous tenons à ne pas manquer la prestation de Galibot. Nous arrivons quelques instants après le début du set. Galibot est un jeune groupe de black metal français issu du nord de la France dont l'univers s'inspire principalement de celui de la mine au XIXe siècle. Les chansons décrivent un univers dur, angoissant, dans lequel la misère est omniprésente. Le groupe explore également l'histoire malheureuse du Nord comme dans la chanson du «Saint-Cordon» qui évoque la peste qui a ravagé la ville de Valenciennes. La mythologie s'invite aussi dans leur imaginaire et n'a aucun mal à s'imbriquer étroitement à cette histoire du Nord, riche en tragédies. Sur scène, Galibot, c'est une prestation incroyablement forte et prenante, portée par la sublime voix de la frontwoman Agathe, très charismatique. Elle «vit» littéralement les textes portés par le groupe et transmet au public un mélange complexe d'émotions mêlant angoisse, colère, désespoir.



DECAPITATED



GALIBOT



LES BÂTARDS DU ROI

Les Bâtards du Roi succèdent à Galibot. Faisant également parti du label Les Acteurs De L'Ombre, ils incarnent cette nouvelle génération de jeunes groupes de black metal. On est (enfin) loin des thèmes attendus du satanisme, anti-chrétien dont nous avons été abreuvés ad nauseam. Cette jeune génération ne révolutionne pas le genre mais elle le dépoussière, alliant une musique puissante, maîtrisée techniquement, qui génère une gamme d'émotions plus larges, plus profondes. Les Bâtards du Roi s'inspirent des mythes médiévaux, de la décadence d'un royaume suite à un régicide, des récits et légendes de leur ville d'origine, Orléans. Leur musique est prenante, vibrante, faisant ressortir toute la noirceur, la terreur des moments sombres de leur ville. J'ai été soufflée par la qualité musicale et vocale de ces deux jeunes groupes, de leur engagement sur scène. La jeune scène black metal française nous bombarde de combos talentueux et je savoure notre chance. Sentiment partagé tellement la foule des festivaliers s'étaient amassée dans la grande salle pour assister à ces deux sets qui nous ont tous envoûtés.

La soirée s'est poursuivie avec Gorgon, Merrimack et 1349 a clôturé cette première journée. Des groupes old school, à la longévité impressionnante, piliers de la scène black metal internationale. Ces formations ont été accueillies avec beaucoup de ferveur par les festivaliers, même si je n'ai pu m'empêcher de remarquer que la foule était moins nombreuse devant la scène.

Le Muscadeath, c'est également une organisation bien rodée qui propose un service de bar et de restauration assurés tous deux par des bénévoles engagés et souriants. Que c'est agréable de pouvoir boire une bière de qualité et ne pas se ruiner avec des plats de foodtruck à 15 balles ! Un grand merci au festival qui prend soin de la bourse de son public ! Bon, je ne vous cache pas que cela permet de plus se faire plaisir au merch artistes, de soutenir ainsi les groupes ou bien encore de craquer sur les stands des nombreux exposants jouxtant la salle de concert.



LES BÂTARDS DU ROI



GORGON



MERRIMACK

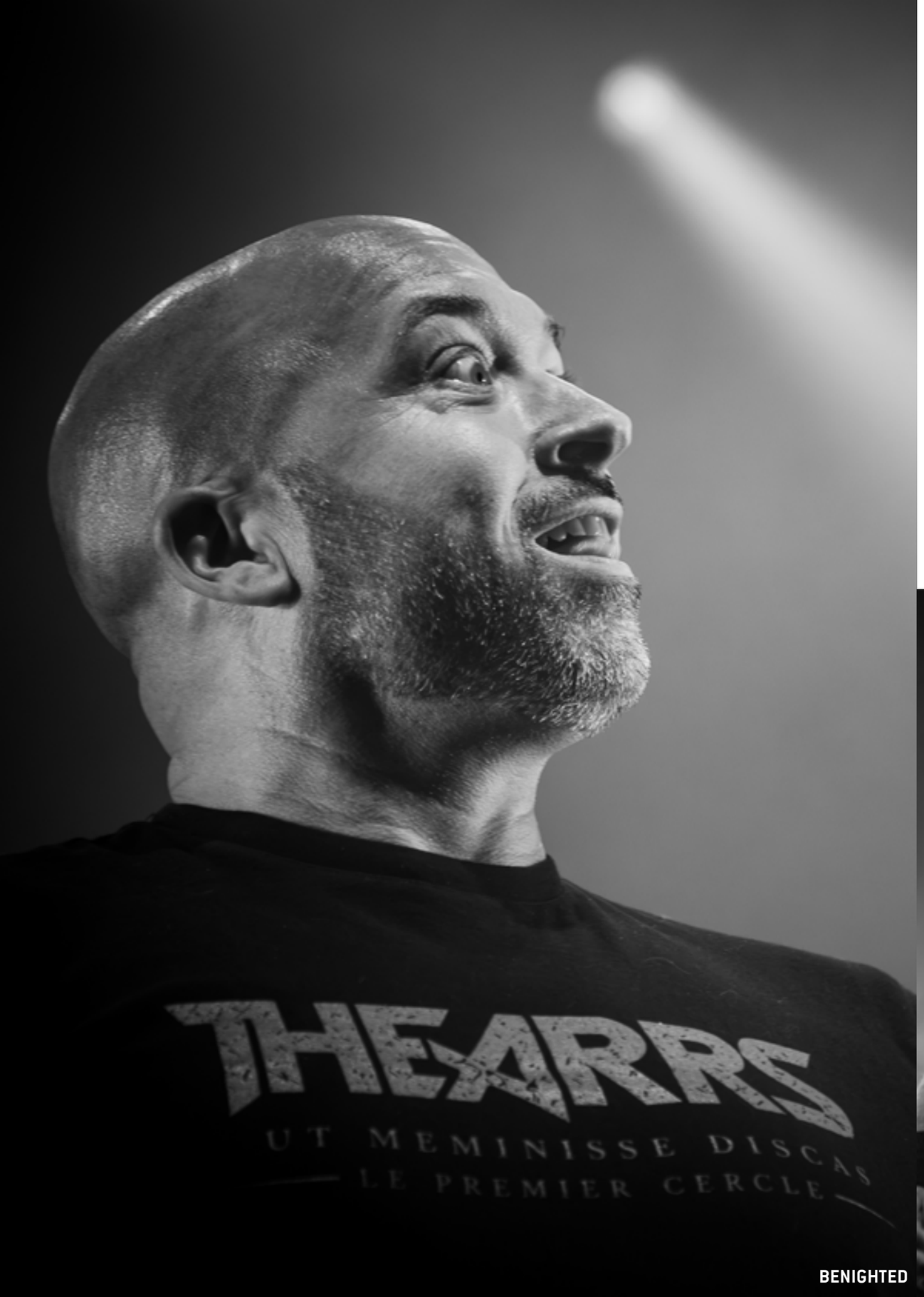


MERRIMACK

BRUTAL SPHINCTER

Un dodo, une journée de boulot plus tard, nous voici de retour pour assister au set de Brutal Sphincter que j'avais adoré au Festival 666. Et le set de ces grands gaillards potaches ne nous a pas déçus ! Le groupe a mis une ambiance de folie qui a permis à l'ensemble des festivaliers de se lâcher entre leur circle pit géant et un triangle of death improbable ! Mais ne vous y trompez pas : sous leurs airs de ne pas y toucher, Brutal Sphincter, ça joue et ça joue même très bien. Techniquement, c'est du haut niveau et les prestations vocales des 2 chanteurs sont assez spectaculaires dans le style grind.

Les très attendus Benighted ont pris le relais et ont tout de suite remporté l'adhésion déjà acquise d'un public chauffé à blanc, tellement ils sont comme à la maison au festival Muscadeath pour y avoir participé de nombreuses fois en 24 ans. Benigthed nous a délivré un show de qualité, bien rôdé et ont libéré leur violence époustouflante habituelle sur des festivaliers déchaînés et aux anges.



BENIGHTED



BENIGHTED



VOMITORY


MASTER

Master, groupe américain de 1983 svp, a déboulé sur scène pour nous assommer de leur death metal old school mêlé de thrash. Il faut noter que, Master, à rebours des groupes de sa génération, a toujours mis en avant des textes politiques et engagés au lieu de surfer sur la vague du satanisme.

Vomitory, célèbre groupe de death metal suédois fondé à la fin des années 80 nous a offert un show traditionnel marqué par la brutalité et la vitesse vertigineuse de leur style.

Notre soirée s'est clôturée en beauté par un groupe polonais que l'on ne présente plus, Decapitated, pilier et fer de lance de la scène metal extrême moderne. Fortement influencés à leurs débuts par Cannibal Corpse, ils ont su trouver leur propre style en nous délivrant un death metal particulièrement technique et brutal, mêlant des influences thrash et grindcore. Les festivaliers ont assisté en masse à ce concert. Decapitated nous a assommé de bonheur avec un show bluffant, violent à souhait.

Un grand merci à toute l'équipe du Muscadeath pour l'organisation aux petits oignons, l'accueil, nos accréd' et plus particulièrement à Alexandre Saba. Hâte de vous retrouver pour vos 25 ans qui, nous n'en doutons pas, nous réserverons des pépites !!!

■ Gab
Photos : Nolive


DECAPITATED

DECAPITATED



GALIBOT

GALIBOT, ORIGINAIRE DE VALENCIENNES, VIENT DE SORTIR SON DEUXIÈME ALBUM, CATABASE, CHEZ LES ACTEURS DE L'OMBRE. LE GROUPE DÉFEND UN BLACK METAL RÉSOLUMENT MODERNE AVEC DES TEXTES DE GRANDE QUALITÉ S'INSPIRANT DU MONDE MINIER. IL A CLAIREMENT BEAUCOUP DE SUCCÈS EN SALLE ET CELA EST MÉRITÉ. NOUS AVONS PROFITÉ DE LEUR PASSAGE AU MUSCADEATH POUR INTERVIEWER AGATHE AKA DIFFAMIE, LA FRONTWOMAN DU COMBO NORDISTE.

Comment ça s'est passé ce soir ?
Super ! On a eu quelques petits soucis de lumière, mais hormis ça, je pense que le show s'est bien passé et que le public a plutôt bien aimé, donc on est content.

En tout cas, la salle était bien remplie, j'ai trouvé que le public était très réceptif…
Oui, c'est l'impression que j'ai eu aussi et ça fait chaud au cœur.

Vous existez depuis pas très très longtemps et j'ai cru comprendre que le line-up était vraiment formé depuis seulement une année.
C'est ça.

Vous êtes originaire de la région du Nord ?
Oui, il y a juste notre batteur qui est belge, mais il est vraiment tout près de chez nous.

Vous vous êtes rencontrés comment ? Vous vous connaissiez auparavant ou ce sont des rencontres fortuites ou organisées parce que vous cherchez du monde ?
Globalement, c'est plus un truc amical. Thomas et moi, ça fait fait 10 ans qu'on se connaît. Valenciennes quoi ! Les gens qui écoutent du metal à Valenciennes se connaissent… Pareil pour Clément, c'est un pote qui habite dans la même ville. Donc le noyau de Galibot, c'est vraiment juste des potes qui écoutent du metal. Julian, c'est lui qui a enregistré et mixé notre album, puis il s'est rajouté au groupe. Trouver un batteur, c'est toujours la partie la plus compliquée quand t'as un groupe parce qu'il n'y en a pas beaucoup et ils ont tous 14 groupes chacun ! Le batteur, ça a été une recherche, on avait un autre batteur auparavant, Robin qui n'a pas pu poursuivre le projet, on a trouvé Chris, on lui a proposé et ça lui a parlé. Et humainement, ça collait ! Car tu ne prend pas des personnes juste pour venir jouer de la musique, il faut que ça colle.

Cela explique certainement pourquoi vous avez choisi le thème des mines.
Exactement, c'est notre paysage quotidien. Déjà le line-up d'origine, nous trois, ont vient du bassin minier pur et dur, et les personnes qui se sont ajoutées au line-up viennent aussi du bassin minier de la région de Valenciennes. Alors, c'est pas comme ça qu'on les a sélectionnés, mais c'est ce qui fait que la thématique du groupe leur parlait. Pour nous, c'était évident parce que ça fait partie de notre quotidien et aussi parce qu'on trouvait que la thématique se prêtait bien au style du black metal, c'était le style de prédilection.

J'ai regardé les paroles de votre dernier album. Vous vous êtes pas mal inspiré de Zola et de «Germinal». Pourquoi ce choix ? Vous auriez aussi pu vous inspirer de votre histoire familiale ou de témoignages que vous vous auriez pu aller collecter.
C'est le cas aussi ! C'est vrai qu'on est beaucoup inspiré par la littérature. Zola, mais aussi Jules Verne avec «Les Indes noires». On s'est aussi pas mal inspiré de témoignages. Dans nos albums, il y a des interludes avec des personnes qui parlent. Et ce sont des vrais témoignages de personnes qui ont travaillé dans les mines. On est beaucoup inspiré par l'histoire, que ce soit celles de nos grands-parents ou de nos voisins. Et en plus de l'esprit minier, on a fait quelques analogies avec la mythologie. Le monde de la mine se prête tellement à ça. Il y a plusieurs liens entre la mine et d'autres histoires. Le premier album Euch'mau noir était beaucoup plus sur l'aspect social, syndicaliste et les mouvements de mineurs. Ils ont eu une portée folle sur le reste du syndicalisme en France. Et puis, par la suite, c'était à la fois un témoignage et puis un peu de mythologie.

J'avais l'impression que, sur le deuxième album, vous étiez un peu plus dans une sorte de tragédie. J'ai beaucoup aimé le texte sur la chanson de «Jeanlin». Vous parlez aussi du «Saint-Cordon», de l'épisode de la peste à Valenciennes. Ce sont des épisodes qui sont plutôt méconnus du grand public, c'est super intéressant, qui écrit ces textes?
Au tout début de Galibot, c'était Thomas, puisqu'il a créé le projet, et aujourd'hui, c'est Thomas et moi principalement. Quand on est en studio et qu'on fait des préprods, on aime bien tous mettre la main à la pâte, que ça soit pour placer les top lines ou pour les textes.

J'ai adoré cette dernière chanson, il y a une inspiration hardcore…
Avec Catabase, les morceaux se sont pas mal diversifiés… parce qu'on est cinq et on a cinq influences. Il y a le black metal évidemment, sinon on ne serait pas là, mais on a tous des influences très variées et, pour le coup, Julian, l'autre guitariste, est fan surtout de hardcore. On trouvait que justement ce style se traitait bien à l'aspect bagarre / revendication. Et franchement, c'est nous car on écoute du hardcore et du black. Dans le Nord, on a une

culture hardcore très ancrée, on a beaucoup de groupes locaux de HxC, on est tout le temps à des concerts hardcore...

Donc avec Thomas, tu participes aux textes. Est-ce que c'est toi qui a apporté la petite touche mythologique ?
C'était plus l'idée de Thomas, c'est lui qui a apporté cette idée-là, mais j'adore la mythologie, j'aime cet aspect et la littérature. Ça m'a parlé tout de suite aussi. On a tous trouvé ça excellent pour faire évoluer l'album par rapport au premier et toucher d'autres choses. Sinon, on fini par refaire tout le temps la même chose et ce n'est pas l'idée. On ne peut pas rester que sur ça.

Vous êtes partis sur la thématique du monde minier, mais à un moment ça va forcément s'essouffler. Est-ce qu'il y a des projets pour étendre ça derrière ?
Tout à fait, il y a des projets pour étendre. Alors, je ne vais pas en dire trop, mais on est déjà sur la suite en ce moment. Il n'y a pas que la mine dans le Nord, il y a la mine dans l'Est, Saint-Étienne, en Belgique, en Inde, en Afrique, au Brésil, en Pologne. Il y a plein de cultures autour de la mine à travers le monde. L'univers de la mine, c'est plein de sentiments, d'émotions et d'analogie. On peut partir de la mine comme on a fait un peu avec la mythologie sur la descente aux enfers. C'est un peu ce que fait Zola, c'est une étude sociologique à travers la mine. Il y a aussi tout le monde ouvrier, il y a toute une histoire. En fait, c'est l'époque de la révolution industrielle donc tu peux le décliner, mais dans énormément de métiers différents comme la filature qui était aussi très présente dans le Nord. Et la révolution industrielle, c'est aussi la prise de pouvoir du capitalisme.

Concernant votre show, est-ce que, comme certains groupes de black, vous allez investir dans la déco de scène ou est-ce que vous allez garder un style minimaliste ?
Entre les deux ! On va pas faire Disneyland ! On essaye toujours de trouver un équilibre depuis le début de Galibot, parce que l'idée n'est pas de faire quelque chose de cliché en mettant juste une pioche, un bleu de travail et un casque posé comme ça. L'idée, c'est qu'il y ait un sens d'un côté, mais surtout que ça soit frappant visuellement. Là, c'était la première fois qu'on testait notre nouvelle scène, avec les grosses grilles de part et d'autre de la batterie. On voulait quelque chose d'impactant parce que, pour nous, le live est très important et on a vraiment envie de transmettre une ambiance générale. Le but est de faire évoluer cela tout en restant fidèle à ce qu'on aime et aux émotions qu'on veut faire passer. On aime bien les choses qui sont assez brutes, la mine c'est ça aussi !

Qu'est-ce que ça vous amène comme émotions le live ?
Si je parle pour moi, c'est un gros coup d'adrénaline. Moi, j'adore ça. Le fait de voir des personnes qui connaissent les morceaux, ça me chamboule de voir des personnes qui chantent les morceaux, ou juste qui remuent la tête en cadence. Parfois, on a fait des concerts où c'est parti en pit complet, c'était incroyable. On sait aussi que dans le black, c'est pas parce qu'on ne bouge pas qu'on n'apprécie pas, c'est notre manière de ressentir la musique. Mais le fait de voir des personnes qui partent sur un pit, qui secouent la tête, qui connaissent les morceaux ou même qui découvrent me touche vraiment parce que je fais réellement quelque chose que j'aime...

Et ce serait quoi ton rêve musical ?
Mon rêve musical, ce serait de vivre de la musique, même si je sais que c'est très compliqué. Mais si on part dans les rêves, ça pourrait être ça. Que l'on soit toujours aussi inspiré avec Galibot, que ça continue à se passer aussi bien parce que on est vraiment une belle bande de potes. On est à peu près dans la même vision de la musique, il faut que ça continue et qu'on fasse aussi des scènes de plus en plus grosses.

C'était quoi votre plus grosse scène jusqu'à présent ?
Aujourd'hui !

J'ai cru comprendre tout à l'heure qu'il y avait un nouvel album qui était en préparation.
Oui, tout doucement. Mais là, on a fait beaucoup de clips, car notre dernier album est encore tout récent. Et puis parce qu'on aime illustrer justement cette ambiance de la mine parce que ça ne parle pas à tout le monde si on n'est pas du Nord... On aime mettre ça en scène.

Votre actualité pour l'année prochaine ?
Pour l'année prochaine, je ne peux pas trop en dire... il va y avoir beaucoup de choses, mais qui sont pas encore annoncées. Alors, pour



INTERVIEW



cette année, on va avoir le Nightfest en Belgique à Armon, on va jouer aussi avec The Great Old Ones à Castres, fin d'année, on sera sur un festival à Limoges avec Les Bâtards du Roi. Et pour l'année prochaine, alors, il y a une grosse partie en début d'année ainsi que l'Allemagne à l'automne, mais je ne peux pas en dire plus...

Vous nous faites penser à Houle dans une thématique qui est un peu différente. Mais tous ces jeunes groupes de la scène black metal française sont très intéressants. Le black metal s'est, pendant des années, cantonné au côté anticlérical et nihiliste. Au bout d'un moment, ça finissait par tourner en rond. Cette jeune scène à laquelle vous appartenez choisit des thématiques qui font partie de leur histoire de ce qu'ils sont et, de fait, cela renouvelle énormément le genre et lui donne plein de couleurs différentes, même au niveau musical...
On se permet beaucoup de choses que ne se permettaient pas les anciens. Ce n'était pas forcément un but de changer la scène. Nous, on a fait la thématique qui nous plaisait et on s'est rendu compte qu'on était un peu dans un flow et c'est pas du tout négatif. Au contraire, on kiffe aussi les groupes qui ont des thématiques et on aime bien le côté un peu théâtral qui raconte quelque chose. On ne se voyait pas refaire ce qui a été fait, même si on kiffe la musique des années 90. Si on faisait ça aujourd'hui, on se trouverait ridicule, c'est un gros mot, mais nous, ça ne nous parlait pas et je trouve qu'en fait, c'est vrai que ça a choqué à une période et ça a marqué son époque. Mais aujourd'hui, c'est un peu «ridicule» effectivement. En tout cas, pour nous, ça n'aurait plus grand sens...

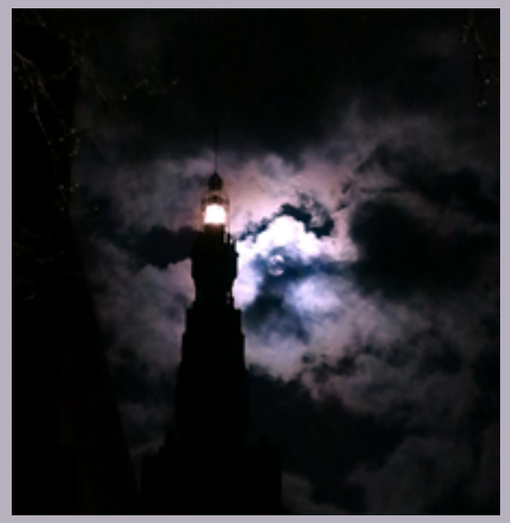
Je trouve que les jeunes groupes comme vous sont en réalité beaucoup dans le réalisme, dans le social, et apportent beaucoup de choses. Puis, ca fait connaître aussi des univers et amène à se poser des questions. Il y a une dimension intellectuelle que je trouve intéressante, il n'y a pas que la dimension artistique et franchement ça fait du bien.
Merci, merci, on prend beaucoup de temps à creuser ces sujets parce que ça nous passionne.

Vous creusez les sujets, les thèmes etc.., je trouve que c'est très bien écrit, c'est très poétique, très fluide. On sent le grand soin qui est apporté à l'écriture, dans le choix des mots, dans le rythme des phrases...
Ça fait plaisir, merci. On est très reconnaissant en tout cas du parcours que l'on a, de où on en est aujourd'hui, grâce au public. Maintenant, il va falloir organiser la vie professionnelle et la vie artistique. Pour moi, c'est la bascule qui est en train de se faire et ce n'est pas évident.

On remercie toute l'organisation du Muscadeath ainsi qu'Agathe et ses acolytes de Galibot pour cette interview et ce super show.

■ Gab
Photos : Nolive





SUNWELL

I'M LOOKING AT THE LIGHT

(Araki Records / Stellar Frequencies)

Sunwell est un projet solo originaire de Lille, celui d'une multi-instrumentiste nommée Elya et active au sein de plusieurs formations telles que Deûle, Death By Fog, ou encore Anastaise. Elle a sorti en fin d'année dernière un premier album, I'm looking at the light, qui a eu droit à une version physique au mois de mars. C'est cette version CD qui nous a permis de faire connaissance avec ce projet qui conjugue de belle manière post-rock, shoegaze et industriel, habillé d'une réverbération omniprésente et d'effets éthérés, tandis que les percussions y demeurent presque absentes (seuls quelques morceaux en font usage). Ainsi, son écoute procure une sensation de suspension permanente, d'apesanteur, durant près d'une heure. J'irais même jusqu'à dire que ce premier essai résonne comme une forme de rite, un seuil entre deux mondes, deux états de conscience. Cette esthétique musicale demeure assez (de plus en plus ?) répandue dans le rock indé, mais toujours aussi stimulante à écouter, puisque la manière d'exploiter la matière sonore, et de donner de l'impulsion et de la finesse à la composition, est propre à chacun. Et Sunwell, sur ce point-là, se débrouille plutôt bien. Si tu aimes à la fois Dead Can Dance, Chelsea Wolfe, Slowdive, Sigur Ros ou bien Cocteau Twins, I'm looking at the light est fait pour toi.

■ Ted



HECATE

COMMENT EST LA NUIT

(Autoproduction)

Groupe de black metal de Tours dont le batteur est le seul rescapé du line-up original, Hecate nous emmène dans un black mélangeant des rythmiques classiques et mélodiques typique du BM et un panpan aux résonnances médiévales. L'exercice est plus que difficile. Si vous êtes allergiques à ces notes très pagan, vous risquez de ne pas accrocher à l'ensemble. Cependant, cela ne manque pas d'originalité et l'ambiance atmosphérique et mélodique de l'ensemble a tout pour conquérir les cœurs et les oreilles qui recherchent de la sophistication. C'est construit avec intelligence et le groupe arrive à étirer le temps pour te faire voyager dans leur univers si particulier. On alterne puissance et melo sous un chant torturé et criant qui colle parfaitement au genre. Les breaks donnent du corps aux compositions, et une ambiance aérienne contraste avec justesse la vitesse et l'énergie des moments plus noir des pistes qui s'enchaînent au fil de l'album.

■ Nolive

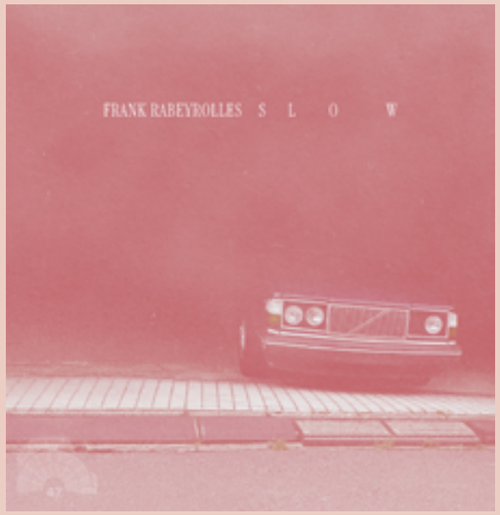


INFLATABLE DEAD HORSE

HELLO MAGPIE
(We Are Unique! Records)

L'arrivée massive de Britanniques dans le Sud Ouest est largement documentée... sauf dans nos pages, le Gallois Daniel Mark Williams permet d'aborder le sujet... C'est en effet suite à sa migration et son installation dans nos chaudes contrées qu'il matérialise ses idées folk avec quelques amis. Le simple projet récréatif prend de la consistance, adopte un nom, Inflatable Dead Horse, enregistre, joue, fait une pause et revient avec Hello magpie. Totalement épuré («Sleep it off») jusqu'à plutôt torturé («Hip to be dead»), c'est un folk-rock hybride qui vole jusqu'à nous, volant des plans et des sons (harmonium, bouzouki, claviers...) dans divers champs (post/noise/garage...). Si on essaye de suivre la pie, on a vite le tournis, pour éviter de tomber, on s'en remet à la voix de Daniel : posée, grave, repérable même dans la saturation («Creator «All kinds of love»), quasi imperturbable, elle apporte une forme de langueur qui étire le temps et correspond bien à l'atmosphère du disque. La pie ne migre pas (pourquoi quitter le Sud Ouest ?), mais quand elle se pose dans ton jardin, c'est peut-être pour annoncer un chagrin à venir, celle-ci, on l'accueille sans souci car même s'il y a de la tristesse, ce nouvel album est une bonne nouvelle.

■ Oli



FRANK RABEYROLLES

SLOW
(Too Good To Be True)

Un an quasi jour pour jour après In conversations, Frank Rabeyrolles poursuivait son périple musical en février dernier avec Slow, un disque empreint de mélancolie signé chez le label brestois Too Good To Be True (qui abrite, entre autres, The Silent Boys, Hotel Artesia et Chevalier Avant-Garde). Après l'avoir disséqué, je resterai fidèle aux sentiments exprimés lors de la critique de son prédécesseur. Frank semble avoir définitivement trouvé sa voie pop-folk dans laquelle il s'épanouit pleinement. Lorsqu'une alchimie fonctionne, pourquoi tenter de la modifier ? Slow, c'est ce moment d'apaisement dont chacun aspire après une journée éreintante, cet interlude qui apaise l'esprit, dénoue les tensions, enveloppe l'âme d'une caresse sonore. Le disque se nourrit de ballades lumineuses, quasiment feutrées, aux arrangements exquis qui évoquent l'héritage de l'americana et du folk traditionnel. L'hiver approche doucement, mais lorsqu'il aura pris ses quartiers, il faudra compter sur ce disque pour réchauffer à coup sûr les cœurs et les esprits. Et pour ceux qui souhaitent poursuivre l'expérience, un alter ego, Slow #2, est paru le 19 juin 2026. Le coup double parfait.

■ Ted



DÉÉFAIT

DÉÉFAIT
(Ici D'Ailleurs)

Si j'étais champion du monde de flemme (tu peux vérifier, ça existe), j'aurais pu faire un magnifique copié/collé de ma chronique parue il y a quelques mois sur le premier EP de Dééfait tant ce LP est son prolongement. Même typo, même désordre apparent, même noms tarabiscotés de morceaux, même ambiance et surtout même sentiment étrange d'être hypnotisé par le dégoût. Encore une fois, on est peu à l'aise en écoutant ces titres, le chant plane dans une sorte de transe pas nécessairement juste et intelligible, si on se focalise dessus, on se dit que le groupe n'a aucun avenir, mais les qualités musicales sont telles que l'on reste accroché à l'ensemble, capté, prisonnier, autant possédé qu'eux ! De nombreuses écoutes (trop nombreuses à mon avis, mais il est trop tard) ont certainement endommagé mon cerveau et j'arrive maintenant à parfois dissocier les pistes, me disant à la fois qu'un set instrumental serait magique et que le chant aussi crispant soit-il (sur «2440» on dépasse les bornes) est indispensable. Rarement un groupe aura pris autant de risques en jouant avec les limites de l'audible, il y a fort à parier que bon nombre d'auditeurs inavertis fuiront après quelques secondes sans connaître l'extase provoquée par la compréhension du tout. Dérangeant, exigeant, Dééfait.

■ Oli



MAZINGO

WAIT A MINUTE
(Le Backbeat)

Alors, je pourrais commencer cette chronique en expliquant qu'au regard de l'actualité désespérante et des futurs possibles pas vraiment réconfortant, rien de tel que le nouvel album de Mazingo pour se rafraichir la nuque et passer plus de 40 minutes à écouter de l'indie rock blues dynamique et enjoué, mais ce serait dommage de n'appréhender ces 12 titres variés du trio franco-américain que sur un mode antidépresseur. La musique de Mazingo mêle blues, rock, folk, swing, americana, varie donc les rythmes au gré des styles. Elle chante souvent en anglais et parfois en français et invite parfois un violon, un sax baryton, banjo, pour compléter le triptyque guitare/contrebasse/batterie. Les sujets évoqués sont aussi variés que le sont les orchestrations, comme un périple sur le continent américain où l'on traverserait de multiples paysages et vivrait autant d'histoire. Oui, musicalement, on a bien l'impression de rouler autour du Golfe du Mexique, tellement le blues sous toutes ses formes transpire de ce LP. Sincères et spontanés, viens te rafraichir avec Andrew (contrebasse, basse, chant), Alexis (guitare, chant, harmonica) et Félix (batterie, percus) qui te partageront leur énergie et leur talent.

■ Eric



BLUE DEAL

MAKE A CHANGE

(Dixiefrog)

Tu veux du boogie ? C'est avec cette question (ou une invitation) que Blue Deal ouvre son nouvel album, ça groove au son d'un blues rock très américain (la guitare de «Bad boogie woman» envoie autant d'images de western ou de désert rocailleux que de riffs qui ne s'embarrassent pas avec les détours). Si ces débuts sont assez rock et dansants, les Allemands restent très fidèles à des tempos plus mesurés et des sons clairs, même quand ils sont un peu distordus. Intimiste ou plus festif (la présence de l'orgue Hammond donnant l'impression d'être au sein d'une communauté bien plus large qu'un simple feu de camp), le groupe navigue dans son style de prédilection mettant l'accent sur les instruments (la batterie, la basse, un solo de guitare, un orgue, un effet...) et la proximité avec l'auditeur ou le rythme. Ils semblent prendre beaucoup de plaisir à délivrer leurs compositions qui ne révolutionnent pas le monde du blues/rock, mais sont particulièrement bien écrites et efficaces. Sûrs de leurs coups, ils s'amusent avec la stéréo («Make a change»), démontrant que la prod' et le mix ont aussi une carte à jouer quand on évolue et fait perdurer ce qui est à l'origine du Rock.

■ Oli



THE WOODEN WOLF

«INDIGO PRAYERS» OP.8

(Médiapop Records / Microfaune / ...)

Il y a des musiques qui collent à des paysages. Après tout, que l'espace soit intrinsèquement lié à la création musicale est une évidence. Musiques régionales, traditionnelles, continentales, urbaines, campagnardes (enfin, si ça existe...), il y a évidemment des styles intimement associés à des lieux. Pour Alex Keilling, soit The Wooden Wolf, qui chante avec sa guitare et quelques orchestrations tout en douceur, son univers folk ne semble pas le relier à un endroit précis. En même temps, la musique folk est jouée des deux côtés de l'Atlantique, et même dans le monde entier. Mais de savoir qu'il vient de Terre-Neuve, plus précisément de l'archipel de St-Pierre et Miquelon, paraît coller tant l'identité de sa musique reflète celle de ces îles. On lâche souvent l'adjectif intimiste dans les chroniques dès qu'une interprétation semble personnelle et introspective, mais pour le coup, là, on est en plein. Ce 8ème opus du franco-canadien, «Indigo prayers» Op.8, enregistré tout seul à la maison, lâche des gros embruns d'authenticité, de simplicité, de délicatesse, de poésie, de spontanéité. On imagine évidemment plus TWW au milieu de cette nature immaculée, sauvage et belle, tout comme sa musique. Une belle voix fragile et douce, une guitare effleurée, des petits accompagnements subtils, 10 titres pour une folk douce et apaisante. Un bonheur simple.

■ Eric



TRINT EASTWOOD

LEAP OF FAITH

(Autoproduction)

En parallèle d'Uncommonmenfrommars, Trint avait monté un projet acoustico-folk appelé X-TV alors que d'autres martiens sont restés dans l'électrique (Sons of Buddha, Not Scientists), il récidive cette année en solo et sous son nom de scène pour un saut pas vraiment dans l'inconnu vu son expérience...

8 titres, 35 minutes, à la moyenne, on explose les standards punk à roulettes, c'est que Trint prend le temps d'exposer ses idées et de les développer, même une «Little idea» s'étend sur près de six minutes ! Ce morceau qui introduit Leap of faith débute avec un chant lancinant et guitare acoustique soyeuse et quand le chant tire un peu sur les cordes, on pourrait presque se croire au cœur du set unplugged d'Alice in Chains ! La guitare s'électrifie, le chant s'adoucit, le calme revient, on repasse en mode intime et en entendant le glissement des doigts sur les cordes, la puissance du riffing et des harmonies vocales du refrain reprennent et nous emmènent, il n'aura fallu que quelques secondes à Trint Eastwood pour nous faire adhérer à son nouveau projet ! L'éponyme «Leap of faith» bénéficie d'une superbe ligne vocale posée sur un métronome et quelques notes de gratte, c'est un engagement à suivre quelqu'un les yeux fermés (faut dire que ça ne doit pas être évident de voir quelque chose avec ce masque de tigre !), peu importe où le disque va, nous, on est d'accord pour y aller ! Direction un titre plus punk rock, électrifié, distordu, «Where» est peut-être le morceau qui se rapproche le plus de ce que faisaient les Unco, avec un petit côté Green Day car le timbre est un peu plus grave et la rythmique assez groovy. La suite passe par la case harmonica et une sonorité très ukulélé, «Trust me now» reste très dépouillé et contient bien moins d'énergie que le rebelle «Don't tell me». Excellent choix de single que ce «Hell yeah» ultra fédérateur (et le clip est au moins tout aussi excellent !), du rock à l'ancienne qui fuse dans nos oreilles, ça fait toujours du bien ! «Never too late to love» est un poil plus punk et plus irrévérencieux (ça ne jouerait pas un peu avec le consentement ?), ça reste efficace et on sait déjà qu'on chantera avec lui lors des concerts ! Pas gêné par le mélange des sonorités, on termine avec un autre titre attaqué sans électricité et avec un harmonica, une ballade tranquille au coin du folk pour nous dire au revoir...

33 ans après ses débuts officiels dans le paysage musical, Trint Eastwood livre un premier album solo, un disque forcément très personnel, riche en émotions et qui propose différentes formes d'énergie. Même derrière le masque, on reconnaît le grand frère Unco et ses éclairs de génie qui peuvent cacher quelques larmes. Hey ho ! Let's go !

■ Oli

INTERVI OU



TRINT EASTWOOD

LEADER D'UNCOMMONMENFROMMARS, TRINT EASTWOOD DÉBOULE (ENFIN !) AVEC SES COMPOS ET UN PROJET SOLO, L'OCCASION DE TENTER DE LE METTRE DANS LA SAUCE AVEC DES QUESTIONS QUI PEUVENT PARAÎTRE COMME DES PROBLÈMES INSOLUBLES !

Clint Eastwood acteur OU Clint Eastwood réalisateur ?
Je vais dire réalisateur...

L'inspecteur Harry OU le bon ?
Le bon sans hésiter !

Million Dollar Baby OU Gran Torino ?
Million Dollar Baby. Quelle histoire !

Pearl Jam OU Alice in Chains ?
Aaaahhh Pearl Jam en premier... et Alice in Chains aussi.

Burning Heads OU NoFx ?
Burning heads pour les sessions de skate et NOFX pour le folklore.

Dead Pop Club OU Seven Hate ?
Les 2 sont des personnes avec qui nous avons partagé tant de choses. Je choisis les Seven Pop Club !

Mike Noegraf OU Forest Pooky ?
Super. Devoir choisir entre mon frère d'une autre mère et mon frère. T'es un peu sadique toi. (rires)

Panic Monster OU Billy The Kill ?
Panic Monster. C'est pas un choix neutre. Je suis fan d'Olivier Portnoi.

Joey Cape OU Chuck Ragan ?
Joey Cape. Lors de notre deuxième tournée européenne, nous avons fait la première partie de Lagwagon. J'adore le titre «Know it all». Sur la tournée, ils m'ont dit qu'ils ne l'avaient pas prévu dans le set... Aux Pays-Bas, dans une salle blindée, je me suis posté en bord de scène avec un panneau improvisé au feutre ou j'avais noté en gros le titre. Joey, entre deux morceaux, dit au public «I think Trint wants us to play a tune»... Sur ce, le groupe attaque le morceau et Joey quitte la scène en me donnant le micro ! Pendant un morceau, c'était moi le chanteur de Lagwagon. Sur la fin, il est venu faire des chœurs. C'était vraiment fou.

Not Scientists OU Sons Of Buddha ?
Je dirais Not Scientists.

Retour de Second Rate OU retour de Flying Donuts ?
Ah... fais un plateau avec les deux, nom de Zeus !

Électrique OU acoustique ?
Électrique ! Mais on cache une gratte dans un coin pour l'intimité acoustique quand même.

Harmonica OU ukulélé ?
Ah... Eh bien, les deux bien sûr pour «Trust me now».

Studio Supadope OU studio NSR ?
Laurent de NSR est incroyable, mais mon Alex Boule Borel aussi et c'est où il veut ! S'il choisit Supadope, alors c'est Supadope.

Autoproduction OU Kicking Records ?
Autoprod. J'avais proposé à Kicking de leur faire écouter les démos, mais ils n'étaient pas intéressés.

«Sitting in the eye» OU «Hell yeah» ?
«Hell yeah» parce que c'est un titre que j'ai écrit avec les filles, mais je joue «Sitting in the eye» en live et ça marche très bien. C'est un des deux titres que j'ai pris grand plaisir à composer avec Mike Noegraf.

Sons of Anarchy OU Hostage ?
Sons of Anarchy, mais en gardant en tête que c'est Hollywood. Je côtoie le monde biker... La vrai vie est un peu différente. Je salue au passage mes frères Crazy Dogs Lugdunum.

Skate OU moto ?
Eh bien, le skate attaché à la moto. Tu cherche la baston là ou quoi !? (rires)

L'Éclaireuse OU La Cordonnerie ?
Les deux salles sont complètement indispensables !

Machine du Moulin Rouge OU Supersonic ?
Ah... Je te répondrai quand j'aurai joué là-bas.

House show OU festival ?
Plus d'intimité en house show, mais les festivals sont hyper fun à jouer. Toi, tu cherches la bagarre, j'en suis sûr man. Bouge pas j'arrive (rires). Au passage, j'en profite pour remercier Angie de NRV Promotion qui fait un super taf et aussi ma famille et mes amis sans qui j'aurai jamais pu faire cet album.

Merci Trint et oui, merci Angie chez NRV Promotion.

■ Oli
Photos : ZoZ Photographie





INSOLENCE

REVOLUTION

(Maverick Records, 2001)

Ça fait longtemps, très longtemps que je nourrissais le souhait d'aborder pour le W-Fenec cet album qui se trouvait dans l'inventaire de mes trésors musicaux occultés. Ce jour arrive enfin, et je suis ravi de vous présenter ce sujet, pour ce nouveau numéro de la rentrée, qui n'est autre que Revolution du groupe de neo-metal californien Insolence, un véritable «banger», comme le qualifierait la nouvelle génération. Cet article ne se veut pas tant une présentation du groupe qu'une célébration de l'œuvre elle-même, car Insolence n'a plus beaucoup de choses à promouvoir aujourd'hui, la dernière sortie remontant à un EP en 2021, sans compter leur long sommeil entre 2007 et 2016. Au début des années 2000, le mouvement neo-metal est en plein boom en Europe, et pourtant j'ai le sentiment que Revolution est passé sous les radars, bien que sorti chez Maverick Records, le label co-fondé par Madonna, et dans lequel était notamment signé Deftones. Preuve de cette méconnaissance persistante, la plupart de mes proches suivant assidûment la scène fusion metal ignorait même l'existence de cette œuvre qui reste, pour ma part, l'un des plus belles que ce courant musical nous ait offerte. Depuis ma découverte de cet album vers 2001/2002 (merci gros Math !), j'ai su convaincre pas mal d'adeptes.

Insolence voit le jour en 1995, et de cette date charnière à 2003, la formation délivrera pas moins de sept albums. Curieusement, durant cette période faste et hyperactive, la bande californienne ne foulera le sol français que deux petites fois durant l'été 1999 (à Bordeaux et Rennes), soit bien avant la sortie en 2001 de Revolution. C'est peut-être la raison principale expliquant que leur musique n'ait jamais véritablement percé dans l'hexagone. Ou peut-être faut-il voir là la conséquence de leur absence de signature sur une major à cette époque, se débrouillant alors en autoproduction. Les spécialistes et autres historiens du neo-metal pourront peut-être nous éclairer sur ce raté s'ils tombent sur cette chronique. Car le style d'Insolence se distingue des autres groupes : un mélange dosé et savoureux de plusieurs couches de metal (indus, funk, crossover, punk-hardcore…) imprégnées de phrasés rap et ragga à l'énergie débordante (deux chanteurs aux timbres distincts se partagent les vocalises), et une touche subtile de sonorités reggae (sur «Revolution»). Rien d'étonnant lorsqu'on vient de Californie, un terreau fertile de musiques métissées.

Revolution porte bien son nom, et pas seulement comme un slogan. C'est surtout du point de vue du groupe qui peinera difficilement à égaler ce chef d'œuvre de 14 titres, car aucun n'est à jeter. Sincèrement. Sa créativité honore le metal fusion/neo-metal comme jamais, grâce notamment à l'alchimie vocale explosive et complémentaire entre Mech 1 et Mark Herman dans un style qui commençait un peu à tourner en rond à cette époque (l'essentiel était déjà derrière nous). Pas étonnant que Soulfly, Incubus, System Of A Down ou bien Sevendust les aient choisis pour assurer leurs premières parties, signe d'une reconnaissance par les pairs. Que l'on découvre l'album pour la première fois ou qu'on le connaisse super bien, la sensation demeure identique : on a l'impression que le gang de San José (ils sont 7) démarre sur les chapeaux de roue à chaque fois sans jamais redescendre de niveau. Du classique «Death threat» naviguant entre des couplets rappés incisifs, scratchs maîtrisés, et refrains massifs, entêtants et fédérateurs, jusqu'à l'instrumentale planante «Sativa» qui clôt majestueusement le disque, en passant par l'hymne «Poison well» avec sa basse bien ronde et généreuse et ses petits phrasés de guitare agréables à l'oreille, Insolence rafle la mise.

Toutefois, Revolution reste indéniablement un disque ancré dans son temps. C'est un fait, on compte aujourd'hui moins de groupes utilisant cette même recette de nos jours (en gros, metal rappé avec un turntablist), mais son impact en 2026 demeure intact. C'est comme si, en quelque sorte, on réécoutait avec grand plaisir un bon vieux Life is peachy, The fundamental elements of southtown, S.C.I.E.N.C.E., L.D.50, et autres Hybrid theory (si tu aimes Linkin Park, ce qui n'est pas du tout mon cas).

Si tu souhaites plonger dans l'univers d'Insolence en quelques morceaux (et tu le dois !), je te recommande vivement cet album sous-estimé avec en priorité «Death threat», «Head 2 head», «Poison well», «1-2, 1-2» avec Sen Dog de Cypress Hill, et «Sick». Enjoy ! Et n'oublie pas de le partager à ceux qui ont un penchant pour ce style musical.

■ Ted





MONSTRES

L'HISTOIRE DE LIZZIE

(Netflix, 2026)

Même si cette nouvelle rubrique ne sera pas toujours dans l'actualité brûlante, il se trouve que pour l'inauguration de cette nouvelle page dédiée aux liens entre la musique et le cinéma ou les séries, on attaque avec la sortie de la 4e saison de l'anthologie Monstres, disponible sur Netflix depuis la mi-septembre.

Ryan Murphy et Ian Brennan remontent un peu plus le temps et focalisent leur attention sur Lizzie Borden, coupable du meurtre de son père et sa belle-mère à coups de hache à la fin du XIXe siècle. Une affaire qui a marqué les États-Unis (il existe même une chansonnette sur le sujet) non seulement par la brutalité des meurtres au cœur d'une Amérique puritaine, mais aussi par l'issue du procès car la frêle Lizzie est jugée non coupable, les hommes jugeant impossible le fait qu'elle ait manié l'arme et soit coupable d'une telle sauvagerie. Comme pour ses trois autres tueurs, la production Netflix s'arrange un peu (beaucoup) avec l'Histoire pour que l'histoire tienne en haleine le spectateur qui doit s'attacher à un meurtrier… Ici, on s'éloigne encore plus de la vérité pour servir la cause des femmes, la série nous raconte davantage la vie scénarisée de l'image populaire de Lizzie Borden plutôt que celle de Lizzie Borden. Une image construite dans la deuxième moitié du XXe siècle quand la parricide devient héroïne de ballet, de livre, de film et qu'on lui invente une aventure lesbienne avec la domestique, les USA sont en pleine révolution culturelle, laissant plus de place aux femmes, aux homosexuels et aux rebelles… Lizzie devient un symbole de la lutte contre les réac'. La série reprend cette vision en poussant le bouchon encore plus loin, accordant à la Borden acquittée un rôle dans l'obtention du droit de vote pour les femmes. C'est faux mais peu importe, ça rend bien à la télé. Jouant à fond cette carte, la musique semble carrément «punk» puisque sur les décors et les costumes des années 1890, on entend un paquet de combos féminins qui déménagent comme The Runaways (le groupe de Joan Jett), Wet Leg, les Lambrini Girls ou Chromatics ! La vieille fille de la Côte Est devient presque une star du rock n' roll ! À ces groupes aiguisés dont le mariage avec les images est détonnant (et ultra efficace, le même genre de procédés est aussi utilisé dans Peaky Blinders), on peut ajouter la présence de Kate Bush et de Natalie Merchant (ex-10,000 Maniacs), deux femmes qui ont beaucoup chanté la souffrance et dont le choix n'est pas anodin. Surtout quand c'est la serial killeuse Aileen Wuornos qui décide de mettre «Carnival» à la fin de la playlist de sa vie, le fait d'être spectatrice de sa notoriété collant bien à nos deux personnages. Les différentes époques abordées s'entrechoquent donc aussi dans le choix des musiques et, désolé pour le spoiler, mais les amateurs de metal n'auront pas beaucoup de surprise en suivant l'histoire de la comtesse Báthory puisque sa vie a largement été décortiquée par Venom et Cradle Of Filth (Cruelty and the beast est leur meilleur album, non ?) et son nom repris par… Bathory.

La quatrième saison de cette série est-elle réussie ? À mon sens, moins que la première (Jeffrey Dahmer) et la troisième (Ed Gein), mais elle ouvre des débats, à la fois sur les objets culturels qui réécrivent l'Histoire, mais également sur la place des femmes ou l'évolution de la justice américaine. Là où on est obligé de s'incliner, c'est donc sur la bande-son, impeccable ! Et pour éviter de se faire traiter de wokiste, les créateurs ont mis un peu de testostérone dedans quand même avec Jefferson Airplane, The Doors, une reprise de Springsteen et Bronski Beat. Pas les choix les plus dégueu pour accompagner ces grandes dames.

■ Oli

Tous les anciens numéros
sont à télécharger
gratuitement
sur le W-Fenec.org













1026